

**ET POURTANT,
ELLES PHOTOGRAPHIENT...**
Les parcours des femmes photographes

UNE ÉTUDE SOCIOLOGIQUE
D'IRÈNE JONAS
MAI 2020

ET POURTANT, ELLES PHOTOGRAPHIENT...	1
Remerciements	5
INTRODUCTION	6
<i>Le pot de fer contre le pot de terre</i>	6
Préambule	8
<i>Féminisation d'un métier</i>	8
<i>Femmes et carrière artistique</i>	9
LE MILIEU D'ORIGINE ET L'APPUI FAMILIAL	12
La famille d'origine	13
Une ambivalence persistante dans les familles	16
<i>Sois autonome ma fille...</i>	16
VERS LA RECONNAISSANCE : UN PARCOURS SEMÉ D'EMBUCHES ?	20
Le sexisme frontal	21
<i>Réagir face au sexisme frontal</i>	26
Des domaines photographiques genrés	32
<i>Les « avantages » d'un « inconvénient discriminant »</i>	34
<i>Le regard féminin : une spécificité ?</i>	35
<i>Les cariatides : s'identifier aux valeurs masculines et les revendiquer</i>	36
Le sexisme dans l'espace public	38
Le sexisme institutionnel	39
<i>Elles doutent et manquent d'audace ?</i>	41
<i>Le sexisme discret des gatekeepers</i>	43
<i>Un plafond de verre toujours d'actualité</i>	44

GROSSESSE, ENFANTS ET CARRIERE : CREER OU PROCREER !	46
Une « affaire de famille »	47
<i>Mobilité et temps</i>	47
<i>La grossesse, le congé maternité et le retour au travail</i>	47
<i>Entre famille, nounous et baby-sitter : cherchez la photographe</i>	50
<i>Cuisine et dépendance : le soutien du conjoint ?</i>	52
<i>Les différentes formes de soutien</i>	53
<i>A la maison pour le meilleur et pour le pire</i>	55
<i>Un espace envahi</i>	59
<i>Réajuster en cas de séparation</i>	59
Un regard social : mauvaise épouse-mauvaise mère	63
<i>Des injonctions contradictoires</i>	64
<i>Une affaire de personnalité ou une injustice sociale</i>	65
<i>Les résidences et la maternité</i>	65
Sans enfants	67
Ne pas perdre le fil	69
<i>Devoir bricoler avec les enfants</i>	70
<i>Créer ou procréer</i>	73
L'âge : une temporalité sociale construite	74
<i>Quand le monde de l'art s'inspire du monde de l'entreprise</i>	76
<i>Montrer et se montrer en vieillissant ?</i>	78
CONCLUSION	80
Annexe : Répartition de l'âge des participantes	82

AVERTISSEMENT

Il est important de souligner que cette étude a été réalisée avant l'arrivée du Coronavirus et finie de rédiger au début de la période de confinement. Avant toute chose, il faut souligner que cette crise frappe durement l'ensemble de la profession et qu'une grande majorité de photographes, hommes et femmes, sont touché.e.s de plein fouet.

Parler spécifiquement des femmes et évoquer les discriminations sexistes en temps de crise est le plus souvent mal perçu. Il est plus que probable que des voix s'élèvent pour rappeler que l'heure est grave, que la profession est menacée, que ce n'est pas le moment de « faire division » et qu'il vaut mieux remettre la question spécifique des femmes à plus tard...

Mais ce serait oublier que c'est justement en temps de crise que la précarité des plus fragiles est accentuée et que les inégalités déjà présentes sont exacerbées. Cette période de crise a en effet immédiatement rendu les femmes vulnérables, inaudibles et invisibles, ce qui n'est pas sans inquiéter quant à la fragilité et la réversibilité des quelques avancées obtenues.

Si réflexion il doit y avoir pour sortir de la crise, ce n'est pas en disant « Il y a urgence et pour la question des femmes et des inégalités, on verra plus tard » mais bien en incluant cette question des inégalités au cœur même d'une problématique de changement. Le monde d'après doit pouvoir se construire avec le regard et le pouvoir des femmes.

La Part des Femmes
et la Haute fonctionnaire à l'égalité,
la diversité et la prévention des discriminations
du ministère de la Culture

Soutenu
par



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*



Remerciements

Je tiens à remercier :

- les femmes photographes qui ont accepté de participer à cette étude,
- Agnès Saal, la haute fonctionnaire à l'égalité, la diversité et la prévention des discriminations du ministère de la Culture pour le soutien apporté à la réalisation finale de ce rapport,
- la DGCA/ministère de la Culture/Délégation à la photographie et la commissaire Fannie Escoulen pour avoir permis que les premiers résultats de cette étude soient présentés pendant Paris Photo 2019,
- le collectif la PartDesFemmes pour la commande de ce projet et l'aide apportée (relecture, mise en page).

Introduction

Cette étude sur les parcours des femmes photographes, commanditée par la Part des femmes et le Ministère de la Culture est avant tout une étude sociologique portant sur une population spécifique « les femmes photographes ». Tout en étant incluse dans la population des photographes en général, elle n'est pas pour autant reconnue et représentative au même titre que la population des hommes photographes.

Loin de moi l'idée, dans ce rapport, de dire que les hommes photographes ne peuvent pas connaître des freins dans leur carrière liés à leur origine sociale et/ou ethnique et/ou à la transformation de l'organisation du travail. L'étude sur la santé des photojournalistes¹ le montrait bien : la souffrance au travail est aujourd'hui à l'œuvre tant pour les hommes que pour les femmes. Toutefois, elle ne se décline pas de la même façon selon que l'on est un homme ou une femme photographe, et c'est cette situation particulière que vivent les femmes photographes qui sera abordée ici.

Le pot de fer contre le pot de terre

L'expression issue de la fable de La Fontaine : *le pot de fer contre le pot de terre*, caractérise une situation qui met en présence des parties de forces inégales et dont l'issue en faveur du plus fort semble inévitable, même si c'est au cours d'un parcours commun. Les deux ne peuvent se côtoyer sans danger pour le deuxième.

Prenons deux extraits d'entretiens. L'un mené auprès par un homme photographe : « *Ce qu'il y a de plus violent c'est ce téléphone qui ne sonne plus, vous faites de bonnes photos, vous avez des sorties presse et rien derrière, pas un coup de fil. C'est ce truc de non logique qui est insupportable (...) c'est un espèce de mur d'incompréhension, c'est super dur* »², et l'autre auprès d'une femme photographe « *J'ai vraiment mis en place une stratégie de réussite, enfin de ce que je pense être les éléments indispensables pour ma réussite qui étaient : exposer dans une institution privée, exposer dans une institution publique, publier un livre, avoir un diplôme de l'école d'art, et avoir des articles de critique aussi... Et aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir fait tout ce qu'il fallait et je n'ai pas pour autant le sentiment que mon travail explose (...) Je ne sais plus comment faire, en fait je ne sais pas quoi faire de plus. Je n'ai pas vraiment le sentiment que mon travail soit reconnu...* ». Entre ces deux phrases existent plusieurs points communs que l'on peut résumer en : une souffrance, un sentiment d'incompréhension et un sentiment d'injustice.

Comme j'ai pu le mesurer lors de l'étude sur la santé des photojournalistes et maintenant sur les parcours des femmes photographes, un traitement discriminant génère des réactions semblables chez les deux sexes. Etre discriminé·es et vivre un sentiment d'injustice, engendrent dans un premier temps une incompréhension, un questionnement, de la colère, et dans un second temps des doutes sur la qualité de son travail photographique, qui ne sont pas sans répercussions sur la confiance en soi.

Se sentir nié·e en tant que professionnel·le ou artiste, ne compter pour rien, être confronté·e à la violence du silence, des refus ou des propositions sexuelles conduisent à douter de son travail et de la valeur de ce travail. Dans un monde idéal, on pourrait espérer que la souffrance, le désarroi et la colère que

1 Irène Jonas « Crise du photojournalisme et santé des photographes », Rapport pour la SAIF et la SCAM, 2019.

Accessible en ligne :

<http://www.scam.fr/detail/ArticleId/6177/Crise-du-photojournalisme-et-sante-des-photographes-Irene-Jonas-Juin-2019>

2 Cet extrait d'entretien est tiré du rapport réalisé pour la SAIF et la SCAM.

des hommes photographes vivent face à une uberisation du métier leur permettent de comprendre, voire de partager, la souffrance, le désarroi et la colère d'une femme photographe qui se heurte à des discriminations sexistes. Mais comme le souligne Pascale Molinier lors de la mise en place de stratégies défensives élaborées et soutenues collectivement, la virilité s'avère une ressource symbolique capitale pour la cohésion du collectif défensif. Plus la possibilité de transformer les contraintes pathogènes de l'organisation du travail est réduite, plus la souffrance et la peur risquent de s'accroître, plus les hommes encourent le risque de radicaliser leurs défenses.

Et pourtant, les façons de faire face aux discriminations sont également les mêmes chez les hommes et les femmes. Un photographe n'est pas sans savoir que « s'il l'ouvre trop » il ne sera pas rappelé par une rédaction ; une photographe n'est pas sans ignorer que refuser des propositions tendancieuses lui vaudra d'être mise sur la touche. Face à ces agressions frontales ou plus discrètes, la peur d'être blacklisté-e ou de se griller pousse à faire profil bas, à accepter et à se taire. En ce sens, se laisser traiter mal, voire maltraiter par peur de perdre le peu qui reste face à celles ou ceux qui ont le pouvoir et qui sont décisionnaires, relève des mêmes mécanismes que l'on soit homme ou femme.

En revanche, autant le système néo-libéral à l'œuvre dans la presse et dans d'autres domaines de la société peut être légitimement analysé, critiqué ou dénoncé, autant quiconque décrypte et analyse le système patriarcal est immédiatement suspecté de s'attaquer aux hommes, voire de vouloir prendre leur place alors que les places se font rares. En ces temps particulièrement difficiles, tant pour le photojournalisme que pour d'autres domaines de la photographie, de nombreux hommes photographes qui vivent cette exclusion ne voient pas que les femmes sont soumises à une forme de double peine.

Si le monde de l'art est abusivement convaincu d'être un espace moins violent que l'entreprise, il semble néanmoins important qu'il prenne depuis quelques années la mesure de la violence sociale que représente l'absence de traitement efficace des violences sexistes et des différentes formes de discrimination. En effet, la photographie artistique ou de reportage, a durablement été présentée, étudiée, enseignée comme une entité neutre et ne s'est ouverte que depuis peu aux approches mettant en évidence les logiques de distinction, de différenciation, de domination entre les groupes sociaux et les sexes. Pour la sociologue Catherine Marry³, contrairement à ce que l'on pourrait croire, les domaines artistiques qui prônent la liberté, la créativité et se veulent progressistes du point de vue des mœurs, sont paradoxalement souvent des domaines où il est particulièrement difficiles d'évoluer pour les femmes. Et, celles-ci se sentent d'autant plus leurrées qu'elles adhèrent aux idées. Depuis la sortie des chiffres qu'a collectés Marie Docher⁴, il apparaît clairement que les femmes disparaissent au fur et à mesure d'une montée en reconnaissance. Si les chiffres ne suffisent pas, dans la mesure où ils ne répondent ni à la question du pourquoi ni à celle du comment, ils permettent dans un premier temps d'identifier et quantifier un phénomène et d'orienter des pistes d'investigation.

Face à la dureté de la situation, aux conditions de travail de plus en plus difficiles, à la nécessité d'être extrêmement mobile, réactif et rapide, à des commandes qui se raréfient et à une uberisation du travail, il apparaît ainsi que les femmes photographes sont plus lourdement pénalisées, tant pour le parcours de reconnaissance, qu'en termes de revenus et que dans la possibilité de s'adapter à ces nouvelles conditions de travail (à moins de ne pas avoir d'enfants).

Cette situation est-elle liée au fait que les femmes photographes ont moins pu ou voulu répondre aux critères de sélection ? Ou au fait qu'elles ont rencontré des obstacles particuliers dans les différentes étapes de leurs parcours ? Ces obstacles sont-ils liés à leur vie privée ou aux règles du « jeu » de la carrière dans le monde de la photographie et à des pratiques plus ou moins subtilement discriminantes à leur rencontre ? Comment faire la part des choses entre l'auto-exclusion et l'éviction ? Ces interrogations sont au cœur de ce rapport.

3 Propos recueillis pendant un entretien préalable à l'étude.

4 Marie Docher, conférence « Un point chiffré et sociologique sur les aspects genrés de la profession de photographe – Paris Photo 2019 », lien url: <https://la-part-des-femmes.com/2019/11/un-point-chiffre-et-sociologique-sur-les-aspects-genres-de-la-profession-de-photographe-paris-photo-2019/>

Préambule

Féminisation d'un métier

La féminisation d'un métier ou d'une profession désigne généralement l'augmentation du nombre des femmes dans une activité identifiée comme masculine. Comme le souligne Guillaume Malochet⁵, cette féminisation peut-être soit comprise comme un élément d'une « dynamique d'égalisation » qui efface ou atténue un retard historique dommageable. soit renvoyer à une inversion quantitative⁶. Dans ce second cas, la féminisation d'une profession s'accompagne souvent d'une interrogation ou d'un soupçon sur la dégradation de l'image de cette profession et sur une perte potentielle de prestige de l'activité ou du métier⁷. Une profession qui se féminise n'est-elle pas une profession qui se dévalorise (d'où l'accès des femmes comme conséquence) ? Et, en retournant la question : une profession ne se dévalorise-t-elle pas parce qu'elle se féminise (où la cause réside dans l'arrivée des femmes) ?

Ce qui semble apparaître de façon concomitante à la féminisation d'un métier est souvent un déclassement de cette profession. Les photographes désirant entrer sur le marché du travail et/ou de l'art sont très nombreux-ses et soumis-es à une compétition incessante, difficile et risquée. Ils et elles doivent trouver et maintenir leur place sur un marché de l'emploi précaire, saturé et concurrentiel. De plus, la crise du photojournalisme, la baisse de commandes et des tarifs, l'uberisation du métier, etc. font que la lutte des places fait rage. La féminisation des photographes apparaît ainsi dans un paysage du monde de l'image et de la presse est en pleine mutation et dans un contexte qui se manifeste par une perte de pouvoir, une perte de « majesté » et de valeur symbolique. Autrement dit, les femmes photographes sembleraient gagner progressivement leur entrée dans la « maison des hommes photographes » quand le contexte économique et politique transforme l'Artiste avec un grand A ou le grand reporter du XXe siècle en une espèce en voie de disparition. Quand ceux-ci voient leur charisme érodé, qu'ils perdent le contrôle de leurs conditions de travail et que leur activité se « prolétarise » ou « s'uberise »⁸. Il semble ainsi que plus l'autonomie du photographe, les récompenses financières et son prestige diminuent, plus le nombre de photographes femmes augmente⁹.

Au-delà des analyses qui soulignent le lien entre féminisation/perte de prestige de la profession, la sociologue Nicky Lefeuvre poursuit ce débat de façon constructive en énonçant que : « les femmes ne peuvent devenir ce que les hommes ont été, pas plus que les hommes ne peuvent continuer d'être ce qu'ils étaient par le passé, alors que les femmes étaient d'emblée placées "hors jeu", confinées dans un rôle de participation par procuration au fonctionnement de ces espaces professionnels »¹⁰.

Toutefois, à l'heure actuelle, si les femmes ont largement investi les écoles de photographie, on est encore loin d'une entrée massive des femmes photographes dans le marché photographique, particulièrement

5 Guillaume Malochet, « La féminisation des professions. Quand la sociologie croise le genre », in *Sociologies Pratiques*, n°14, 2007/1, p. 91-99.

6 Quand la profession est toute entière investie en force par les femmes et désertée par les hommes.

7 Marlaine Cacouault-Bitaud, « La féminisation d'une profession est-elle le signe d'une baisse de prestige ? », in *Travail, Genre et Sociétés*, n°5, 2001, p. 91-115.

8 Jules Falquet, remarque ainsi qu'on retrouve au sein du militantisme ce même processus que celui étudié en sociologie du travail : dès qu'une profession se dévalorise, elle se féminise. Le plus souvent les femmes montent donc un escalier roulant qui descend. Est-ce une avancée (parce qu'elles montent) ? Est-ce un recul (parce qu'elles descendent) ? Ni l'un ni l'autre, mais plutôt un déplacement sexué : les militantes ont davantage accès au pouvoir, mais dans des conditions qui intéressent peu les militants.

9 Ce phénomène a été analysé pour les instituteurs et Joan Cassell et Hélène Le Doaré ont étudié ce phénomène pour les chirurgiennes : « Différence par le corps : les chirurgiennes », in *Cahiers du genre*, n°29, 2000, p. 53-81.

10 Nicky Le Feuvre, « Le genre : catégorisation du sexe », in *UTINAM*, n°05/2001-2002 p. 123.

dans les lieux de « prestige » ou les grands festivals. L'objectif de cette recherche est donc davantage de tenter de mettre à jour les mécanismes qui font que, comme Marie Docher l'a montré de manière chiffrée, on assiste à une déperdition de femmes photographes au fur et à mesure que l'on monte en reconnaissance.

Femmes et carrière artistique

« Le monde artistique est convaincu d'être un espace moins violent que l'entreprise mais il est temps qu'il prenne la mesure des violences sociales et des diverses formes de discriminations »

Le travail indépendant se définit par sa moindre régulation statutaire, ses fortes inégalités internes, des horaires de travail étendus et une grande porosité des espaces et des temps professionnels et domestiques. Alors même que s'impose un discours vantant les mérites de l'entrepreneuriat pour les femmes de ce point de vue, la comparaison du temps de travail des femmes salariées et non salariées montre une tout autre réalité. Les sociologues qui se sont penchées sur la question mettent ainsi en évidence que les spécificités du temps de travail des indépendantes se révèlent contradictoires avec une logique de « conciliation travail/famille », dans la mesure où les durées du travail sont longues et les horaires irréguliers et imprévisibles.

Avant toute chose il est souhaitable de préciser quelques données générales. Nous le disons encore une fois, les difficultés d'entrée et de maintien dans le métier frappent les deux sexes. Toutefois, comme nous le verrons tout au long de ce rapport, les itinéraires et les phases successives de reconnaissance ne se déclinent pas de la même façon selon qu'on est un photographe homme ou une photographe femme.

Pour comprendre cette progression de la reconnaissance, il est important de distinguer deux niveaux : le travail artistique lui-même et la gestion de ce travail artistique. Car la reconnaissance et les revenus des photographes ne dépendent pas seulement de leurs compétences, de leur talent ou de leur dépense d'énergie, mais aussi de la manière dont ils arrivent à visibiliser, valoriser, vendre ce qu'ils font. Or cette étape n'est pas dépendante des seuls photographes.

C'est un ensemble d'acteurs socialement « intégrés » dans ce que l'on appelle le monde ou le marché de la photographie qui valident les œuvres artistiques, par leurs critiques, par leurs achats, par des propositions de résidences, par des publications, par des expositions monographiques, par l'intégration dans une galerie, par des bourses, par des prix, etc. Leurs choix sont alors orientés, au moins en partie, par les imaginaires, les stéréotypes, les clichés qui organisent leurs pensées et goûts quotidiens¹¹.

Comme l'a souligné Pierre-Michel Menger¹², la dynamique de la carrière réussie équivaut à un mouvement de mobilité ascendante au sein d'un monde stratifié de réseaux d'interconnaissance et de collaboration récurrente. Les relations entre les différents professionnels des mondes de l'art vont certes « de la coopération à la concurrence et au conflit », mais ne constituent pas une « hiérarchie organisée ». Les « pouvoirs » et le « prestige » respectifs des différents acteurs du monde de la photographie confèrent par exemple aux photographes plasticiens, aux galeristes, aux critiques d'art, aux éditeurs et aux conservateurs de musée des poids différents dans cette chaîne d'interdépendances qui rend possible la production et/ou la valorisation publique de l'œuvre. Mais, insiste Pierre-Michel Menger, ceux-ci ne se conçoivent jamais à l'égal d'un contrôle subordonnant.

11 Marie Buscatto et Mary Leontsini. « Éditorial », in *Sociologie de l'Art*, vol. opus 18, no. 3, 2011, p. 7-13.

12 Lire à ce sujet Pierre-Michel Menger, *Le travail créateur*, Seuil, 2009.

De nombreuses recherches empiriques ont montré que le poids des réseaux joue un rôle considérable tant pour entrer et se maintenir dans l'activité que dans la construction des renommées et de la valeur de l'art dans les différents mondes de l'art¹³.

En ce sens parler du talent comme la seule cause de la reconnaissance c'est oublier qu'une dimension collective et sociale existe aussi bien dans la production de ce qui devient une œuvre que dans la construction de la valeur de cette œuvre. On ne peut isoler la « productivité » artistique de l'ensemble du processus de « fabrication » d'un-e futur-e artiste¹⁴.

Dans le champ artistique et photographique, les photographes sont produits en tant que « sujet autonome » et se développent eux-mêmes comme tel. Cette idée de l'indépendance du contexte social fait que les concepts du travail autonome, de l'originalité, de talent, entrent partiellement en opposition avec les caractères que l'on attribue couramment aux femmes. Si les femmes sont moins souvent candidates et surtout moins sélectionnées pour des festivals ou des prix c'est peut-être qu'elles ont moins su ou pu accumuler les signes nécessaires à la reconnaissance artistique. Parmi ces signes, les résidences, les expositions (le nombre et la qualité des expositions monographiques) et les publications, obtenues dans un temps donné, sont censées jouer un rôle central. Mais c'est aussi parce que diverses institutions artistiques développent une gestion sexuée de l'émergence des talents très similaire à celle qui a été analysée dans les entreprises privées, mais cette fois parée ici des atours de la neutralité et de l'universalité du talent artistique.

Comme le souligne la sociologue Marie Buscatto¹⁵, si les règles légales limitant l'accès des femmes au monde l'art et aux écoles ont été levées dans les pays occidentaux, si les femmes artistes transgressent toujours plus les frontières, il n'en reste pas moins que leurs chances d'entrée, de reconnaissance et de maintien dans ces univers restent inférieures à celles de leurs collègues hommes. Alors comment expliquer le maintien des différences sexuées parmi les artistes professionnels du XXI^{ème} siècle alors même que les mondes de l'art professionnels occidentaux se définissent comme libres et ouverts à tous et à toutes ?

Les femmes photographes ont des aspirations plus modestes... Les femmes photographes ne courent pas après le fait de faire carrière et préfèrent garder du temps pour élever leurs enfants... Les femmes photographes manquent de confiance en elles... Les femmes photographes ne sont pas assez agressives pour faire face à la concurrence... Les femmes photographes sont moins disponibles pour accepter les déplacements au dernier moment ou pour participer à des résidences à l'étranger... Les femmes photographes sont trop modestes, trop discrètes et ne savent pas se mettre en avant... entend-on trop souvent. Ce que tous ces discours ont en commun, c'est l'idée que les femmes ont un rapport spécifique au travail artistique ou au reportage et que ce n'est pas celui valorisé par le monde de la photographie. Comme le souligne Emilie Morand pour l'entreprise, « Qu'ils défendent des différences biologiques, des différences de socialisation, des différences identitaires... ces discours tendent à masquer le caractère construit de ces différences et par là même, ne permettent pas d'imaginer des modalités de changement »¹⁶.

On pourrait penser qu'existe un séquençement très simple pour réussir : trouver des ressources, réaliser un projet photographique, valoriser et communiquer. Or, monter des projets, négocier, rechercher des financements (appel à projets, candidature à des aides, candidature à des prix), être capable de faire son auto-promotion, créer l'œuvre, valoriser le travail (appel à expositions, activation des réseaux) et

13 Howard S.Becker, *Les Mondes de l'Art*, Flammarion, 2006.

14 Tout comme on ne peut isoler la « productivité photojournaliste » du processus de « fabrication » d'un-e grand-e photoreporter.

15 Voir à ce sujet les nombreux articles de Marie Buscatto accessibles en ligne sur cairn.info : <https://www.cairn.info/publications-de-Buscatto-Marie--8894.htm>

16 Emilie Morand, « Agir sur les discriminations en entreprise », in *Sociologies Pratiques*, 2011/2 n°23, p. 83-94.

communiquer, sont autant d'étapes qui ne peuvent être franchies sans tenir compte d'un environnement plus large, à savoir un réseau d'alliances et de connaissances, que peut tisser ou non l'artiste et qui aide ou contraint chaque étape de ce travail de reconnaissance.

Plus que diriger le regard sociologique vers les femmes, leurs « caractéristiques particulières » et leurs « décisions individuelles », il s'agit ici de le porter sur les différentes étapes vers la reconnaissance, dont l'articulation du temps de travail et du temps hors travail n'est pas des moindres. Nous nous demanderons quels mécanismes de fonctionnement, quelles évidences dans la pratique quotidienne du champ de la photographie conduisent, en dernière instance, à ce que des femmes se détournent de la photographie.

Le milieu d'origine et l'appui familial

La famille d'origine

Trois grandes variables peuvent être prises en compte concernant les inégalités sociales dans l'éducation :

- La proximité de la culture de la maison et de celle de l'école/l'université (capacité d'accompagnement, de soutien, de réseau, etc.).
- Les ressources financières permettant de supporter le coût d'une scolarité et d'une entrée dans la vie active qui peuvent être longs.
- L'ambition, la volonté, la légitimité (« C'est pour moi » ou « Ce n'est pas pour moi »)

Les discours parentaux sont souvent les mêmes et se manifestent par une forme d'arrangement implicite : les études sont prises en charge par la famille mais elles doivent conduire à un métier et un travail rémunérateur.

« Mes parents étaient accompagnants, ils étaient très enthousiastes, ils m'ont payé une prépa. Ce sont des amoureux de l'art et puis je suis la seconde. Mais le deal c'est qu'ils me payaient ma chambre, j'ai été confortable pour mes études mais en sortant des études il fallait que je trouve du taff et que je vive de la photo (...) j'ai tout fait, photo de com, photo de joaillerie, assistante de plateau, etc. »

Annie, lorsqu'elle se lance dans des études de médecine/bio, trouve un grand soutien moral et financier de la part de ses parents, mais quand au bout de 4 ans d'études de sciences, elle souhaite se présenter au concours de l'école d'Arles, c'est un refus net et précis : *« Ma mère n'a pas voulu que je tente le concours et que je parte de la maison à ce moment-là. Peut-être parce que mes parents venaient de se séparer. Mais ça ne veut pas dire que je l'aurais eu. Je n'avais pas confiance en moi et à l'époque je leur ai reproché de ne pas avoir confiance en moi, surtout à ma mère »*. Elle entame alors un cursus à l'université mais la dimension trop théorique de la formation la fait décrocher en Master, et c'est par le biais des stages qu'elle rentre dans le monde de la photographie comme iconographe.

Le parcours de Céline est intéressant. Venant d'une petite ville de campagne c'est dans le labo photo du lycée où elle arrive qu'elle découvre la photo et s'investit. *« J'avais décidé que je ferais ça de ma vie, que je serai photographe, ce qui ne dérangeait pas a priori mes parents à première vue mais quand je leur ai annoncé à je-ne-sais-pas-quel-âge, j'étais en 3^e, que j'étais allée voir la conseillère d'orientation et que j'allais faire un CAP photo, ils ont refusé que je fasse un cycle scolaire court »*. Elle obtempère et se prépare à l'idée d'attendre encore trois ans pour présenter le concours Louis Lumière. Après un premier échec au concours, elle persiste, choisit de redoubler sa terminale, demande à son prof de physique de lui faire des cours de chimie physique et révise seule tout ce qui est histoire de l'art et histoire de la photo. Un second échec l'attend. Obstinée, elle se représentera cette fois en section cinéma après une classe prépa ciné et ne sera acceptée que la seconde fois en section cinéma. Elle ne reviendra à la photographie qu'après plusieurs années comme productrice.

Géraldine dit encore aujourd'hui avoir eu la chance que ses parents la laisse suivre le cursus d'une école de photographie. Mais elle dit aussi, toujours avoir ressenti le besoin, lié à son éducation, d'avoir quelque chose de « plus concret » entre les mains : *« J'ai eu la chance que mes parents m'aient laissée faire et c'était génial mais je ressentais le besoin d'avoir quelque chose de plus concret entre les mains. J'ai entendu parler d'une école de la photo et j'ai eu le concours. Au début j'avais envie de poursuivre un travail personnel mais dans la façon dont j'ai été éduquée, il faut avoir un boulot, mes parents ne m'ont pas dit : "tu feras de la photo le dimanche mais là faut que tu bosses" mais j'ai toujours considéré que ce travail photo je n'en vivrai pas et le travail de commande classique de photographe ne m'intéressait pas.*

Eventuellement l'enseignement... Mais je n'ai pas envisagé que je puisse en vivre, de me lancer dans un truc où j'allais essayer vivre de ça».

L'orientation que nous pourrions appeler une « orientation initiale contrariée » peut soit être en lien avec la photographie comme pour les métiers de maquettiste, de labo, de restauratrice du patrimoine ou d'iconographe, ou totalement différente (architecte, radio, etc.) mais ce poids familial et/ou social peut avoir pour conséquence que la première étape de la vie professionnelle ne s'oriente pas directement vers la photographie... même après une école de photo.

« Je suis d'abord iconographe 9 ans de 20 à 29 ans. Je voulais être photographe depuis toujours mais je n'ai pas osé l'être probablement. Je crois que j'avais envie mais c'est difficile de passer le cap, de salariée à plus rien, enfin à plus rien, c'est difficile d'être photographe... »

Soit être repoussée à plus tard lorsqu'elle se fonde dans la trajectoire professionnelle du conjoint et dans une vie familiale si elle commence tôt :

« Pendant des années, ma vie a été d'être femme de peintre, c'est-à-dire de vendre des peintures de peintres qui sont souvent totalement incapables de prendre le tel ou d'aller voir des galeries eux-mêmes. Donc je me suis occupée beaucoup de la survie de la famille à travers vendre les peintures de mon mec à l'époque »

Mais d'une façon générale, il semble que l'investissement familial, l'étaiyage parental et le soutien du corps enseignant, favorisent une confiance en soi importante pour le reste du parcours.

« Mes parents m'ont toujours dit de me donner les moyens, je suis timide mais j'ai confiance en moi. J'ai eu un père qui n'a eu que des filles et il était très fier. Il a toujours été là tout en nous accompagnant financièrement aussi »

En dehors de cette confiance parentale, ce que des photographes appellent parfois « avoir eu de la chance », relève généralement davantage d'une situation sociale de la famille qui soit a les moyens financiers d'accompagner les études souhaitées, soit de faciliter l'entrée dans la vie active en contribuant par exemple à l'achat de matériel, en utilisant leur réseau ou en ayant une sensibilité à l'art.

Martine, aujourd'hui à la retraite, voulait être photographe dès son jeune âge. Ses parents, peu enthousiastes à l'idée qu'elle arrête le lycée à la fin de la seconde alors qu'elle est bonne élève, cherchent néanmoins des solutions avec elle et s'arrêtent sur l'apprentissage. Alors que les difficultés commencent lorsqu'elle cherche un stage, le statut social de son père et de son oncle qui sont tous deux dans le milieu du journalisme favorisera son entrée dans la profession. *« Quand j'ai voulu trouver un stage, c'est là que les difficultés ont commencé. Parce que... ben une fille à l'époque, c'était en 68. Premier stage où je me présente, on parle pendant 1/4h et à la fin le monsieur me dit "et le jeune homme il vient quand ?". Alors je l'ai regardé et je lui dis "ben le jeune homme c'est moi monsieur". J'étais toute jeune vous savez, je n'en menais pas large. Il me dit "ah non, on ne prend pas de fille". Pour un premier essai c'était très encourageant. Les autres étaient plus diplomates mais enfin bon c'était à peu près la même chose. Et à la fin, j'ai eu vraiment de la chance parce que mon père était journaliste dans une agence et mon oncle travaillait dans un journal, donc je... je baignais déjà dans le milieu journalistique. C'est mon père qui m'a mis le pied à l'étrier. Il a été voir le service photo et leur a demandé: "vous ne voulez pas un stagiaire fille, j'ai ma fille qui aimerait bien faire ça". Et ils ont répondu: "oui ben pourquoi pas ?"».*

Parfois, ce n'est pas la famille elle-même qui joue un rôle dans l'orientation, mais un proche qui ouvre une opportunité. Sophie, bien qu'orpheline, a la chance d'avoir un proche de sa famille qui l'accompagne et la soutient. Cadre à haut niveau il a pour elle des paroles encourageantes quand elle se lance dans la photographie après avoir quitté un bon poste : *« Il m'a dit: "Une société sans des gens comme toi, est une société morte". C'est la seule personne autour de moi, dans ma vie qui a toujours été là de cette façon».*

Virginie, avec le recul, réalise que ce n'est que grâce à l'aide d'une femme qui travaillait comme administrative à l'école de photo qu'elle a pu poursuivre ses études un peu plus paisiblement : « *Avec mes parents c'était... Ils ne savaient pas que faire de moi d'une certaine manière "qu'est-ce qu'on va faire de toi ?" ils ne voyaient pas ce que ça allait m'apporter. J'ai eu beaucoup de chance parce que j'étais boursière, mes parents me donnaient 200 frs par mois. La première année à l'école rythme intensif, impossible de travailler à côté. Très rapidement j'ai eu une proposition qui a sauvé ma vie et mes études. Une personne administrative qui voyait que c'était compliqué m'a proposé de travailler pour le Rotary tous les dimanches et du coup j'ai gagné ma vie normalement. J'avais aussi fait un prêt de 35000 frs qui était énorme à l'époque pour acheter le matériel, le papier, les films...».*

D'une façon générale l'influence du milieu social sur la trajectoire est omni présente. Il est plus ou moins coûteux ou aidant, se manifeste à des périodes différentes de la vie professionnelle, dans l'orientation ou dans les choix ultérieurs. Mais il semble que l'absence d'étayage, de soutien, ou de confiance des parents se manifeste par des doutes et un manque de confiance en soi qui perdurent une bonne partie de la vie professionnelle.

Pour Jeanne dont les parents sont musiciens, passer un bac en arts plastiques et continuer à l'université ne pose aucun problème. « *Parents qui accompagnent, réussite scolaire... En back-ground je sais que je m'accroche que c'est profond et important mais après c'est chaud, on a aucun mode d'emploi et on s'accroche à survivre avec des jobs en essayant de trouver du temps pour des boulots personnels. En fait, finalement le but c'est de vivre de la photo...»*

En revanche, pour Luna qui grandit en province entre un père travaillant à l'hôpital et une mère à la Sécurité Sociale, l'art était totalement étranger au cercle familial. Elle fait pourtant ce choix difficilement concevable de suivre un lycée en arts plastiques et de partir à Paris à la fac en option photo. Après un détour en Langues Orientales, elle cumule, boulot de pionne, projets photographiques personnels et différents petits boulots : « *C'est dur de savoir ce qui vient de ton insécurité familiale ou de ton genre... J'ai fait des choix très tôt et très déterminé, j'ai toujours été une grosse bosseuse tout en ayant peur de ne jamais être à la hauteur. Passage long à la fac, petits boulots, je n'avais plus l'âge d'une étudiante, et au moment de la recherche d'un vrai boulot, je me coltine la question de la légitimité... L'assurance est aussi liée au milieu, à l'ancrage, moi j'étais provinciale et venant d'un milieu classe moyenne confortable. Je n'avais pas de réseau, donc un isolement dans le milieu, les gens qui sortaient d'Arles étaient sûrs qu'ils allaient bosser dans le milieu de la photo. Je n'ai résolu la question de la légitimité que lorsque je suis rentrée dans un collectif de photographes qui m'a donné la reconnaissance de mes pairs».*

Pour Dounia, algérienne, qui poursuit aujourd'hui des études en France, le soutien de sa mère a été fondamental lors de sa première candidature à un concours : « *J'ai dit à maman que j'allais essayer il y avait un prix de la meilleure femme photographe. On part, je fais des photos, je suis acceptée au salon et j'obtiens le prix du meilleur travail pour le prix de la meilleure femme photographe. Depuis j'avance... En Algérie c'était instinctif, je ne connaissais rien à la photo à part les grands noms, il n'y a rien là-bas. Les deux masterclass que j'ai faites en France m'ont permis d'approfondir, de bien ficeler les choses, de comprendre pourquoi je faisais les choses. Ça aide à connaître le réseau quand on n'a pas fait d'école de photo. Ma mère a toujours soutenu mes choix».*

Une ambivalence persistante dans les familles

Les études sociologiques ont démontré comment l'origine sociale impacte les carrières et comment la question de la non légitimité pénalise hommes et femmes. La double socialisation les condamnant à une oscillation entre les deux groupes de référence, créant une « tension » entre milieu d'origine et milieu d'arrivée. Honte, illégitimité, rancœur, etc. sont autant de sentiments qui peuvent alors traverser le parcours professionnel.

Toutefois, comme nous le remarquerons tout au long de ce rapport, ce sentiment d'illégitimité prend une autre dimension lorsqu'il fait écho à une autre forme d'illégitimité. En effet, la question de la légitimité des femmes photographes est loin de relever de l'évidence dans la mesure où la photographie et les caractéristiques ou les qualités qui lui sont traditionnellement associées (statut d'indépendant, prise de risque, talent, etc.) apparaissent encore attachées à la masculinité.

« Le problème il commence à la maison, je vois mes frères ils pouvaient beaucoup plus facilement exprimer leur énergie, leur violence, déjà toi tu es en jupe c'est plus compliqué... Je me souviens de mes chaussures à boucle quand j'avais 4 ans, tu cours moins vite et ça dans une famille ultra bienveillante mais qui est quand même rentrée dans les codes, tu es une fille, tu es l'aînée, tu seras une princesse au moins quelques années »

Sois autonome ma fille...

Une étude réalisée par Magali Danner et Gilles Galodé¹⁷ montre ainsi que les femmes diplômées sortant des écoles d'art préfèrent les emplois salariés et délaissent les professions indépendantes artistiques : Au niveau de l'emploi, si les femmes renoncent plus souvent que les hommes à s'orienter vers les professions indépendantes artistiques, lorsqu'elles font cependant ce choix de carrière, elles occupent, de surcroît, bien moins souvent que les hommes le statut de plasticien. (...) Ainsi, en tant qu'indépendantes elles exercent plutôt des professions de graphiste (39%), designer (10%) ou infographiste (6%). Dans ce contexte de sélectivité forte, les femmes diplômées des écoles d'art vont vers les professions qui leur assurent non seulement de meilleures chances de survie sur le marché du travail mais aussi des revenus sensiblement équivalents à ceux des hommes, comme les métiers de l'enseignement ou les activités de graphisme et design. Que ce soit donc dans les emplois salariés ou les emplois indépendants, les femmes diplômées des écoles d'art se positionnent plutôt sur des emplois qui offrent une certaine garantie financière. A ce titre, une étude approfondie pourrait être menée concernant les parcours professionnels des hommes et des femmes qui sortent des écoles photos.

On peut supposer que la question ne se résume pas uniquement au poids de l'image sociale « masculine » du statut d'indépendant que les parents pourraient avoir assimilée et qui pèserait sur l'éducation de leurs filles et émettre l'hypothèse que c'est paradoxalement souvent dans un souci de protéger l'autonomie et l'indépendance à venir de leurs filles qu'ils espèrent les voir prendre un travail salarié.

Car, si d'une façon générale les parents dans l'ensemble poussent leur(s) fille(s) à travailler, à être autonome afin de pouvoir être en mesure de subvenir à leurs besoins et à ne pas être dépendante d'un conjoint ou d'un mari, ils transmettent en même temps cette inquiétude d'un futur qui risque de les conduire à une dépendance financière si elles travaillent en indépendante.

17 Magali Danner et Gilles Galodé, « L'insertion des femmes artistes : entre obstacles culturels et choix rationnels », in *Formation Emploi*, n°104, Oct-Déc 2008,

URL : <http://journals.openedition.org/formationemploi/1346>

Le témoignage de Janine, photojournaliste, est à ce titre intéressant, si ces parents ont fait ce qu'ils pouvaient pour l'accompagner, l'ont aidée financièrement lors de son premier voyage et ne l'ont jamais empêchée de mener sa carrière, il n'en reste pas moins qu'ils ont toujours vu son parcours comme extrêmement risqué.

« Mes parents ont toujours eu l'intelligence de me dire "tu feras tout ce que tu veux et ce sera formidable", ils voulaient tenir cette stature, cette position, mais en fait ils n'en n'avaient pas la possibilité. Donc je n'ai jamais eu de reproches directs, mais des comportements un peu agressifs/passifs mais pas de soutien. Au fond je sentais que eux ne pouvaient pas y croire même si ils essayaient fort. Pour eux le chemin de l'indépendance c'est quelque chose de super dangereux (...) Pour eux, c'était si tu veux rester libre il faut que tu aies un travail, autrement tu risques de te marier avec un mec qui aura du pognon... »

Jusqu'à l'âge de 30 ans Céline est productrice, elle ne se lance véritablement dans le métier de photographe que 10 ans après avoir commencé à faire de la photo :

« J'ai négocié mon départ, je me suis dit et bien ma cocotte il ne faut pas oublier une chose c'est qu'il va falloir que tu gagnes ta vie de ce métier-là donc j'ai réussi à me faire un petit réseau dans le corporate d'entreprise et je faisais des reportages dans des séminaires, des salons. J'avais des clients, les lancements de jeux vidéos, les soirées d'entreprises. Je les suivais pendant plusieurs jours, je photographiais des costards cravates »

Ainsi, paradoxalement, cette avancée « féministe » du travail des femmes qu'a vécu la génération de leurs parents en vient à se retourner contre leurs filles. Car la garantie financière qu'ils souhaitent pour que leur fille s'assure une indépendance dans sa vie privée, sous-entend qu'en s'engageant dans une activité artistique ou de photographe free-lance, elle met en péril cette accession à l'indépendance féminine durement acquise par la génération précédente.

Si un certain nombre de jeunes femmes hésitent à se lancer dans une carrière d'indépendante lors de l'entrée dans leur vie active, on ne peut pas réduire cette attitude à un manque d'audace de leur part à se faire une place dans un monde réputé masculin. Leur éducation et leur réflexion les conduisant en effet à mettre en perspective les répercussions que risque d'avoir leur statut d'indépendante sur l'indépendance souhaitée dans leur vie privée.

A ce premier frein vient s'ajouter le poids encore présent des familles qui voient dans leurs filles de futures mères. Si, l'idée que les femmes doivent travailler et avoir des revenus qui leur assurent une indépendance est visiblement bien présente, il n'en reste pas moins qu'implicitement il est entendu qu'elles auront à faire passer leur investissement professionnel après leurs responsabilités familiales. Et même si les parents n'énoncent pas clairement les choses, il semble que cette donnée soit intégrée comme faisant partie de la donne. Comme nous le verrons plus loin, c'est probablement pour cette raison qu'un certain nombre de femmes photographes envisagent d'emblée leur parcours d'indépendantes sans enfants.

Si filles et garçons peuvent et doivent recevoir la même formation et envisager une carrière professionnelle, certaines convictions profondes concernant la maternité affleurent au sein de la famille, risquant de rendre difficile la concrétisation de cet idéal d'égalité. Les discours parentaux sont ainsi marqués par une certaine ambivalence.

Les suivis de carrières réalisés par le CEREQ (Couppié, Epiphane, 2007) montrent bien comment, partant de situations professionnelles relativement proches, les jeunes hommes et jeunes femmes issues des formations supérieures voient leurs itinéraires diverger progressivement avec, huit ans après leur sortie de l'école, l'apparition d'inégalités significatives, alors même que cette période de la vie est celle précisément des constructions familiales. En effet, les jeunes filles, bien plus que les jeunes garçons,

pensent de manière indissociable leur avenir professionnel et leur avenir familial, et elles seules anticipent comme inévitables des arbitrages entre travail et famille, tant elles se sentent responsables de ces problèmes et n'imaginent pas redéfinir le partage des tâches avec leurs futurs compagnons. Les jeunes femmes arbitrent ainsi entre des carrières prestigieuses mais absorbantes, et des professions certes moins valorisées, mais où les conditions de travail sont plus souples.

Dès lors, faut-il parler de choix, ou plutôt de choix de compromis ? Comme le rappelle la sociologue Marie Duru-Bellat¹⁸, ce n'est qu'après avoir intégré, comme si cela allait de soi, les contraintes du rôle féminin telles qu'elles les perçoivent que les jeunes filles expriment leurs choix. Et dans ce choix interviennent aussi les stéréotypes de genre, qui poussent les filles vers des métiers où elles pourront manifester des qualités altruistes ou communicationnelles tandis que les garçons se dirigent vers des métiers créatifs.

On retrouve ici l'idée selon laquelle l'injonction à la « conciliation » est tellement intégrée à la vision du monde des femmes qu'elle participe dès les premières années de leurs études à l'élaboration de trajectoires professionnelles.

Il est à noter d'ailleurs que ce désir que les femmes soient indépendantes n'existe pas que dans les familles, mais peut perdurer dans leur vie de couple une fois qu'il y a enfant :

« Mon compagnon me dit qu'il a envie que je sois indépendante financièrement pour que si un jour, si par exemple on se sépare je ne sois pas en difficulté... Après moi je crois au couple et je pense qu'on doit être solidaire. J'ai failli lui dire mais le boulot que je fais avec notre fille, il y a des gens qui sont payés pour le faire »

S'arrêter à l'idée que les motivations professionnelles, celles qui font que les femmes sortant d'une école photo se dirigent massivement vers l'iconographie ou le travail salarié, relèvent de la psychologie féminine ou du cerveau féminin, occulte l'impact de tous les messages transmis par la socialisation familiale, scolaire et médiatique qui fonctionnent comme des « rappels à l'ordre », pour convaincre les jeunes de faire des choix conformes à leur sexe.

18 Marie Duru-Bellat, « Les choix d'orientation : des conditionnements sociaux à l'anticipation de l'avenir », in *Débats Jeunes*, 1999, p. 117-150.

Louise ou la difficulté de transgresser

Louise aimait dessiner mais grandit dans une famille où l'éveil à l'art et la culture est peu présent. Si ces parents, enfants d'agriculteurs ont connu une progression sociale en devenant respectivement comptable et institutrice, ils restent loin d'une éducation artistique. C'est grâce à une amie de sa mère qu'elle pourra dans un premier temps rentrer dans un atelier périscolaire le mercredi et avoir son premier éveil à l'image.

« Mes parents m'ont laissée faire une école d'art mais seulement après un bac scientifique et à condition que j'intègre une école nationale supérieure à Paris. Mais du côté de mes grands-parents, c'était toujours "Qu'est-ce que tu vas inventer, mais tu es folle, tu vas aller à Paris". J'ai passé le concours des Arts déco et ça ne m'a pas déplu parce que j'ai pu apprendre le graphisme, et la photo de façon optionnelle. Tout l'aspect photographe/photographe est un territoire que je n'aime pas du tout, trop macho, trop technique et qui ne convenait pas au geste que j'avais envie de faire »

Elle devient graphiste, raconte avoir « fait de l'abattage » pour gagner sa vie et même la gagner pour deux puisque c'est elle qui a à charge l'économie du couple. Dans ce qu'elle décrit, c'est un peu comme si avoir fait une école d'art était déjà une telle transgression par rapport à son milieu d'origine, que demander plus d'égalité dans le couple qu'elle formait avec son compagnon, lui aussi artiste, était trop demander.

« Comme beaucoup de créateur masculin, il était beaucoup plus auto-centré (...) Après ça vient aussi de mon éducation, des origines sociales, un village où en gros j'aurais dû travailler à la poste. Mon avenir était assez simple, tracé : construire une maison dans le pré derrière chez mes parents, ma mère aurait gardé ses petits-enfants à la retraite et voilà... Et donc c'était déjà tellement énorme d'avoir fait une école d'art, qu'aller en plus revendiquer un espace dans le quotidien, une forme d'affranchissement, ce n'était pas possible »

Epuisée, c'est une résidence qui la « sauve » et lui donne un second souffle artistique. Nouvelle galerie, nouveau couple, l'arrivée d'un enfant et pourtant encore aujourd'hui, elle sent que son éducation lui joue des tours :

« Et cet affranchissement est encore difficile, maintenant je suis mariée avec un enfant, si je pars quelques jours pour mon travail photographique, les choses sont prévues de A à Z parce que j'ai encore un relent de culpabilité, c'est terrible ce conditionnement... »

Vers la reconnaissance : un parcours semé d'embuches ?

Ce qui intéresse principalement la sociologie, rappelle Erving Goffman, c'est la contribution de la structure sociale à la création et à la stabilisation du désavantage subi par une catégorie de personnes : « Le problème, dès lors, n'est pas tant que les femmes obtiennent moins, mais de savoir selon quel agencement cela se produit, et quelle est la lecture symbolique qui est donnée à cet agencement »¹⁹.

Les discriminations sexistes peuvent prendre plusieurs formes, du plus frontal au plus discret. Le premier type de contact avec la discrimination relève davantage d'attitudes et de paroles, directement perçues comme violentes, qui surprennent les personnes. La seconde, que l'on pourrait appeler un contact « banalisé », est le plus souvent anticipé ou prévisible et concerne plus particulièrement la visibilité, la maternité et les revenus, pour lesquels il semble entendu, parfois avec un certain fatalisme, que dans ces trois domaines la discrimination existe et qu'il vaut mieux en tenir compte dès le départ. Ce second type de rencontre avec la discrimination n'est pas vécu avec surprise. Il relève d'une prescience, d'un savoir - plus ou moins conscient - d'être inscrit du mauvais côté de la relation de domination qui traverse le corps social, du simple fait d'être femme. Comme l'exprime l'une des femmes photographes rencontrées : « *De toute façon on le sait quand on est une femme qu'on doit en faire deux fois plus* ».

Le sexisme frontal

Le terme « droit de cuissage » ou de « jambage », recouvre toutes les formes d'appropriation sexuelles, physiques ou verbales qui sont exercées par les hommes sur les femmes sur les lieux de travail et tout particulièrement en ce qui concerne les conditions d'embauche, d'affectation ou de promotion. Historiquement, des femmes ont dénoncé par des actions individuelles ou collectives, les patrons, les contremaîtres, leur « manquant de respect », mais souvent le silence faisait loi.

« A une période de ma vie j'ai travaillé pour un quotidien, j'en parle encore avec la secrétaire de la personne en question, et on se demande comment on a pu accepter ça. On ne prenait plus l'ascenseur avec lui parce que chaque fois c'était des mains aux fesses, un autre journaliste pareil, d'une vulgarité dès qu'on le voyait dans l'ascenseur on sortait... Ça ne pourrait plus exister maintenant, et on a accepté... Par peur. Et puis il y a toujours ce côté où on se dit "là tu fantasmes", où le fait que c'était "anodin" puisque finalement on pouvait nous dire que c'était quand même sympa que le directeur te remarque »

Les années 80 marquent en effet un premier tournant dans la prise en compte de cette réalité, puisque le harcèlement sexuel est inscrit dans le nouveau code pénal²⁰. Celui-ci est caractérisé par des propos ou des comportements à connotation sexuelle répétés qui soit portent atteinte à la dignité du salarié en raison de leur caractère dégradant ou humiliant soit créent à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante.

Malgré cela, une étude menée en 2013 montrait qu'entre 20% et 40% des femmes actives continuait de subir ces harcèlements qui portent atteinte à leur dignité : remarques, gestes, comportements non verbaux²¹.

« Même en entreprise, les propositions lourdes j'ai connu ça de la part d'au moins trois chefs, ça faisait partie du quotidien. A l'époque on n'en parlait pas, quand il y avait un rapport hiérarchique on en parlait un peu entre nous mais on ne disait rien au DRH »

19 Erving Goffman, *L'arrangement des sexes*, Edition La Dispute, 2002, p. 57.

20 Catherine Le Magueresse, « La reconnaissance législative et jurisprudentielle du harcèlement sexuel, une victoire féministe ? (1992-2012) », in *Cahiers du genre*, 2014/2, p. 115-138.

21 Enquête sur le harcèlement sexuel au travail, réalisée par l'ifop du 15 au 24 janvier 2014, pour le compte du défenseur des droits : www.defenseurdesdroits.fr/

Ces pratiques de harcèlement sexuel ne sont pas absentes du monde de la photo, en témoignent les exemples donnés par des femmes photographes lors de festivals et/ou des lectures de portfolios.

Si hommes et femmes photographes sont confronté·es à la violence du système, à la compétition, à la nécessité d'élaborer un travail cohérent, de réaliser un portfolio bien construit et de réfléchir à leur editing lorsqu'ils-elles soumettent leur travail, un homme photographe qui vient montrer ses images peut penser à la présentation de son travail, sans devoir penser à sa présentation tout court. S'il peut exister un jeu implicite de séduction, sa façon de s'habiller, de se comporter, de sourire a rarement, voire jamais, pour conséquence des propositions d'ordre sexuelles.

Le glissement et la confusion qui peuvent ainsi s'exercer sur le travail présenté et la personne constituent un élément particulièrement déstabilisant auquel seules les femmes sont confrontées :

« Il y a eu des hommes, des directeurs de centre d'art ou autre qui ont fait semblant de s'intéresser extraordinairement à mon travail et puis, quand je propose un rendez-vous professionnel au centre, curieusement non, il vaut mieux que ce soit un déjeuner et finalement, il vaut mieux même que ça soit un dîner, oh et puis si on allait dîner au bord de la rivière et là on sait très bien si on n'est pas trop bête que le mec n'en a rien à foutre du boulot mais que, par contre, il vous sauterait bien un petit coup sur la berge. C'est triste parce que moi j'y crois à un moment que la personne est intéressée par mon travail et puis après on se rend compte que, ben non, et puis on sait très bien qu'on n'exposera jamais »

Les propositions mal placées, la drague « lourde », le harcèlement par mail ou sms font partie des écueils que rencontrent nombre de femmes photographes.

« Avec les hommes qui ont un pouvoir et qui vous racontent leur vie, vous invitent à des vernissages, vous envoient des mails ambigus, on perd un temps fou... Autre exemple, lecture de portfolio, un galeriste, la quarantaine, il regarde mes images, il sort un de mes tirages, l'approche et me fait : "vous êtes exigeante ?", "Ben oui" et il ajoute "En photographie comme en amour ?" ... Et tu paies pour t'entendre dire ça ! Et ensuite, j'ai passé mon temps à le fuir. Alors oui, à la longue, ça m'use... »

L'une d'entre elles se souvient encore d'un épisode dans un festival lorsqu'il y a une trentaine d'années, elle montrait son travail :

« A l'époque, c'était habituel les rendez-vous dans les hôtels pour montrer ses photos, il n'y avait pas autant de lieux pour présenter ses photos. Je voulais montrer mon travail à X., il me dit 'je pars demain à 7h ½, je lui dis ce n'est pas grave je viens vous voir juste avant votre départ et le mec il m'a fait un plan cul. J'ai toujours été très correcte et j'attendais qu'on le soit aussi avec moi. En fait, on en a parlé avec les rares autres femmes photographes qui étaient là à l'époque, et je n'étais pas la seule, elles ont toutes été piégées par ce mec de la même façon. Juste j'étais la dernière puisqu'il reprenait l'avion. Heureusement qu'on en a parlé entre nous... »

Toutes les femmes photographes qui ont été confrontées à ce sexisme frontal utilisent des termes comme : *« Ca m'épuise (...) ça me désespère (...) ça me remet en question (...) ça me déprime (...) ça me fait perdre mon énergie (...) c'est humiliant »...*

« Quand un critique d'art demande à me rencontrer, que je viens avec tous mes portfolios et qu'au bout d'une demi-heure il me prend la main et me dit que son hôtel est à côté. C'est humiliant... je me sens humiliée à chaque fois. je me demande pourquoi je génère ça alors que je fais tout pour l'éviter »

Parfois, le sexisme, n'est pas frontal, mais comme ironise l'une d'entre elles : « *ça transpire la testostérone* ». Et se rendre visible dans ces espaces de représentation demande alors d'être capable de jouer un jeu social dont les règles sont souvent masculines :

« *En fait j'étais pas hyper à l'aise pour montrer mon travail, beaucoup d'hommes, il faut boire des coups dans les cafés, les choses informelles... J'ai essayé d'être comme ça, mais je n'étais pas comme il fallait être* »

Et si une femme photographe travaille sur le nu et/ou des auto-portraits, il semble bien que les choses n'aient pas beaucoup changé depuis l'époque où Victor Hugo écrivait à sa fiancée : « Cette jeune personne dont tu me parles a eu le malheur de se faire artiste, cela suffirait pour ruiner sa réputation. Il suffit qu'une femme appartienne au public sous un rapport, pour que le public croie qu'elle lui appartient sous tous »²².

C'est à peu de choses près ce que me dira une photographe avec ses mots en 2019 : « *Et quand ton travail photo a trait à ta vie, à l'intime, c'est comme si ça devenait open bar "Tu parles de cul dans tes photos, on pourrait peut-être y aller..." c'est un peu comme si ma vie se confondait avec mon travail et que parce qu'on voit ça de moi dans mon boulot, on pense qu'on me connaît comme femme et on se croit tout permis. Voir mes photos ne donne aucun droit sur moi* ».

Au sujet de cette confusion entre la personne et son œuvre, il est intéressant de noter qu'autant la distinction homme/œuvre est largement défendue et évoquée quand il s'agit de l'homme et de ce qu'il crée mais que cette tendance semble s'inverser pour les femmes soit en les identifiant à leur création soit en leur reprochant de trop les mélanger. Cette question sera abordée un peu plus loin en ce qui concerne les travaux photographiques des femmes sur l'intime ou le quotidien.

Le sexisme se manifeste ainsi à des degrés différents et dans plusieurs espaces. Pour les unes, c'est au cours de stages, de festivals photo, de lectures de portfolio, pour les autres c'est au cours de prises de vues ou de reportages. Il peut être exercé par différents acteurs auxquels sont confrontées les femmes photographes.

« *A un moment je photographiais des élus, je me souviens d'un ministre dans les années 70 qui m'envoyait sa voiture pour que je revienne encore et encore faire des photos de lui. Il a fallu que mon compagnon de l'époque l'appelle pour que ça s'arrête. Une autre fois, je me souviens avoir été submergée de cartes postales par quelqu'un que j'avais photographié* »

Outre les diverses propositions auxquelles elles peuvent être confrontées, une autre forme de sexisme peut se manifester par des petites phrases qui indiquent clairement qu'elles ne sont pas prises au sérieux :

« *Comme j'ai toujours photographié avec le 50 mm fixe, ça les intriguait, même pour faire du photojournalisme : "ah bon, je peux essayer ton objectif ?" , chaque fois j'étais obligée de l'enlever, ils voulaient regarder. Il y avait toujours cette histoire "elle est quand même un nana avec son 50mm fixe, elle n'est pas dans notre cour" »*

« *(Il faut) fermer ses oreilles aux remarques des gars quand y'en a. Des petites remarques... Rigoler quand on vous fait une remarque un peu... sexiste. Genre dans les reportages souvent, les gens ils vous demandent, au début "vous avez pas oublié de mettre une pellicule dans votre appareil, mademoiselle ?" (...) Je me rappelle... une fois je photographiais pendant un festival de cinéma, ils étaient en train de jouer et je les photographiais : "N'oubliez pas de faire la mise au point mademoiselle" »*

Et si elles ne restent pas à leur place, à savoir derrière, il est arrivé à certaines d'être « remises à leur place » physiquement :

« Lors de mon premier reportage, on était dans un hôtel pour une conférence de presse. Les photographes avaient été cantonné-es en bas de l'escalier et quand on nous a libéré-es, tout le monde a grimpé et je suis arrivée la première. Là un photographe de magazine m'a flanqué un tel coup de coude que je suis tombée tout le long de l'escalier. Il y avait des trucs violents, on nous mettait du scotch sur nos objectifs... »

Moins virulentes, mais tout aussi pesantes, les petites réflexions peuvent aussi se manifester sous forme d'un mépris à peine voilé chez les pairs. Lors d'exposition ou de signature de livres, il n'est pas rare que les collègues photographes manifestent, par leur absence ou par de petites phrases, un certain dédain pour la production des femmes photographes :

« J'ai un copain photographe qui aime bien mon travail et qui dit : "vas-y, fonce, ta carrière elle va exister tu es vraiment bonne, tu es une vraie artiste". Les autres, jamais j'entends des commentaires sur mon travail, jamais : "j'ai vu un livre à toi, il est super, ils ne viennent même pas à la signature du livre rien". Au début j'allais à leurs signatures, et après je me suis dit : "mais tu es conne ou quoi, tu as déjà fait 3 signatures de livres et il y a personne qui vient mais pourquoi tu vas dans leurs trucs"... »

« Quand j'ai eu le prix X, le plupart des mecs de tout ce milieu sont venus me congratuler en me disant "bravo pour ta persévérance". C'est-à-dire qu'on ne m'a même pas félicitée sur mon talent pour un prix comme ça. On m'a félicitée sur ma persévérance. Je trouve ça d'une humiliation ! »

Et, pour les premières photojournalistes qui entraient dans le métier, quand bien même elles arrivaient à avoir des publications, la suspicion « d'avoir couché » éliminait d'emblée toute reconnaissance du talent ou de la réussite. Françoise qui a aujourd'hui un peu plus de 70 ans se souvient :

« A l'époque quand on avait des parutions, ça voulait dire qu'on avait couché avec le rédacteur en chef ou avec le chef du service photo... Je me souviens d'une photographe qui avait fait beaucoup de reportages de guerre et qui se faisait traiter par les photographes de "pute à soldats" »

Enfin comme le dit l'une d'entre elles :

« Je pense que le libertinage n'est pas sur un pied d'égalité selon d'où l'on vient. Quand on est issue d'un milieu bourgeois on est libertine, si on vient d'un milieu populaire on est une salope »

Céline

« Il y a plein de petits trucs de femme qu'on nous jette à la figure, faut se battre, ça demande de l'énergie »

Lorsque Céline démarre sa carrière c'est d'abord vers l'audiovisuel qu'elle s'oriente. Après avoir monté une petite boîte de production, elle décide à 30 ans de faire ce qu'elle a toujours voulu faire : de la photo. Devenue photographe, elle gagne un prix, est exposée, fait des résidences tout en se faisant un réseau dans le corporate d'entreprise pour gagner sa vie. Photographe, ce sera les petites remarques qui ponctuent chacune de ses arrivées sur le terrain :

« Evidemment c'est le genre de petites remarques "ça doit être lourd à porter", et oui c'est lourd à porter mais je le porte, ça fait des années que je le porte. C'est pas parce que je suis une femme que... Quand j'étais sur le terrain il y avait quelque fois le regard des hommes qui n'était pas forcément bienveillant. C'étaient les premiers et les seuls à dire "ah ben vous en avez un gros objectif", mais après ça n'a jamais été conflictuel avec eux »

Globalement, elle mène sa carrière sans trop de problèmes mais avec le recul, elle pense que le fait d'avoir essentiellement travaillé avec des femmes a joué un rôle :

« Il n'y a pas eu d'incidents particuliers ou alors je ne les ai pas entendus ou pas vus. Ça ne m'a pas véritablement gênée, mais je pense que ça m'a pas non plus facilité la tâche. Il faut dire que c'était des filles qui bossaient dans les services communication de mes clients et j'ai eu cette chance de pouvoir travailler avec elles. C'était plus facile pour elles aussi de bosser avec une nana plutôt que de bosser avec un mec, du coup ça a facilité les choses »

Réagir face au sexisme frontal

« Dès que tu es dans une posture où tu es en colère, tu es hystérique, les mecs eux sont des rebelles »

A chacune de ces « attaques surprises » il faut faire face, trouver une solution sans se griller, une porte de sortie honorable qui ne soit ni la fuite ni une agression blessante pour l'interlocuteur qui, lui, est dans une position de pouvoir :

« Le truc, c'est de se dire : mais comment je vais sortir de là sans passer à la casserole et sans me faire jeter non plus. Il faut œuvrer avec beaucoup de diplomatie et que c'est rageant, mais malheureusement c'est dans tous les milieux »

L'une d'entre elles s'invente un amoureux :

« Après j'avais trouvé la parade. Je disais : "oh non tu me plais énormément, mais je suis très très amoureuse de mon mec et donc l'idée de le tromper m'est insupportable, mais si j'étais pas avec lui, tu penses, t'es tellement quelqu'un de bien", et c'est comme ça que j'arrivais à m'en sortir. On lui colle un autre mec dans les dents, donc il ne va pas faire ça à un autre mec »

Une autre applique l'attitude qu'elle met en place lorsqu'elle part seule en reportage :

« Dès que tu es dans une posture où tu es en colère, tu es hystérique, les mecs eux sont des rebelles »

A chacune de ces « attaques surprises » il faut faire face, trouver une solution sans se griller, une porte de sortie honorable qui ne soit ni la fuite ni une agression blessante pour l'interlocuteur qui, lui, est dans une position de pouvoir :

« Je ruse, je suis les conseils de lonely planet, je fais comme en reportage dans les pays en voie de développement, je mets une alliance, mais c'est fou de devoir faire ça ici »

L'une d'entre elles dira ne jamais avoir été ennuyée lors de festival, probablement grâce à sa grande taille et au fait qu'elle s'est toujours entourée d'autres photographes :

« Peut être que mon 1,80m éloigne. J'ai jamais été dans une 'galère' pendant un festival, ça m'est jamais arrivé, mais à l'époque où j'y allais on était tous en groupe parce qu'on était un collectif donc... quand je suis dans des soirées, je ne suis jamais toute seule »

Certaines de ces stratégies consiste à essayer de ne laisser aucune prise en adoptant une attitude et/ou une tenue propres à bloquer toute avance qu'elle vienne d'un collègue, d'un client ou autre.

*« Je suis carrée, j'ai un physique où on sent que j'ai porté des trucs. Je pense que j'ai une attitude très masculine, même dans la manière de se fringuer. En reportage corporate, j'ai l'impression d'être un peu dans le cliché, je suis en peu obligée d'endosser le costume d'une *working girl*, d'adopter un costume, ce costume, il va mettre une barrière entre eux et moi, chemise noire, pantalon noir, pour avoir une attitude neutre ou masculine. Les clients que je ne connais pas, je vais plutôt adopter une attitude pas sur la défensive mais me mettre en protection par rapport au fait que je suis une femme »*

Une autre encore fait toujours attention à la façon de s'habiller de façon à être la plus transparente possible :

« J'avais quand même tendance toujours au début à m'habiller avec un jean et un t-shirt, à essayer... passe-partout un peu, un peu passe-muraille. Unisex »

Cette barrière entre « eux et moi » peut également prendre la forme d'un agencement très ferme

entre temps de travail/temps hors travail. Mais d'une façon générale, il semble, comme le souligne le sociologue François de Singly, que des hommes ne veulent toujours pas comprendre pourquoi le « non » des femmes aurait tant de valeur alors qu'elles sont censées ne pas savoir très bien ce qu'elles veulent²³.

Et même si la majorité des femmes photographes savent qu'elles sont amenées à être confrontées à cette ambiguïté permanente dans les propos, elles continuent à être surprises et désarçonnées. Réaction qui s'explique souvent par la situation de stress ou d'inquiétude d'avoir à montrer son travail. Car montrer son travail c'est d'abord se préparer à des propos qui peuvent parfois n'être ni bienveillants ni encourageants, toute allusion au fait que l'on est femme en devient dès lors extrêmement déstabilisante. Lorsque Gabrielle au cours d'une lecture de portfolio s'entend répondre : « *Ton boulot est superbe, pour moi si tu avais 20 ou 30 ans, je ferais un livre photo avec toi. Et tu es française, c'est embêtant les étrangères ont plus la côte* ». Elle ne sait pas quoi répondre : « *J'ai souri, en fait j'étais tellement surprise, il était si honnête dans sa saloperie...* »

De plus, comme le rappelle Florent Barallon dans son rapport²⁴, la photographie est un tout petit milieu ce qui n'est pas sans conséquence dans les réactions face aux mauvais traitements ou aux discriminations.

« *Il y a quinze jours, je raconte un truc qui s'est mal passé et on me répond "Ah mais le directeur il n'avait pas des vues sur toi"... Il était célibataire et que pourquoi pas, il me fait "ben voilà tu l'as ta raison du pourquoi ça ne s'est pas bien passé", des témoignages de ce type j'en ai pléthore, mais je ne veux pas que ça se retourne contre moi si j'en parle* »

Il s'agit donc en premier lieu d'éviter de « faire des vagues » ou de « se cramer », car comme l'exprime une photographe dans le rapport de Florent Barallon : « *C'est un très, très petit milieu. Et c'est vrai que même des choses qu'on soupçonne pas peuvent vous retomber dessus (...) C'est un milieu minuscule en fait (...)* »

Lorsque Martine, aujourd'hui à la retraite, fait son premier stage dans un labo à ses débuts, elle apprend rapidement que les filles qui avaient déjà fait un stage avant elle, craquaient au bout de quelques semaines. Elle décide alors de mettre en place une stratégie pour maintenir les distances :

« *Les filles qu'ils avaient eues, en général les filles là-bas, ça durait pff... 3 semaines 1 mois, quoi, ça restait pas plus longtemps. Parce qu'elles se faisaient vite mettre la main aux fesses par les photographes, voyez. Vous savez un stage dans un labo, dans un labo il fait noir. Donc les photographes ça court bien, c'est assez dragueur, c'est assez... le milieu... Je me suis mise en hérisson, voyez, j'ai tout de suite mis les choses en ordre, vous voyez ce que je veux dire ? J'étais hérissée... le hérisson va bien à l'image, voyez, j'étais... fallait pas me toucher. Laisser rien passer. J'étais le hérisson quoi* »

Une autre posture consiste à tenir à distance les invectives en les ignorant afin d'en réduire les effets. Ainsi jouer à celle qui ne s'aperçoit de rien consiste également en une stratégie qui réduit l'impact des avances en les ignorant.

« *Des avances ça j'en ai eu, des directeurs photos de magazines qui t'invitent à dîner alors que ce n'est pas approprié ou qui te font comprendre qu'ils sont intéressés par autre chose que ton travail, qui te font des compliments... ça oui. Je pense que souvent quand je sentais des avances ou qu'elles étaient explicites, j'y prêtais tellement pas attention qu'ils n'osaient pas aller plus loin, j'arrivais à mettre un espèce de mur du style c'est pas la peine d'essayer d'ouvrir cette porte parce que je ne l'ouvrirai pas* »

Les femmes qui pratiquent cette stratégie d'évitement désamorcent certes ces moments d'affrontement,

23 François de Singly, « Le masculin pluriel », in *Travail Genre et Sociétés*, n°29, 2013/1, p. 161-168.

24 Florent Brallon, *Le parcours professionnels des photographes : Des difficultés spécifiques pour les photographes femmes ?*, Master 2 « Inégalités et Discriminations », Institut d'études du travail de Lyon, 2018.

mais du même coup en viennent à les banaliser en les considérant comme inévitables dans le milieu qu'elles cherchent à intégrer. Francine va même plus loin, en disant qu'à l'époque lorsqu'on ne la prenait pas au sérieux et qu'elle faisait face à des plaisanteries sexistes, elle avait fini par se dire que cela faisait partie du jeu, adoptant une forme de fatalisme :

« C'était du genre tout le monde se fichait de moi... "Ah elle n'a même pas mis de pellicule dans son appareil", on n'aurait jamais osé se moquer d'un mec comme ça... En fait je pensais que ça faisait partie du boulot d'être confrontée à ça... De toute façon c'est comme dans tous les boulots faut faire trois plus de preuves pour y arriver... Ca pouvait me mettre en colère mais bon c'était comme ça »

Mais parfois seule la fuite est possible. Lorsque Cécile lors d'un festival, il y a plusieurs années, s'aperçoit que la proposition de montrer son travail dans la chambre d'hôtel se transforme en une toute autre proposition, elle choisit la fuite :

« A l'époque c'était courant les rdv dans les chambres d'hôtel pour montrer son travail. J'ai tout balancé, j'ai ouvert sa porte et je suis partie en claquant la porte avec colère »

Ce type de sexisme impacte d'autant plus que lorsque les propositions mal placées proviennent de personnes qui ont un certain pouvoir, on n'ignore pas qu'en donnant une fin de non recevoir, on risque de se fermer des portes.

« La drague lourde. C'est dur hein, il faut rester sympathique et quand on me dit "dîner" je dis non, on sent ces choses-là, on sait quand c'est ambigu... Mais après il ne vous rappelle plus, c'est clair, mais ce sont des choix qu'il faut faire, je veux pouvoir me regarder dans une glace »

Et quand bien même la drague lourde est clairement identifiée, il n'en reste pas moins que pour certaines subsiste le doute de l'avoir provoquée :

« Il y a toujours ce moment ambigu où tu ne sais pas, est-ce que c'est toi qui te fais un film, où tu te demandes comment t'as pu inciter ça, il y a un moment où tu ne sais pas, est-ce que tu t'es présentée en dragueuse ? Est-ce que c'est de ta faute ? Est-ce que le mec s'est trompé ? Avec le recul, évidemment que non, mais il y a un laps de temps où quand tu es dans l'action tu te dis que si ça t'arrive c'est que quelque part je l'ai allumé... Comment il a pu croire ça ? Il y a un moment où tu es un peu comme après une anesthésie, tu ne maîtrises pas tout et puis très vite tu as une espèce de sauvegarde qui se met en route, tu réagis... »

En ce sens, les attitudes sexistes peuvent conduire les femmes photographes à se sentir défaillantes, insuffisantes, voire responsables de ce qui leur arrive.

Pour beaucoup, les discriminations sexistes sont « non acceptables », mais au-delà d'un sentiment d'indignation, aucune solution ne semble envisageable ou à portée de main. Il a fallu, comme le souligne le sociologue Gilles Lipovetski²⁵, l'affaire Weinstein pour provoquer un véritable électrochoc des consciences et un immense débat public portant sur les manières de faire des hommes dans leur approche des femmes. Pour que les discours féministes militants deviennent un phénomène de masse et que la libération de la parole (et une écoute, pourrions-nous ajouter) franchisse un nouveau palier. Selon lui, ce phénomène ne serait pas lié à une aggravation du harcèlement sexuel mais à l'intolérance grandissante des femmes envers les comportements machistes et la volonté de ne plus être la cible d'avances sexuelles non désirées. Ce qui serait stigmatisé, ce ne serait pas les jeux de séduction, mais la drague importune et agressive. On assisterait ainsi seulement au refus des pratiques machistes qui, au nom de la séduction, cachent des rapports de domination, des manières d'être et de faire provoquant de l'inconfort psychologique et de l'insécurité individuelle.

25 Gilles Lipovetsky, « L'effet harcèlement sexuel : l'avenir de la séduction », in *Le Débat*, 2018/3, n°200, p. 45-62.

Autant ce type de discrimination sexiste est relativement facile à détecter, et à repérer, autant n'est pas chose aisée de savoir si l'on est critiquée à des lectures de portfolio ou refusée à des concours parce que son travail n'est pas bon ou parce qu'on est une femme. A moins d'être frontales et évidentes, les discriminations avancent en effet le plus souvent masquées :

« Je ne pourrais pas dire, je ne sais pas si ça m'a été refusé parce que j'étais une femme ou si ça m'a été refusé parce que mon travail ne plaisait pas, ou que les gens n'y étaient pas sensibles. J'ai toujours considéré que c'était parce que mon travail ne plaisait pas ou ne convenait pas enfin peu importe mais peut être en fait j'ai été squizzée ou on n'a pas voulu de moi parce que j'étais une femme aussi. J'ai mis très longtemps à me rendre compte, en fait que la femme n'avait pas la même place que l'homme et qu'on était dans une société patriarcale »

« Pendant ma formation à l'école de photographie on était 4 filles pour 30 mecs, j'étais assez mignonne j'avais 30 ans. Parfois on te flattait et souvent il me venait à l'esprit mais est-ce que c'est mon travail qui compte ou est-ce que c'est moi ? Je me suis souvent posée cette question, surtout à cette époque-là »

La difficulté à identifier n'est pas sans conséquences sur les doutes quant à la qualité de son travail ou la capacité à « en vouloir » :

« Souvent j'ai cru que c'était moi qui n'était pas à la hauteur, que c'était moi qui n'était pas assez bien, que c'était moi qui avait des photos pas assez belles »

Ne pas se sentir à la hauteur découle souvent du fait de ne pas être prise au sérieux :

« Souvent j'avais l'impression qu'on ne me prenait pas au sérieux, alors je ne sais pas si c'était parce que je suis une femme ou parce que je plaisais à certains. Je pense que j'ai un côté très enfant, je ne me prends pas au sérieux et peut-être les gens le sentent... Je ne sais pas forcément me mettre en valeur, il y a des gens qui savent parler d'eux, qui ont une espèce d'assise, ça doit rassurer »

« J'ai l'impression d'avoir fourni des efforts mais peut-être pas assez de niaque, mais ce n'est pas mon caractère, il faut être adoubee dans ce métier »

Lorsque Dounia décide de suivre une masterclass en Algérie, son sujet porte sur la drogue et la place des femmes en Algérie. L'hébergement de la résidence était situé dans une ruelle dangereuse pour les femmes et à plusieurs reprises, alors qu'elle demandait à des hommes de l'accompagner jusqu'à une rue plus *secure*, elle se heurtait à des refus :

« Les hommes ne voulaient pas m'accompagner parce que je prenais leur place légitime. C'était un endroit hyper isolé et dangereux, c'était une sorte de résidence : je leur disais : "Je vous en supplie je sors juste avec vous" et rien... Ils ne produisaient pas vraiment et ça a créé des jalousies. J'ai souffert le martyr pendant cette masterclass, j'ai eu un malaise. Tu demandes à ce qu'on te passe la multiprise, c'est non. Mais après c'est plus gratifiant, toi tu as réussi à faire et à produire que... Le travail parle tout seul après. Moi j'ai toujours eu conscience de ces disparités, on ne peut pas vivre en Algérie et ne pas en avoir conscience, je le savais et je me suis dit que mec ou meuf, quand tu présentes un truc hyper puissant il n'y a plus de disparités, ils n'ont pas le choix, il ne faut pas leur donner le choix, c'est ma devise : les mettre devant le fait accompli »

L'exemple d'isolement auquel a été confronté Dounia a néanmoins un prix car il génère une souffrance face à laquelle il faut tenir bon. Le refus des autres stagiaires de l'accompagner sur quelques mètres jusqu'à l'artère centrale pour qu'elle n'ait pas de problèmes dans la ruelle où se tenait la résidence peut paraître presque anodin, mais en réalité ce type de comportement met à jour toute une palette d'attitudes ou de paroles sexistes qui émerge par petites touches dans la vie quotidienne et entravent

ou compliquent la pratique photographique elle-même.

Céline, alors qu'elle remplaçait un collègue photographe pour des prises de vues se fait maltraiter par le commanditaire. Le soutien de son collègue est alors fondamental :

« C'était un homme qui était profondément machiste, d'un sexisme absolu, et ça s'est très mal passé entre nous parce qu'il s'est mis à avoir un comportement très dirigiste envers moi mais vraiment très dirigiste et de toute façons je faisais tout de travers et tout mal et jusqu'à ce qu'il fasse une réflexion je ne me souviens pas de la réflexion mais qui clairement relevait du sexisme, "normalement ça n'aurait pas dû être une photographe femme" et là je lui dis au revoir sans lui serrer la main et je suis partie. Je m'en suis un peu voulu car je remplaçais quelqu'un. Et mon collègue homme quand je lui ai raconté il m'a dit "tu as bien fait de réagir comme ça, il n'a pas à se comporter comme ça du fait que tu es une femme". Il a été solidaire »

Parce que ce type de sexisme oblige les femmes photographes à anticiper, à faire face, à réagir sans risquer de se faire blacklistée, voire à renoncer, il oblige à penser à des solutions et donc à investir du temps et de l'énergie dans autre chose que la création :

« Je préfère préparer mon expo plutôt que d'essayer de savoir comment je vais me sortir de ça, c'est pas normal ! »

C'est au prix de cette multiplication de petits arrangements avec soi et avec les autres (les hommes) et de stratégies de défense que les femmes photographes peuvent conserver une certaine « fluidité » dans leur parcours.

« Ça use une énergie de contournement qu'on devrait pouvoir utiliser à autre chose, je préférerais l'utiliser à ma carrière plutôt qu'à comment me dépêtrer des emmerdes... »

Janine ou l'importance d'un soutien masculin

Dans ce jeu qu'ils pensent de séduction, de « plaisanteries », souvent les hommes ne voient qu'une façon de créer de la complicité, de flatter, de faire rire et sont incapables de voir le caractère injurieux ou intrusif de leurs pratiques. Pour Janine, il est important de mettre en place deux stratégies simultanément, l'une qui relève d'un choix de comportement personnel dans la façon dont on réagit, l'autre qui vise à sensibiliser à moyen terme les collègues hommes photographes lorsqu'ils sont témoins de cette « drague ». Lors d'une soirée dans l'Agence de photographes dont elle fait partie, il n'est pas rare qu'elle ou une autre subissent cette drague inopportune :

« Quand un photographe, au cours d'une soirée, arrive super lourd : "comment que t'es belle, comment que t'es bien habillée", c'est du sexisme tellement ordinaire que ça n'en est plus pour personne... »

Consciente que si elle réagit brutalement, elle risque fatalement de sortir perdante d'un conflit frontal avec son interlocuteur, elle décide d'apparemment laisser couler :

« Je ne veux pas rentrer dans un truc conflictuel, c'est la pire des choses et ça se retournerait contre moi. Ce serait moi qui ne serais pas drôle, qui "surréagisais", qui ne comprendrais pas la flatterie, et qui du coup serais quand même conne si, quand on me dit que je suis super belle, je ne remercie pas, donc ce n'est pas du tout la stratégie à mettre en place. En plus je ne suis pas belliqueuse et avec ces gars-là il ne faut surtout pas rentrer dans ce registre »

Elle choisit alors de prendre un temps pour parler avec les photographes qui avaient assisté, mal à l'aise, à la scène mais qui étaient restés silencieux :

« Ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas su quoi faire et là je leur ai dit "si vous vous ne faites rien, il ne pourra rien se passer, c'est à vous de dire quelque chose", "Ah mais on ne va pas hurler", mais il ne s'agit pas de hurler, il s'agit juste de le remettre gentiment à sa place "Ecoute, c'est très inapproprié". Comme ça arrive très régulièrement, c'est important d'avoir des alliés hommes, mais il faut qu'ils réfléchissent sur comment se positionner. C'est très générationnel »

Ce n'est qu'à cette condition que les femmes photographes ne se sentiront plus doublement touchées : une première fois face à la personne qui profère les paroles et une seconde fois face à ceux autour qui ont eux aussi entendu ces paroles mais ne réagissent pas. Et, c'est à cette condition également que les choses changeront.

Des domaines photographiques genrés

« Les hommes qui s'emparent des terrains féminins ont une voie royale »

Pierre Bourdieu²⁶ écrivait dans son ouvrage *La domination masculine* que les mêmes tâches peuvent être nobles et difficiles, quand elles sont réalisées par des hommes, ou insignifiantes et imperceptibles, faciles et futiles, quand elles sont accomplies par des femmes et qu'il suffit que les hommes s'emparent de tâches réputées féminines et les accomplissent hors de la sphère privée pour qu'elles s'en trouvent ennoblies et transfigurées...

De tout temps, les femmes se sont retrouvées assignées à des pratiques artistiques mineures et de ce fait les amateurs d'art leur attribuent des compétences artistiques moindres qu'aux hommes. Certaines femmes mentionnent la difficulté à faire reconnaître comme légitime leur activité.

Elles vivent ce que des sociologues du travail appellent une « reconnaissance dépréciative ». Pour les photojournalistes cela peut concerner le fait qu'elles soient cantonnées dans des rubriques et des registres souvent tenus pour subalternes (santé, famille, etc.), pour les photographes plasticiennes le fait qu'elles travaillent sur l'intime.

« Il y avait des sujets liés à l'intime sur lesquels on m'envoyait mais moi ça m'allait puisque j'aimais bien, donc je n'en n'ai pas souffert. J'ai conscience d'avoir vraiment eu de la chance, sur un projet j'ai démarré avec des gars connus, des peintures, j'étais la seule fille... »

« Les services photo me disaient "je ne peux pas imposer qui que ce soit aux journalistes" parce que moi j'étais évidemment beaucoup envoyée pour les voyages et l'art de vivre. Ce pour quoi on faisait appel à moi, c'était ces sujets-là : voyages, art de vivre... »

Quelle femme photographe n'a pas été méjugée lors d'un travail sur l'intime, le corps, la famille alors que des hommes photographes étaient encensés pour des travaux sur le même sujets ? Ce qui apparaît comme « naturel » au sens de « faisant partie de la nature féminine » ne devient digne d'intérêt que lorsque des hommes photographes s'emparent de thèmes longtemps qualifiés de féminins : rupture amoureuse, vie familiale, intimité, care, deuil.

« Un homme, on dit qu'il ose quand il fait un truc sur sa famille ou sur le deuil »

Lorsque l'une d'entre elles entame une série qui met doublement en scène le portrait d'homme au regard caché et un gros plan de son sexe en non-érection, elle photographie une centaine de personnes. Dans un premier temps elle ne se pose la question de se dire : « comment ça va être reçu parce que je suis une femme ? ». Le résultat ne se fait pas attendre :

« Une fois j'ai été blessée parce que c'était quand même important. Il y avait un photographe qui faisait partie du jury et qui dragouillait une autre photographe. En voyant mon travail, il a fait une blague à deux balles parce que je ne photographiais pas des sexes en érection. Je lui ai dit ben oui, "la plupart du temps les sexes ne sont pas en érection, pourquoi ne pas les photographier comme ça ?". Il en a rajouté une couche comme quoi... sur sa virilité. Et même quand les réactions étaient plutôt bienveillantes, je voyais bien dans le regard de l'autre qu'on me prenait pour une folle, une nymphomane ou quelqu'un qui avait des problèmes sexuels. Ça je le sentais, mais ce n'était pas forcément formulé mais je le sentais dans le regard »

26 Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, 1998.

Sans vouloir stigmatiser les travaux photographiques sur l'intime réalisés par des hommes, les mêmes travaux présentés par une femme semblent toujours être accueillis par un soupir lassé et taxés de trop... Trop centrés sur la famille, trop « féminins » ou trop « intimistes » trop « sensibles ». Le terme de sensible est d'ailleurs à ce titre emblématique, car selon qu'il s'applique à un travail réalisé par une femme ou à un travail réalisé par un homme, il ne véhicule pas les mêmes connotations. La sensibilité serait naturelle pour la femme et ne relevant donc pas du talent alors qu'elle serait « culturelle » pour un homme devenant alors un plus dans son processus créatif.

Par ailleurs, certaines femmes disent même se censurer lorsqu'elles souhaitent aborder des thématiques traditionnellement masculines dans la photographie.

« Il y a clairement une auto-censure, pour moi, sur la question des thèmes abordés. J'ai envie de faire des choses très violentes mais je me le suis interdit pour une part à cause des enfants mais parce que j'ai aussi incorporé une image de la femme qui doit être douce et dévouée que... Les questions de société, les questions politiques, j'aimerais beaucoup en parler mais j'ai l'impression que dans ma bouche ça perd toute vérité, alors que si la même œuvre était faite par un homme, elle pourrait exister. Et en fait sur des carnets j'ai mis un pseudo, un nom d'homme comme auteur »

Ou rencontrent des difficultés :

« Il y en a un qui bosse sur les ultras, il va faire des photos en Algérie. En tant que meuf, impossible. Il y a des milieux où tu ne peux pas. Et c'est pour ça que moi inconsciemment je vais vers des sujets où pour les gens ça devrait être des mecs qui les font, c'est en parlant que je me rends compte, j'ai envie de dire "mais moi aussi je peux le faire" »

Il existe ainsi un autre contact avec les discriminations sexistes que l'on pourrait appeler « banalisé » parce que souvent anticipé ou décrit comme prévisible. Si les discriminations qui tendent à cantonner les femmes sur certaines rubriques ou certains sujets sont mentionnées avec un certain fatalisme, c'est parce qu'elles semblent être vécues comme faisant partie du paysage et des règles du jeu du marché de la photographie.

Pour travailler, il vaut mieux en tenir compte dès le départ et c'est probablement sa dimension attendue qui fait qu'elle n'est pas systématiquement ressentie ou identifiée comme une violence. Et pour prendre plaisir à travailler, il vaut mieux se dire que ces sujets sont des sujets qui vous plaisent.

« Moi je peux vous dire que je suis restée en Normandie tout le temps. Personne n'a voulu venir voir le climat normand. Et puis c'était pas assez glorieux pour les gars, je pense. Ils se disaient "ça va pour elle quoi". Je sais qu'ils épiluchaient mon travail et puis ils se plaignaient au rédac chef et ils disaient : "Oh, elle fait jamais de foot, elle échappe toujours au match de foot pourquoi ?". Les rentrées scolaires, les départs en vacances, tous ces sujets-là moi j'adorais. Et eux ils n'aimaient pas parce que pour eux, ce n'était pas du grand reportage. Ce qui les intéressait c'était le grand reportage. Tous les sujets bidons... moi j'adorais. Là-dessus je n'ai jamais été leur concurrente. C'était leur chasse gardée donc je les laissais faire »

La prescience de leur statut de dominées sur le marché du travail peut s'accompagner d'un discours dépolitisé, plus proche du renoncement que de la revendication. Une forme de fatalisme, comme si l'inacceptable devait être accepté parce qu'inéluctable. Pour beaucoup, les discriminations sexistes sont « non acceptables », mais au-delà d'un sentiment d'indignation, aucune solution ne semble envisageable ou à portée de main.

Les « avantages » d'un « inconvénient discriminant »

Cette assignation sexuée à certains domaines n'est cependant pas sans ouvrir des portes. Certaines femmes photographes, notamment des photojournalistes, ne s'estiment pas être discriminées sur le plan professionnel parce qu'elles estiment que leur identité de genre peut être parfois un avantage sur le terrain.

« Les avantages d'être photographe femme, c'est que si on joue pas au paparazzi avec plein de boitiers et tout ça, si on s'habille normalement, on passe beaucoup mieux auprès des gens. Dans la tête des gens, un paparazzi c'est UN photographe. Dans le social on passe beaucoup mieux. Sur un conflit (usine de femmes), d'être femme ça m'a drôlement servi. Parce que c'était des problèmes de femmes, et il y avait un feeling et pas de voyeurisme. On se méfie moins d'une femme, nous on ne se déguise pas en photographe. Les photographes ils ont un peu la panoplie photographe (...) Moi, je faisais pas professionnelle... je cachais pas mes appareils, les boitiers étaient là mais on passe mieux je pense (...) Vous savez sur les affaires délicates comme les disparitions d'enfants et tout ça... Faut aller vers les parents... Faut les photographier... Vaut mieux être discret dans ces cas-là et on se méfie moins d'une femme je trouve »

Elle n'est pas la seule à souligner qu'être une femme et donc ne pas être prise au sérieux permet paradoxalement d'ouvrir des portes :

« Pratiquement pas de nanas dans l'équipe, on ne nous prenait pas au sérieux et je dirais que moi ça m'a servi parce qu'on a pu obtenir des autorisations que n'avaient pas les mecs. On nous laissait entrer partout, on ne nous trouvait pas dangereuses »

Cantonnée dans le social et la vie quotidienne, une photojournaliste raconte ainsi n'être partie en reportage que parce qu'il était nécessaire que ce soit une femme qui y aille, cela relevait alors d'une obligation :

« Avec l'agence dans laquelle je travaillais il y avait eu un voyage au Koweït dont j'ai été obligée de faire partie parce qu'on était que des femmes, il n'y avait que des photographes femmes. Et des journalistes femmes. Donc là, ils m'ont dit ben tiens, t'as pas le choix, hein, faut y aller »

A ce titre, l'origine peut jouer le même rôle, comme le souligne une photographe Algérienne, pour qui cet « avantage » n'est pas sans poser question :

« Aujourd'hui pour obtenir certaines bourses, c'est plus facile pour une femme algérienne que pour un homme français, donc est-ce que je profite de cette opportunité ou est-ce que je l'ai obtenue par mon travail... C'est une porte d'entrée et est-ce que tu la prends ? C'est compliqué d'être invitée en tant que femme et/ou arabe, mais il faut être vigilante »

Plane alors au-dessus de leurs têtes cette question : prennent-elles une place uniquement parce que leur collègues hommes ne pourraient de toute façon pas prendre ? Est-ce en raison de leur sexe qu'elles peuvent accéder aux univers féminins qui, dans de nombreux pays, sont interdits aux hommes, ou est-ce par la qualité et l'originalité de leur travail qu'elles développent des sujets spécifiques²⁷ ?

Le regard féminin : une spécificité ?

Comme le soulignait Céline Sciamma pour le cinéma : «... Toute ma vie en tant que spectatrice, le cinéma masculin m'a demandé de m'adapter à lui. J'ai passé ma vie à aimer des films qui ne m'aimaient pas. Je ne suis pas essentialiste, je ne crois pas du tout qu'il y ait une spécificité du regard féminin. Mais puisque tout le monde a décidé de me mettre dans cette case et de me poser la question, alors allons-y ! Travaillons la question en profondeur, essayons de comprendre ce qui fait la domination du regard masculin, pourquoi on doit la subir et pourquoi on assigne en permanence les femmes à n'être que "des femmes" Quand je lis que je fais des "portraits de femmes", ça me rend dingue. Ça ne veut rien dire. En revanche, oui, disons-le, il y a des conditions qui diffèrent quand on est une femme cinéaste. Ce ne sont clairement pas les mêmes budgets. On lit nos films différemment, on nous regarde différemment. Alors là, oui, il y a une identité "femme" au cinéma. Elle ne vient pas de nous, de notre identité profonde, mais de la façon dont l'industrie nous met dans une case. Je ne suis pas femme par la façon dont je regarde le monde mais par la façon dont irrémédiablement, on me regarde et on me renvoie à ça... ».

Une photographe a fait circuler un texte sur Facebook, texte dans lequel elle s'interrogeait sur les effets pervers de la discrimination positive et sur la valeur que pouvait avoir son travail dès lors qu'il n'était confronté qu'aux travaux d'autres femmes photographes. Si cette question est légitime, elle ne peut être posée avant d'avoir soulevé la question préalable de savoir quelle reconnaissance peut avoir le travail des femmes photographes tant qu'il est renvoyé à leur genre.

Car ce qui est au cœur de ces questions est bien la question de l'espace. L'espace qui est laissé aux femmes photographes, l'espace dans lequel elles peuvent se glisser et l'espace dont disposent les femmes photographes dans leur intimité. Il s'agit dès lors pour les femmes photographes d'éviter un double écueil. Car se voir rattachée à un art ou un domaine de reportage féminin et/ou féministe risque de leur faire perdre la possibilité d'une éventuelle reconnaissance artistique ou journalistique « à part entière ».

« Le problème aujourd'hui, ce n'est pas que les femmes sont moins bonnes, c'est que c'est moins des écritures qu'on attend, c'est moins des travaux qu'on attend, c'est plus compliqué, parce que ça reste dans un truc de mec et d'entre-soi »

Dans la forme que prend le travail photographique, l'exemple suivant montre bien que ce n'est pas parce qu'elles seraient femmes, et donc par « nature » habituées à tenir des journaux intimes et des écrits dans des petits carnets, qu'elles continuent parfois à œuvrer de cette façon mais bien parce qu'elles n'ont pour la plupart pas les moyens financiers d'avoir un atelier, ou le temps d'aller et venir d'un lieu à un autre quand elles ont des enfants ou la possibilité de garder chez elle une pièce pour travailler et s'étaler, celle-ci étant souvent devenue la chambre d'enfant.

« Mes carnets n'ont rien à voir avec l'intime, mais avec la forme carnet. Mes petits carnets coûtent un euro, à l'intérieur je peux tout expérimenter, tout tester, c'est devenu un territoire de travail, l'atelier que je ne peux pas avoir, mais il n'y a rien d'intime. C'est mon micro-territoire de résistance. Mon carnet c'est mon atelier. Ce sont les contraintes spatiales, temporelles et économiques qui me conduisent aux petits carnets. Et cela amène une vraie mécompréhension de mon travail »

Les cariatides : s'identifier aux valeurs masculines et les revendiquer

La misogynie au féminin fait souvent partie du point aveugle des études sociologiques. Peu d'études ont été réalisées sur le sujet, même si cette situation est évoquée dans quelques articles. Anick Houel, l'une des rares, l'aborde dans son ouvrage²⁸ en faisant l'hypothèse que cette misogynie pourrait pour une part constituer une stratégie défensive contre la souffrance et le sentiment d'illégitimité vécu dans la sphère professionnelle et pour une autre part résulter d'une identification aux fonctionnements masculins existants dans l'univers professionnel où elles se trouvent. La sociologue Geneviève Pruvost, elle, s'est intéressée à ce sujet en travaillant sur la féminisation de la police. Elle a analysé comment les femmes policières, qu'elles soient « garçons manqués » au moment du recrutement ou non, apprennent à ériger la virilité physique ou mentale en compétence professionnelle dès leur formation. Comme une partie de leurs collègues masculins, elles stigmatisent les policiers des deux sexes qui ne font pas la démonstration d'une certaine force et d'un certain courage, car il en va de leur intégration. Et lorsqu'elles ont réussi à s'imposer comme « professionnelles » à part entière, elles attendent des autres femmes une résistance comparable à la leur. Il en découle que la solidarité féminine y est assez réduite. Car, en prenant la défense des autres femmes, elles prendraient le risque d'être associées à une catégorie qu'elles s'emploient précisément à faire oublier²⁹.

Au cours de cette étude, on ne peut faire l'impasse sur le fait qu'un certain nombre de femmes photographes ont mentionné des situations où les discriminations dans le milieu photographique ne venaient pas d'hommes mais de femmes.

« Alors on parle d'un monde machiste, mais les femmes peuvent être pires que les hommes, au niveau de l'art, et les femmes galeristes peuvent être absolument odieuses. Je trouve que les femmes sont pires que les hommes, avec les autres femmes. Et ça vraiment, c'est quelque chose qu'il ne faut pas négliger. Pour caricaturer, les hommes peuvent être des gros cons et les femmes des salopes »

Comme l'a montré une autre sociologue, Anick Houel, pour une population de cadres, les femmes, lassées de devoir prouver leurs compétences, ont conscience du paradoxe de devoir en faire plus (que les hommes) pour avoir l'égalité avec eux. Pour réussir, elles sont alors tentées de s'identifier à la catégorie de cadre (traditionnellement masculine) et de rejeter la catégorie « femme », source d'une certaine misogynie³⁰.

Si d'une façon générale, le métier de photographe tend à être présenté et vécu sur un mode relativement individualiste, la nécessaire identification des femmes photographes à la catégorie hommes photographes pour réussir, les conduit à regretter une absence de solidarité féminine :

« Je trouve les femmes assez individualistes en fait... Je pense que la solidarité féminine est une piste, même si je trouve que les femmes ne sont pas toutes solidaires, loin de là... »

Entrer dans le monde de la photographie qu'elle soit du reportage ou de l'art implique de tisser des liens de complicité et de se faire accepter par une communauté fondée sur la ressemblance. Par conséquent, certaines femmes cherchent à ne jamais être en reste, disputent parfois sans problème sur le même terrain que les hommes et en rajoutent pour sembler au diapason.

Il semble, en effet, que les femmes qui accèdent à des postes de pouvoir se retrouvent parfois dans une contradiction, difficilement surmontable, entre le désir d'exercer le pouvoir (comme les hommes)

28 Anick Houel, *Rivalités féminines au travail. L'influence de la relation mère-fille*, Odile Jacob, 2014.

29 Geneviève Pruvost, « Le cas de la féminisation de la police nationale », in *Idées Economiques et sociales*, n°153, 2008, p. 9-19.

30 Anick Houel, op.cité.

et celui de se conformer aux normes de la féminité.

« Je ne pense pas qu'elle ait quelque chose contre les femmes puisqu'elle a déjà aidé certaines femmes artistes. Je ne sais pas si c'est lié à mon genre. Ça peut être lié à plein d'autres choses aussi. Est-ce que ça peut être lié à mon identité sexuelle en tant que lesbienne ? J'en ai aucune idée. Même quand on se croise dans des lieux publics, des vernissages, elle fait comme si je n'étais pas là. Je ne sais pas si cela relève de ça ou pas »

Face à deux modèles contradictoires (la féminité et la masculinité), les femmes qui s'insèrent dans des métiers traditionnellement d'hommes peuvent être amenées à dévaloriser leurs consœurs, à les invalider afin de pouvoir reprendre à leur compte les valeurs patriarcales. Pour réussir le passage, pour s'insérer dans ce nouveau groupe social, pour entrer dans le réseau identificatoire qu'il constitue, il leur faut mettre le groupe social femmes de côté. Ou plus exactement, de faire cause commune avec ceux qui participent à l'invalidation de ses consœurs. Il est intéressant à ce sujet de noter qu'il est courant que des femmes adoptent alors les mêmes discours anti-féministes que les hommes, en qualifiant, elles aussi, les autres femmes de « trop » : trop susceptibles, trop agressives, trop anti-hommes, etc.

« Il y a quelques années j'avais rencontré une femme pour un projet de livre, c'est terrible elles peuvent parfois être pire qu'un homme, elle avait répondu à mon projet en disant que mon texte était trop féministe et revendicatif... Déjà c'est nul, mais de la part d'une femme c'est encore plus nul. Je voulais qu'on en parle, elle n'a jamais pris mes appels et j'ai fini par envoyer un mail en lui expliquant posément qu'un texte peut toujours se discuter, qu'elle n'avait pas compris que je ne dénonçais rien, que ce n'était pas un sujet féministe et j'ai terminé en disant : "Et même si c'était féministe, où est le problème ? C'est une maladie le féminisme ?" Bien sûr je n'ai pas eu de retour. Mais je me suis dit mais bon sang si même les femmes... »

A ce désir de reconnaissance ou de réussite dans un monde professionnel majoritairement constitué d'hommes, s'ajoute une autre donnée. Certaines professions liées à la photographie et majoritairement féminines vont privilégier une coopération masculine.

« C'est les nanas qui sont dans les bureaux de magazines qui sont dans le fétiche de l'homme photographe et quand je vais à la rédaction pour montrer mes photos elle me parle de ma grossesse, de ses gosses pendant 2 heures et du coup elles ne m'appellent pas. Et ça, ça existe. Quand tu vois les photos, tu vois que c'est juste que des mecs. Je pense que tout est inconscient mais à un moment donné il faut dire les choses par leur nom. L'argumentaire ça va être : Ils sont meilleurs photographes que toi »

Ces cas de figure sont apparemment plus visibles au niveau du photojournalisme, des iconographes et des rédactrices :

« Chez les journalistes presse écrite, c'est plein de femmes seules aussi et que c'est plus glamour de partir en reportage avec un petit mec qui arrive en scooter à la rédaction, qui est sympa, qui est mignon et que voilà... Il y a très peu de mecs journalistes pour ce genre de choses Voyages et Art de vivre. La plupart c'est des gonzesses et elles ne partent pas avec des femmes la plupart du temps »

« Les discriminations je les ai surtout vécues par des femmes. Dans le magazine où j'ai travaillé beaucoup de femmes journalistes voulaient plutôt partir avec de mecs, c'était plus sympa pour elles de partir trois semaines avec un mec qu'avec une nana, et du coup je suis essentiellement partie avec des pigistes, parce que les pigistes ils acceptent le boulot sans savoir avec qui ils vont partir »

Si les discriminations sexistes venant des hommes semblent globalement faire partie de la donne dans le milieu professionnel, elles semblent plus incompréhensibles et douloureuses lorsqu'elles proviennent de femmes. Car autant les discriminations semblent avoir une certaine logique quand elles viennent de

la part des hommes, autant elles surprennent et désarçonnent lorsqu'elles viennent des femmes.

« Les iconos aussi préfèrent les hommes, elles ont un côté maternel avec eux : “on va lui filer ce travail parce qu'il vient d'avoir un gamin”, c'est là que j'ai découvert que les mecs n'arrêtaient pas de se plaindre, racontaient leur vie... Moi j'ai élevé ma fille seule dès le début et je n'ai jamais été raconté ma vie, jamais... Et j'ai plus mal vécu la discrimination par les femmes que par les hommes. Quand ça vient d'une femme ça me fait bien plus mal, ça me touche, alors que la misogynie des mecs je la trouve pratiquement normale. Les femmes à chaque fois je suis blessée »

Le sexisme dans l'espace public

Une autre forme de sexisme avec lequel les femmes doivent composer est ainsi celui existant dans l'espace public, notamment dans la rue. L'espace public occupe une bien plus grande place que l'espace privé dans la vie d'une personne, et encore davantage pour nombre de photographes. Et pourtant cet espace public est celui qui pose le plus de problèmes à une femme photographe car hommes et femmes ne peuvent y circuler de la même façon. Ils-elles n'y sont pas égaux-ales et ne subissent pas les mêmes faits.

Une enquête³¹ menée en 2017 répertorie l'ensemble des agressions (sifflement, pelotage, propositions sexuelles, drague importune, harcèlement, atteintes sexuelles, etc.). Historiquement et encore aujourd'hui, la rue est un lieu où les femmes passent. Seules « les femmes dites publiques ou de mauvaise vie » y restent en attente.

« Du fait d'être femme parfois j'ai peur, ça, ça m'arrive dans ma vie, ça m'est arrivé il y a pas longtemps, de prendre le métro à 1 heure du matin et de sentir qu'il y a un mec qui me suit »

Si elles doivent circuler sans s'arrêter, leur mobilité n'en n'est pas moins réduite dans la mesure où elles élaborent des stratégies d'évitement ou d'auto-exclusion face à certains espaces publics. Les femmes sortent au prix de tactiques et réfléchissent à leur comportement afin d'éviter de se trouver dans des situations de risque, notamment pour les itinéraires qu'elles empruntent. Si elles sont nombreuses à avoir dit porter des tenues qui leur permettent de se mouvoir vite, voire s'échapper, l'apparence qu'elles ont lorsqu'elles déambulent dans les lieux publics, surtout après une certaine heure, ne doit pas non plus être « aguichante »³². Là encore, leur manière de s'habiller, de se mouvoir doit trouver le ton juste entre pas trop de féminité mais pas trop de masculinité non plus. Circuler dans l'espace public se fait au prix de tactiques en jouant à la fois sur les espaces, l'apparence, le non-regard et la démarche « rapide et discrète ».

Chris Blanche et Pascale Lapalud, créatrices d'une plateforme de recherche *Genre et ville* ont montré, à travers l'analyse des comportements, comment le mobilier urbain est largement occupé par les hommes, les femmes ne s'installant jamais longuement sur un banc public. Elles ont également souligné que les femmes ne semblent être légitimes dans la rue que par les fonctions qu'elles assument comme les courses ou l'accompagnement des enfants...

Alors, peut-on se demander quelle répercussion cela peut avoir sur le type d'images que vont faire

31 Amandine Lubugle et l'équipe de l'enquête Virage, « Les violences dans les espaces publics touchent surtout les jeunes femmes des grandes villes » in *Population et Société*, 2017/11 (n°150, p. 1-4).

32 Stéphanie Condon, Marylène Lieber et Florence Maillochon, « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines », in *Revue Française de Sociologie*, 2005/2 (Vol.46), p. 265-294.

les femmes photographes ? Comment cela va orienter, voire limiter leurs projets photographiques ? Comment vont-elles organiser leurs déplacements, seule ou accompagnée ? Quelle place vont-elles pouvoir prendre par exemple dans la *street photography* ?

« Je n'aime pas faire des photos toute seule, quand tu es une femme tu ne peux pas être dans la rue comme ça à regarder, or pour être photographe il faut être dans la rue, ne pas bouger et regarder, et pour une femme c'est impossible. Ma première commande pour un hebdo j'avais demandé Marseille, j'étais contente une carte blanche, mais qu'est-ce que j'ai souffert, je n'avais pas tenu compte du fait que j'allais être regardée et que donc il fallait que je bouge tout le temps. C'est lors d'un de mes premiers reportages à Marseille que j'ai compris que quand on est photographe et femme, on ne peut pas rester immobile dans la rue à attendre que quelque chose se passe »

S'il est évident que sur des terrains « à risque » les hommes photographes sont également obligés d'exercer une vigilance constante lorsqu'ils se déplacent dans des espaces publics, ils ne sont pas imprégnés des conseils régulièrement adressés aux femmes depuis le XIXe siècle leur recommandant, même dans un espace public familier, la « prudence » et une forme d'« auto-restriction ».

La rédaction finale de ce rapport ayant lieu en cette période particulière de coronavirus et de confinement, on ne peut s'empêcher de constater à quel point elle est révélatrice de la façon dont hommes et femmes entretiennent un rapport différent à l'espace public. De nombreux témoignages de femmes sur les rapports sociaux³³ montrant l'amplification du harcèlement et des agressions sexuelles. Il sera intéressant à ce titre de regarder de plus près les travaux photographiques réalisés sur la ville confinée de jour ou de nuit. Les photos prises dans la rue ou les photos prises de la fenêtre auront-elles les mêmes auteur-es en terme de genre ?

Le sexisme institutionnel

« Il faudrait être la guerrière au genre masculin. Mais quand on est sur un mode ultra sensible on peut être démunie par le milieu. Il y a des codes et la condition sociale joue un rôle »

Les qualités attendues des femmes –soumission, docilité, obéissance, dévouement, attention aux autres... – apparaissent comme contradictoires avec les représentations des contraintes professionnelles du travail photographique qui exigerait de la mobilité et une forte disponibilité temporelle et/ou psychique. Si la socialisation familiale et scolaire des hommes est en continuité avec cette socialisation professionnelle, nous avons précédemment évoqué comment les femmes photographes sont amenées à suivre des choix raisonnables et raisonnés dans la mesure où pour une part elles savent que les contraintes familiales pèsent de fait principalement sur elles et pour une autre part qu'en cas de séparations les charges seront plus lourdes.

Elles souhaiteraient parfois aussi éviter le coût psychique lié aux obstacles qu'elles auraient à surmonter pour se faire accepter dans un monde dominé par les hommes.

« Je pense que j'ai eu peur et que j'ai encore peur de l'échec qui serait lié à mes choix de base, qu'en gros on me dise "Ah c'était couru d'avance, une fille, indépendante, autodidacte, en gros tu t'attendais à quoi ?". On ne me le dira probablement jamais mais c'est assez présent

33 Sur France Info : https://www.francetvinfo.fr/sante/maladie/coronavirus/confinement-dans-les-rues-des-rues-des-femmes-constatent-l-augmentation-du-harcelement-de-rue-et-des-agressions-sexuelles_3945027.html

pour moi, que ton échec ne soit pas lié à ton investissement et ton travail mais au choix que tu as fait au départ »

Les femmes qui entrent dans ce monde d'hommes y seraient perçues comme des étrangères, voire des femmes « virilisées ». Elles doivent, en effet, pour s'y adapter, s'aligner sur le modèle masculin et sont prises dans un processus d'acculturation et dans les contradictions d'une difficile « vie en deux ». Il leur faudrait, pour réussir sans transgresser, relever indéfiniment les défis de compétence et de disponibilité pour prouver leur légitimité tout en restant dans leur rôle attendu de femme. Prévenir les soupçons de virilisation représente en effet un coût élevé que peu de femmes peuvent ou veulent payer. Toutes ne sont pas prêtes à vivre ce « coût de la transgression ».

Enfin, certaines femmes font état d'un réel malaise, voire d'une souffrance profonde. Elles ne parviennent pas vraiment à s'imposer dans le milieu et font figure de victimes ne réussissant pas à surmonter les blessures infligées par les comportements agressifs et misogynes qu'elles subissent de manière ou les échecs répétés. Comme l'énonce l'une d'entre elle, même si l'on trouve des stratégies pour faire face, il y a au bout du compte une grande fatigue :

« Aujourd'hui c'est moi qui me met des bâtons dans les roues, je suis fatiguée, j'en ai marre de comment ça tourne... Je n'ai pas envie de militer mais j'ai envie de réussir »

La photographie, dans plusieurs de ses aspects (photojournalisme, artistique, etc.) a été investie par des femmes et certaines ont connu des succès éclatants. Toutefois, au fil des ans, l'avantage masculin dans les festivals, dans les expositions, etc. ne fléchi que très lentement. Les écoles de photographie font pourtant carton plein pour les femmes, l'argument du vivier est donc difficile à invoquer.

« Je commence à faire une école et pendant un an je suis très productive. J'ai été très accompagnée par des profs, c'était l'occasion de rencontrer des photographes et de parler avec eux d'égal à égal. A la fin ils m'ont même proposé de devenir prof. Tout est allé très vite. Je prends ensuite des cours de reliure et les choses s'enchaînent : une exposition dans une galerie à Paris, un livre, je n'avais pas la contrainte de gagner de l'argent par la photo, j'enseigne un peu, je loue mon appartement et j'étais assez confiante, je pensais que tout ça paierait. Après ça n'a pas continué au même rythme, hélas... »

Une autre désillusion attend alors les femmes photographes, celle d'un milieu que l'on pourrait croire à la pointe de la lutte contre les stéréotypes et qui se révèle en fait sexiste.

« J'ai décidé d'être artiste, j'avais foi naïvement parce que j'avais 20 ans, j'avais complètement idéalisé le milieu artistique en me disant que vraiment c'est l'intelligentsia, que c'est des gens supérieurs, et bêtement, j'y ai cru et puis, quand je me suis rendue compte, quand j'ai vu comment ça fonctionnait, j'ai vraiment déchanté du milieu artistique »

On aurait pu penser qu'une fois les obstacles formels et légaux levés, (comme la possibilité d'intégrer des écoles spécialisées) l'égalité adviendrait. Loin s'en faut, d'autres mécanismes, plus informels, moins visibles se cumulent produisant ce que des chercheuses ont appelé une situation de « désavantages accumulés ».

« Donc pas d'installation sur le marché... On voit qui est représenté, il faut avoir un pédigrée social parce qu'on mise sur une personne aussi en fonction du réseau qu'elle apporte, on en est là... Après j'ai la malchance de travailler sur le non-identifiable et qu'on vit à une époque où tout doit être hashtagable. Je suis entre l'art plastique, la photo, mon travail est un peu installé mais après ça bloque parce qu'aucune galerie ne m'impose »

Comment et pourquoi cette éviction ? Est-elle liée au fait qu'elles ont moins pu ou voulu répondre aux critères de sélection, notamment à ceux, supposés essentiels, de productivité artistique ? Ont-elles rencontré des obstacles particuliers dans les différentes étapes de leur parcours professionnel ? Ces obstacles sont-ils d'abord liés à leur vie privée ou aux règles du « jeu » de la carrière dans le monde de

la photographie et à des pratiques plus ou moins subtilement discriminantes à leur rencontre ? Enfin comment faire la part des choses entre l'auto-exclusion et l'éviction ?

Elles doutent et manquent d'audace ?

Beaucoup d'entre elles, s'imputent l'absence de réussite et parlent d'elles dans des termes peu élogieux : elles auraient peur, douterait, n'oseraient pas, attendraient d'être meilleure photographe qu'elles ne sont et ne seraient pas assez offensives.

« A la fin de l'école de photo, un professeur m'a dit c'est super, il faut que tu exposes, mais je voyais des gens qui avaient un gros travail et je n'avais presque rien. Un autre prof avait été très froid (...) Je ne me sentais pas prête à affronter des réactions dures, c'était trop d'un coup dans les deux sens et à l'époque ça m'avait fait peur »

Cette première explication semble d'autant plus évidente qu'elle s'exprime de la bouche des femmes photographes elles-mêmes.

« C'est tellement un truc de nana de faire plein de workshop pour se légitimer alors qu'en fait tu n'arrives jamais à te légitimer. Les mecs ils font trois cours et ils deviennent prof... »

« Quand on est une nana faut vraiment se battre. A un moment donné, on se dit : "ça veut dire quoi on n'est pas légitime, à notre place ?" (...) C'est horrible, le truc de légitimité »

Une autre variante de cette hypothèse tiendrait au fait qu'elles auraient un rapport moins planifié à la carrière que les hommes. Elles seraient moins hantées par la quête continue de reconnaissance.

« En juillet dernier je suis allée à Arles et j'ai vu l'expo d'une photographe au IN, en la voyant sur les murs, je me suis dit si elle est là ça veut dire que je peux y être aussi et jamais cette idée ne m'avait effleurée... Jamais. Et je reste persuadée que quand tu es un homme tu ne te poses même pas la question, tu sais que tu peux y être. Nous on doute parce qu'on passe son temps à nous faire douter, c'est tout le temps devant tout le monde qu'on remet en cause ce que l'on dit et souvent pour dire une connerie »

Ce rapport moins obsessionnel aurait pour corollaire une diversité plus grande des intérêts de vie -famille/création- et serait facilité (imposé ?) par des attentes sociales moins fortes : elles seraient moins incitées mais aussi moins contraintes à obéir aux diktats de la carrière canonique qui suppose une progression continue, la course sans fin aux honneurs, à la reconnaissance, aux responsabilités, etc.

« C'est le truc de monter les échelons, il faut arriver à se l'autoriser et moi parfois je me rends compte que j'ai un peu peur, peur aussi que mon travail commence à être vraiment coté et donc à m'échapper, si ça commence à valoir de l'argent qu'est-ce qu'il se passe ? Et ça, ça me fait peur... C'est absurde parce que si je veux vivre un peu confortablement, il faut vendre mieux, il faut pouvoir rentrer dans un cercle de galeries qui ont des collectionneurs, qui ont un rayonnement pourquoi pas international, mais en le disant comme ça, j'ai une petite voix qui dit : "mais pour qui elle se prend celle-là !" . Il y a une dualité »

Les entretiens réalisés se présentent comme une accumulation de trajectoires singulières. Certaines ont fait des écoles de photo, d'autres sont autodidactes, les unes ont suivi un parcours de reconnaissance rapide, les autres entament véritablement leur parcours passé la quarantaine, chez certaines le doute sur la qualité de leur travail affleure, chez d'autres c'est la colère contre un milieu qui les exclut, certaines fondent une famille, d'autres ne veulent pas d'enfants... Et pourtant, au-delà d'une apparente diversité, un même sentiment d'illégitimité affleure à un moment ou à un autre de leur parcours.

« Les femmes c'est l'excès d'humilité avec 10% qui vont être plus virulentes mais jamais comme les hommes, eux ils font de la photo depuis deux ans et ça y est... »

S'arrêter au premier degré de ce discours porté sur les femmes et intériorisé par elles ne permet pourtant pas de comprendre pleinement la situation. Bien sûr, à titre individuel des démarches peuvent être entreprises pour palier les défaillances ou dépasser les doutes : reprendre confiance en soi, suivre un nombre conséquent de Masterclass pour acquérir une légitimité, etc. Mais c'est supposer que leurs difficultés viennent d'elles seules et qu'il suffirait qu'elles changent pour que leur parcours change aussi.

Se changer soi pour changer le monde ou plutôt son monde n'est pas une injonction qui ne s'adresse qu'aux femmes. La tendance actuelle n'est pas structurée autour d'une volonté de modifier l'organisation du travail mais bien plutôt dans une façon de dire : les choses sont comme elles sont, elles ne changeront pas, mais donnez-vous les moyens individuellement de les supporter et de tracer votre chemin dans un contexte immuable. Si cette idée de la responsabilité individuelle et du mérite comme source du succès ou de l'échec est subi autant par hommes que par les femmes dans le monde du travail, cette injonction fait néanmoins plus doublement écho aux femmes qui sont confrontées à des discriminations liées à leur sexe.

Pour Janine, cette distinction sexuée de regard sur parcours masculin et parcours féminin est particulièrement visible dans le fait d'être autodidacte. C'est d'ailleurs probablement pour cette raison que de nombreuses femmes qui désirent devenir photographes vont chercher à conforter leur légitimité à travers une formation initiale spécialisée dans des écoles de photographie.

« La question de se faire sa place est double, je n'ai pas fait d'école, je n'ai pas de formation journalistique, je n'ai pas été à l'université, donc c'était me faire ma place en tant que personne qui n'a pas les codes pour entrer dans ce milieu, et en plus en tant que femme. Je pense qu'un homme à ma place aujourd'hui aurait fait face aux mêmes difficultés... Sauf qu'un mec, il pense qu'il est plus débrouillard et qu'il s'en sortira. Ce qui dans les faits est vrai parce qu'ils ont beaucoup plus d'outils pour ajuster et faire leur chemin. Autodidacte ça se décline plus au masculin. Quand tu sais que tu n'auras pas de diplôme pour faire ce métier, les gens te font comprendre que c'est un choix hasardeux, que c'est casse-gueule, que ça ne mène pas à grand chose et à ça se rajoute le côté genre qui est qu'en tant que femme non formée on part avec un désavantage en plus. Donc se faire une place en tant que femme et en tant qu'autodidacte, ça veut dire avoir un grand sens de l'orientation, beaucoup de pacifisme, très bien s'entourer. Après la peur de ne pas bien faire, le manque de légitimité, ce sont des freins qui font perdre beaucoup de temps. Je bosse avec un jeune rédacteur de 25 ans, je vois bien le type il n'a peur de rien. Il est bon mais il n'a peur de rien, parce qu'on lui a toujours dit qu'il n'avait à avoir peur de rien »

Les femmes seraient moins visibles parce qu'elles candidateraient moins, notamment à des festivals. Moins sûres d'elles, doutant de la qualité de leur travail photographique ou plus modestes, anticipant les difficultés symboliques et pratiques de positions pensées par et pour des hommes, elles tendraient à concourir plus tard, parfois jamais. Comme l'évoque Pascale Molinier³⁴ « Faire une œuvre » se heurte en effet toujours pour une femme à un double interdit symbolique et pratique. Interdit symbolique tant les représentations qui continuent à postuler l'infériorité artistique des femmes se renouvellent sous des formes toujours plus sophistiquées en expliquant par exemple les différences de comportements sociaux par des différences « naturelles » pour rendre compte d'une moindre agressivité dans la compétition.

« La série que j'ai faite pendant ce stage, j'en ai un souvenir terrible, j'avais des maux de ventre pas possibles »

34 Pascale Molinier, « Virilité défensive, masculinité créatrice », in Travail, Genre et Sociétés, N°3, 2000/1, p. 25-44.
<https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2000-1-page-25.html>

Cet « interdit symbolique » se double d'une réalité concrète, car l'investissement exigé est en effet souvent d'une grande intensité et requiert une disponibilité sur de longues périodes. Pour faire une œuvre, il faut non seulement disposer d'une « chambre à soi » mais aussi être complètement dégagé-e, sur le plan matériel et psychique, des soucis d'intendance. Cette disponibilité est particulièrement contraignante dans la création, qui exige de longues heures de disponibilité pour penser, réaliser et finaliser un projet photographique. Et nous verrons, un peu plus loin, que cette disponibilité est loin d'être accessible, notamment lorsque l'enfant paraît.

Le sexisme discret des gatekeepers

Devenir et rester photographe est difficile pour tous ceux et celles qui aspirent à en faire leur activité professionnelle et/ou artistique. Les photographes hommes et femmes désirant entrer sur le marché de l'emploi sont confrontés à une compétition incessante et difficile. Ils doivent trouver ou maintenir leur place sur un marché de l'emploi en pleine mutation, précaire, saturé et hiérarchisé. Toutefois, si hommes et femmes partagent une même difficulté à se voir reconnues une position professionnelle légitime, à avoir un emploi relativement stable ou une reconnaissance assise, beaucoup de choses les différencient tout au long de leur trajectoire. En témoigne la façon dont les pourcentages de femmes artistes fondent comme neige au soleil dans les années qui suivent leurs diplômes, pour celles qui ont suivi un cursus en école de la photographie.

La transformation de photographie en œuvre d'art suppose à la fois des coopérations multiples aux différentes phases d'exposition (galeristes, programmeurs-rices, etc.) mais aussi des actions collectivement coordonnées entre plusieurs acteurs (attaché de presse, public, collectionneur-euses, diffuseurs). Comme l'ont montré des sociologues comme Howard S. Becker et Raymonde Moulin, la « valeur des œuvres d'art » et la « réputation des artistes » doivent être homologuées par différentes instances de légitimation. Instances qui semble-t-il pensent majoritairement au masculin. Et si le contexte devient extrêmement difficile pour l'ensemble des photographes, il semble néanmoins qu'un sexisme qui aurait dû s'atténuer au fur et à mesure que les femmes avaient accès aux écoles d'art et/ou de photo et devenaient photographes semble au contraire perdurer, stagner ou se déplacer.

Comme l'a analysé Zoé Haller³⁵ pour les écoles d'art, à partir du moment où des femmes artistes, jusque-là maintenues au bas de la hiérarchie artistique, aspirent à une reconnaissance sociale et une intégration dans les institutions de l'État, convoitant alors les places traditionnellement réservées à leurs homologues masculins, elles se heurtent à des dispositifs d'exclusion qui les empêchent d'accéder à une certaine visibilité et d'acquérir une position solide sur le marché de l'art. La sociologue Griselda Pollock³⁶, elle, montre ainsi comment un « canon », présumé historique et culturel qui fonde l'histoire de l'art moderne occidental, porté par la croyance en l'universalité de l'art, se révèle être androcentré et ethnocentré. Les notions de génie, de talent ou de renommée étant foncièrement artistiques et excluant de fait les œuvres « féminines » ou « ethniques » soit par leur rejet aux marges de l'art (« art mineur » ou « artisanat ») soit en leur déniaient la possibilité même d'être considérés comme des œuvres d'art dignes d'une reconnaissance artistique « universelle ». Pour la sociologue Maria Antonietta Trasforini³⁷, c'est même précisément au moment où les femmes artistes prétendent à un rôle professionnel, ont l'ambition d'acquérir une visibilité et veulent se positionner sur le marché, que les *gatekeepers* (les gardiens attitrés des diverses entrées possibles dans les sphères artistiques – directeurs et conservateurs d'institutions d'art, critiques, galeristes, artistes, marchands, faiseurs d'opinion, etc.) entreprennent de, littéralement, refermer les portes qui s'entrouvraient devant elles.

35 Zoé Haller, « Œuvrer en marge du marché de l'art », *Marges*, N°28, 2019, p. 80-96.

36 Griselda Pollock, « Des canons et des guerres culturelles », in *Les cahiers du genre*, n°43, 2007/2.

Article en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2007-2-page-45.htm>

37 Maria Antonietta Trasforini, « Du Génie au talent : quel genre pour l'artiste », in *Les Cahiers du Genre*, 2007/2, n°43, p.113-131.

Les institutions et les intermédiaires, éditeurs, agents, journalistes, critiques, jurys, galeristes, conservateurs, etc. fabriquent la notoriété et sont ainsi autant de filtres où sont éliminées, étape après étape, plus de femmes que d'hommes. Dans des secteurs encore dominés par les hommes, un « entre soi » masculin est privilégié. Ainsi, non seulement les femmes artistes progresseraient moins dans la hiérarchie des cotations mais s'engageraient aussi moins souvent dans certaines professions dominées par l'élite masculine, les deux logiques étant intimement liées. La notoriété se fabrique, selon ce qu'on pourrait nommer le « syndrome Marie Curie », nous dit la sociologue Christine Détrez³⁸, on cite toujours les mêmes mais pour quelques femmes photographes hypermédiatisées, combien d'entre elles ne rencontrent que l'indifférence ?

Dans la difficulté à percevoir la dimension asymétrique de la situation, il y a probablement le désir d'adhérer au mythe, propre au champ de production artistique où les catégories « artistes » et « art » semblent fonctionner comme des données universelles neutres.

« Moi j'ai eu l'impression générale de ne pas avoir de problèmes pour me faire ma place, il y avait tellement peu de femmes photographes à l'époque »

Chaque élève d'une école de photographie, homme comme femme, va tenter de construire son identité sociale sur cette adhésion en essayant de faire émerger en eux l'œuvre qui pourra un jour les consacrer en tant qu'artiste. S'identifier d'abord comme femme artiste signifierait renoncer non seulement à obtenir une reconnaissance sociale mais simplement au « mythe de l'artiste créateur ».

A ce titre, il serait intéressant de réaliser une étude pour voir comment aujourd'hui se répartissent le genre des enseignants selon le type de Masterclass, stages ou workshop proposé et le genre des photographes qui les suivent. A plusieurs reprises il m'a été mentionné que les Masterclass plus techniques attireraient davantage les hommes photographes alors que les femmes venaient y chercher une forme de légitimité mais cette piste demanderait à être véritablement suivie et analysée.

« Les hommes vont vers la technique... Une femme peut-être assez sensible mais pas assez forte, on a envie de la faire grandir, ça m'intéresse... »

« Dans les Masterclass longue durée, il y a plus de filles et tous les trucs techniques il y a plus de garçons. Comme si un engagement, un travail à fournir en plusieurs mois ça ne les intéressait pas »

En ce qui concerne la technique, une femme soulignera également que le regard et la considération des vendeurs ou fournisseurs des labos photo et des magasins de matériel photo a souvent quelque chose de condescendant :

« Tu poses une question technique, on te renvoie aux solutions de base parce qu'on pense que tu n'y connais rien. Ce regard là, ça fait que j'ai souvent honte en donnant mes films au labo, je suis encore capable de m'excuser et de dire "ces films ce n'est rien" »

Un plafond de verre toujours d'actualité

« J'ai l'impression d'avoir choisi la bonne huile, la bonne moutarde, et les bons œufs, mais ce n'est pas pour ça que la mayonnaise va prendre »

La métaphore du plafond de verre voulait signifier le caractère invisible, transparent, des barrières auxquelles les femmes se heurtaient dans les grandes entreprises privées, puis au secteur public. Cette métaphore n'est pas anodine puisqu'elle voulait signifier le caractère invisible, transparent, des barrières

38 Christine Détrez, « La place des femmes en littérature. Le canon et la réputation », in *Idées Economiques et Sociales*, N°186, 2016/4, p. 24-29.

auxquelles les femmes étaient confrontées. Il en va de même dans l'art en général et la photographie en particulier. En ce qui concerne le monde de la photographie, la « preuve chiffrée » réalisée par la Part des femmes a été cruciale dans la reconnaissance des inégalités sexuées.

Certaines femmes photographes, parmi celles rencontrées, ont eu un parcours prometteur et pourtant malgré la reconnaissance, les choses bloquent. L'une d'entre elles, raconte ainsi comment il lui semblait avoir mené un « beau parcours » ou du moins cohérent et comment malgré cela elle ne progresse plus :

« J'ai vraiment mis en place une stratégie de réussite, enfin de ce que je pense être les éléments indispensables pour ma réussite qui étaient : exposer dans une institution privée, exposer dans une institution publique, publier un livre, avoir un diplôme de l'école d'art, et avoir des articles de critique aussi... Et aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir fait tout ce qu'il fallait et je n'ai pas pour autant le sentiment que mon travail explose (...) Je ne sais plus comment faire, en fait je ne sais pas quoi faire de plus. Je n'ai pas vraiment le sentiment que mon travail soit reconnu... enfin si par exemple un organisme m'a appelée pour faire des ateliers, c'est eux qui m'ont appelée, je n'ai pas été les chercher, mais ça reste de l'ordre de l'enseignement et donc du féminin »

Une autre dira :

« Il y a une place dans le marché qui appartient plus aux hommes qu'aux femmes, ça pour moi, c'est une évidence. Le truc c'est comment se sortir de cette évidence parce que comme c'est inconscient, les gens ne s'en rendent pas compte. J'ai traversé une période où je me disais : "c'est parce que ton travail est nul, il n'y a pas de place pour toi parce que ton travail ne le mérite pas." Je pense qu'on passe toutes par cette phase »

Tout laisse à penser en effet que le plafond de verre -ou ciel de plomb- se forme par le cumul de discriminations : de petites différences au départ se traduisent par de grands écarts au terme de plusieurs années de carrière. Ce processus mêle les contraintes intériorisées ou subies contre leur gré par les femmes dans la vie privée et les barrières structurelles dans le monde professionnel.

« Donc pas d'installation sur le marché... On voit qui est représenté, il faut avoir un pedigree social parce qu'on mise sur une personne aussi en fonction du réseau qu'elle apporte, on en est là... »

Si des études ont démontré qu'aucun prix Nobel ne peut être obtenu par un-e chercheur-euse travaillant dans un laboratoire obscur, on peut supposer qu'aucune reconnaissance ne peut être obtenue par un-e artiste exposant dans une petite galerie en province ou dans des festivals peu « cotés ». Après les premières années dans le métier, joue ce que le sociologue Robert K. Merton (1968) dénomme « l'effet Matthieu » : dans le monde artistique comme ailleurs, on ne prête qu'aux riches ; plus on est exposé, plus on est identifiable, plus on a de prix, plus on participe à des festivals, plus on est sollicité pour présenter ses travaux ou évaluer ceux des autres, plus on est publié, plus on obtient une reconnaissance et une « valeur ».

« Dans mon CU il n'y a ni prix, ni bourses, donc je ne peux pas faire partie des expositions en France, c'est la seule porte d'entrée »

**Grossesse, enfants
et carrière:
Créer ou procréer!**

Une « affaire de famille »

« La maternité n'est pas une maladie malgré ce qu'en pense le milieu de l'art »

« Je pense que si je n'avais pas fait d'enfants, ma carrière aurait été beaucoup mieux »

L'idée chère au XIXe siècle selon laquelle les femmes accouchent d'enfants et les hommes d'œuvres d'art semble malheureusement encore avoir de beaux jours.

« Je préparais une exposition quand j'étais enceinte et je me souviens qu'on m'a dit : "vous êtes enceinte alors vous allez arrêter puisque vous allez faire votre plus grande œuvre" »

Si les femmes sont conscientes de la difficulté sociale à concilier famille, création et travail alimentaire, il leur est parfois difficile de se décentrer de leur problématique personnelle. Certes, elles savent ou se doutent qu'il existe un sexisme au sein du monde photographique, mais c'est la dépréciation d'elles-mêmes qui apparaît parfois dans les discours. Si elles « n'y arrivent pas », c'est qu'à titre personnel elles auraient fait un « mauvais calcul » en voulant à la fois prendre le temps d'élever leur-s enfant-s, continuer à travailler et poursuivre un travail créatif : elles auraient surestimé leurs capacités. D'ailleurs on les avait bien prévenues que créativité ne pouvait rimer avec maternité et création avec procréation.

« J'ai des collègues qui ont des enfants et en fait c'est très étrange parce que l'enfant devient le prétexte de tout aussi pour ne pas... Il y en a une en particulier, j'ai l'impression qu'elle est en train de basculer et que c'est ses enfants qui vont devenir sa priorité et que a carrière d'artiste, c'est elle-même qui la remet en cause parce que du coup elle se met véritablement à distance en fait. Son enfant devient la raison du fait qu'elle ne puisse pas être là et s'investir sur des trucs »

Au-delà de ce ressenti personnel qui affleure lors de cette étape particulière du parcours de certaines femmes photographes, qu'en est-il socialement ?

Mobilité et temps

La stratégie d'insertion dans un métier de photojournaliste ou dans une carrière artistique demande principalement deux choses : de la mobilité et du temps. Or, si la mobilité nuit à la construction matrimoniale autant pour les hommes que pour les femmes, il n'en n'est pas de même pour le temps. Là où une femme espère arriver à construire carrière et soins aux enfants, avant l'âge de quarante ans – horloge biologique oblige – les hommes n'ont pas cette pression du temps. S'il leur faut quinze ou vingt ans pour construire cet emploi rêvé, ils estiment l'avoir. Comme le souligne Denis Ruellan : «... Les hommes n'ont pas cette inquiétude, ils peuvent au contraire jouer du mythe du reporter baroudeur, plusieurs ont des enfants de lits successifs (car leur éternel départ n'a pas favorisé la stabilité matrimoniale) et à un âge avancé. La possibilité de fonder une famille en exerçant le même métier est complexe en pratique (il faut alterner les périodes de travail, ce qui n'est pas forcément compatible avec l'actualité) et peut être difficile à vivre en raison de la concurrence aiguë dans ce milieu professionnel réduit... »³⁹.

La grossesse, le congé maternité et le retour au travail

Prendre la décision d'avoir un enfant demande une période de préparation et d'adaptation au travail

pour les travailleuses indépendantes. Le statut d'auteur en rajoute dans les difficultés. Au cours de l'étude sur la santé des photojournalistes⁴⁰ que j'ai menée, les femmes pigistes racontaient ainsi la difficulté d'avoir un enfant si elles étaient à l'Agessa.

« Je voulais avoir un congé parental d'un an... Pour avoir les justificatifs ça prend un temps infini, on n'est pas aidées. Moi j'ai eu la chance qu'on m'explique tout à la sécurité sociale, à l'époque ce n'était pas géré par internet mais par des conseillers. A l'époque de ma première grossesse j'étais en salaire et droits d'auteurs, j'ai dû choisir un statut et des amies m'ont dit surtout pas l'Agessa. Heureusement qu'elles étaient là »

Avoir droit à un congé maternité en étant à l'Agessa ne va pas de soi et quand certaines ont réussi à l'obtenir, non sans batailler, la somme est souvent dérisoire :

« L'Agessa, c'est ridicule, j'ai eu 15 euros par jour pendant deux mois et demi et ça a été une grosse galère pour toucher cette somme, je devais toucher les sous en janvier et ils me les ont versés à partir de fin avril. J'ai demandé très vite mon affiliation mais parce que j'ai été conseillée, sinon l'Agessa ne dit rien »

« Quand j'étais enceinte, j'ai dû passer en commission avec un dossier et j'ai dit : "mais alors dites le tout de suite, en amont, que quand on est à l'Agessa, on n'a pas le droit de faire des enfants". Il faut que ce soit beaucoup plus clair", donc là, quand même ils m'ont tout de suite fait passer le dossier mais j'ai dit : "vous devriez avoir honte, vraiment honte", je leur ai dit que j'allais faire une super presse sur le fait qu'on n'avait pas le droit d'être enceinte quand on était à l'AGESSA. Et le lendemain, ils m'ont dit que c'était bon, qu'ils allaient me garder J'ai eu une somme, mais tellement ridicule, je veux dire, c'était un quart de ce je gagnais »

Outre l'anxiété que peut générer une situation financière difficile compte tenu des nouveaux besoins (logement adapté, courses, etc.), une spécialisation entre les conjoints tend à s'amplifier dès la grossesse : la femme dans la responsabilité familiale et l'homme dans la responsabilité professionnelle.

« J'ai eu quand même beaucoup de copines qui ont eu des enfants et qui n'avaient pas le palier pour avoir leur congé maternité... Je suis entourée de gens qui ont beaucoup de mal à faire valoir leurs droits en cas de grossesse. Mes deux copines n'ont même pas eu de congé maternité. Elles se sont elles-mêmes arrêtées de travailler pendant deux/trois mois mais je crois que c'est leur mec qui ont du coup à assurer »

Les femmes qui ne parlent pas de la grossesse comme d'un parcours de combattante, sont souvent celles qui l'ont anticipée en optant pour un CDD/CDI qui parfois n'avait rien à voir avec la photographie. Cette stratégie leur a permis d'avoir des revenus pendant la grossesse et le congé maternité, mais le prix à payer a été une absence pénalisante dans le milieu de la photographie.

Décider d'avoir un enfant nécessite pour elles d'adopter une ou plusieurs stratégies qui ralentissent leur carrière en photographie et parfois les oblige même à mettre en place de petits arrangements à la limites de la légalité.

Pour certaines, être enceinte c'est être rayée, avoir moins de commandes et disparaître des radars :

« Le blocage c'est avoir un enfant. J'ai croisé une femme qui travaille dans une grande agence, elle me dit : "je connais ton travail mais à un moment donné tu as disparu", en fait je suis un peu à côté de la plaque, je ne réalise pas forcément mais quand elle m'a dit ça, ça m'a interpellée et je me suis dit que oui j'avais eu beaucoup moins d'appels à partir du moment où j'étais enceinte, j'ai dû refuser un sujet en Afrique à 6 mois et le mot est vite passé, ça passe vite les infos »

D'autres, au contraire font allusion à la solidarité et au fait d'avoir croisé des personnes bienveillantes. Luna (photographe et cinéaste) est toujours en cours d'assujettissement à l'Agessa lorsqu'elle est enceinte. Pendant le tournage de son film, elle réussit à ouvrir ses droits d'intermittence, mais sans un petit arrangement avec sa productrice, elle ne sait pas comment elle aurait pu s'en sortir au moment de sa grossesse :

« J'ai eu un vrai soutien de ma productrice quand j'étais enceinte, au niveau des dates ça ne collait pas complètement donc elle m'a déclaré des heures qu'elle ne m'a pas payées mais qui m'ont permis d'ouvrir des droits, un vrai soutien à ce niveau-là... Bon après c'était des cacahuètes, genre 600/700 euros de congé maternité, mais j'aurais eu encore moins »

Une bonne prise en charge, rassurante d'un point de vue financier et la bienveillance de la part des acteur·rices de la photographie est fondamentale pour éviter que 9 mois de grossesse n'impactent pas plusieurs années de carrière professionnelle.

« La grossesse, j'ai travaillé, je vivais encore dans le pays où je suis née pour le premier, et j'ai travaillé jusqu'à la fin. J'avais un truc de rêve : je travaillais une semaine par mois pour un journal et je faisais 1500 par mois, et ça je pouvais le garder toute ma vie. Du coup, j'ai travaillé vraiment jusqu'à la fin, 35 semaines. L'éditrice photo qui est très féministe, elle me donnait tout le temps à faire des portraits, des trucs voilà, elle allait pas m'envoyer au foot. Elle gâtait les femmes enceintes »

A contrario, des réactions de dénis, voire de rejets, ou des difficultés financières fragilisent encore davantage cette période de changement car c'est à ce moment que carrière masculine et carrière féminine dans un couple se redessinent, la première au dépens de la seconde, bien souvent.

« Moi je travaillais, j'étais artiste intervenante pour un festival tout au long de l'année et quand j'ai été enceinte, on m'a gentiment remerciée (...) En plus j'ai eu une grossesse où j'ai dû rester alitée, donc je n'ai plus pu me déplacer pendant un certain temps »

Dans le monde de l'art et de la photographie il semble que ce qui relève de la vie privée (avoir un enfant) devienne omniprésent et soumis à l'approbation de tout le milieu professionnel.

« Je faisais partie d'un collectif, tout le monde partait, je n'étais même pas au courant. On ne me prévenait même pas qu'ils partaient à l'étranger pour une expo collective, je l'apprenais après : "tu comprends avec ton nouveau-né...". Donc, j'étais vraiment mise au rancart »

Quitte à ce que la grossesse devienne une affaire publique, une prise en compte bienveillante de cette situation pourrait non seulement permettre aux femmes photographes de ne pas connaître une interruption trop longue mais même les stimuler.

« Ma galeriste a été super : "je sais que tu viendras d'accoucher pour ton expo, je te réserve un endroit pour que vous puissiez venir ensemble à ton exposition, comme ça tu pourras t'occuper de ton bébé et être là quand même". Ca existe... je me rends bien compte que ça a été super d'entendre ça... »

La fatigue, la difficulté à obtenir une place en crèche rapidement et la mise en place d'une nouvelle organisation ne sont pas également sans ralentir le travail photographique.

« Physiquement, après une grossesse et un accouchement c'est toujours difficile de reprendre, le physique ne suit plus vraiment, on a plus d'abdos, porter un sac qui fait 15 tonnes, marcher beaucoup et être debout tout le temps ce n'est pas toujours simple (...) En plus ça a été difficile de trouver un mode de garde fixe, pas de place en crèche donc nounou, et ce n'est pas simple de trouver des assistantes maternelles d'autant que j'habitais en région parisienne à ce moment »

Luna, qui élève seule sa fille, se souvient encore du parcours de la combattante pour trouver un

logement :

« L'année ou j'ai accouché, j'avais mon film qui sortait, j'ai eu une explosion d'opportunités professionnelles comme je n'en n'avais jamais eu mais dont je n'ai absolument pas pu profiter. Moi j'étais juste à galérer avec ma gamine à chercher un logement avec mon statut de merde, j'avais les moyens de payer un studio mais pas de prérequis pour accéder au parc privé et dans le parc social tout était bloqué. Du coup le système D, j'ai finalement pris un appartement avec un prête-nom mais ça a voulu dire pas d'allocations logement dont j'avais vraiment besoin. Je me débattais en même temps j'avais été prise dans une résidence, un dossier que j'avais fait à l'arrache juste après l'accouchement. J'ai été prise, mais ma fille avait trois mois, je cherchais un appartement, je devais assurer pour la résidence et plein de projections avec la sortie du film au cinéma. Je ne sais pas comment j'ai fait... »

Le désir d'être présente pendant les premiers mois de l'enfant, sont aussi une réalité à prendre en compte et le retour au travail après le congé maternité ne se fait pas sans douleur.

« Etre absente 6 ou 8 mois, ça veut dire que lorsqu'on revient il y a des magazines qui ont arrêté, des collaborateurs avec lesquels je travaillais qui ont été licenciés, donc la reprise derrière le congé maternité est compliquée »

Si leurs années de photographe sans enfant se déroulent souvent au même rythme que celui des hommes photographes, elles ont ainsi dans l'ensemble le sentiment d'avoir été ralenties par la maternité, d'avoir perdu pour un temps leur enthousiasme et leur agressivité, ou encore d'avoir fonctionné en deçà de leurs possibilités. Le fait de devoir bricoler en permanence les espaces et les temps y est pour quelque chose :

« Il y a quelques années j'avais une commande pour une fondation. Pour préparer cette installation, on part en week-end avec mon mari et ma fille et je m'éloigne de la maison pour enregistrer la voix d'une jeune fille dans la nature. On a un truc magnifique dans la boîte, je rentre à la maison, je mets mon casque et juste vers la fin de l'enregistrement j'entends que le micro avait enregistré ce que je n'avais pas entendu : "Maamannn, Maamaaan, Maaamaannn" et donc cet enregistrement était foutu. Sur le coup ça m'a beaucoup fait rire, j'ai même pensé faire un travail caricatural autour de tout ce que tu ne peux plus faire quand tu es mère. La réponse c'était l'humour... mais c'est aussi complètement douloureux »

Même pour les femmes photographes diplômées d'une école de photo et dont l'insertion dans le métier est identique à celle des hommes, l'arrivée de l'enfant bouleverse souvent cette première égalité. Leur emploi du temps professionnel devient formaté, en creux, par le poids et le rythme des tâches quotidiennes, et ce d'autant plus qu'elles ont peu de revenus. De plus, à une époque où un nombre grandissant de photographes sont obligés financièrement d'être dans la pluriactivités, le temps de création ou de reportage est le premier temps mis à mal par l'arrivée d'un enfant.

Entre famille, nounous et baby-sitter : cherchez la photographe

« Un homme, il est toujours extraordinaire, c'est un héros quand il s'occupe de ses enfants. Et nous, on est des connes, on est des vieilles connes rétrogrades quand on s'occupe de nos enfants »

Dans l'histoire, si l'homme était artiste, la femme était inspiratrice, muse, collaboratrice, conseillère, complice, garde du corps, financière se sacrifiant pour le grand homme. Si elle était artiste elle-même, bien souvent elle mettait sa carrière en veilleuse pour se consacrer à celle de son époux. Dans les couples où l'homme était photographe quel était le rôle de l'épouse ? Si l'on se penche sur le cas des photojournalistes, l'homme devait être disponible pour suivre le rythme de l'information et pouvoir partir en déplacement. A moins de reportages au long cours calés dans le temps et préparés à l'avance, il était

tributaire de l'actualité et se devait donc d'être disponible pour la couvrir. Le premier rôle de la conjointe était donc d'assurer la prise en charge de la maisonnée et des enfants pendant ses absences, anticipées ou soudaines. Elle pouvait aussi être celle qui avait un emploi salarié, des horaires relativement fixes, voire qui assurait la régularité des revenus. Et si séparation ou divorce advenaient, il était rare que la garde soit alternée.

« J'étais assez jalouse des hommes photographes indépendants, en gros mes collègues, qui avaient tous des petites copines eux et qui étaient infirmières, salariées ou instit. J'en étais verte, non seulement le héros revenait fêté, il n'avait pas besoin de gagner beaucoup de sous, l'enfant était gardé quand il y avait enfant et tout allait bien »

L'arrivée d'un enfant marque un changement profond dans les modes d'articulation entre vie professionnelle et vie familiale et ce, principalement pour les femmes. L'ensemble des études sociologiques portant sur l'articulation de la vie professionnelle et de la vie familiale ou autrement dit la « conciliation », montre que le surplus de tâches domestiques, les impératifs liés à l'éducation des enfants, les nouvelles contraintes horaires, conduisent à une réorganisation des temps de vie qui touche plus particulièrement les femmes, les ajustements étant bien moindres pour les hommes.

« Les hommes, leurs parcours est prioritaire, il savent se préserver, l'impact du quotidien est moins prégnant. C'est leur compagne qui assure... »

Si le couple a fonctionné de façon relativement égalitaire, l'arrivée d'un enfant modifie bien souvent cet équilibre :

« L'arrivée d'un enfant c'est moins de temps qu'avant et le non-partage des tâches se fait plus sentir dans le couple. Lui il a la pression financière, moi j'essaie de rester dans une bulle sinon c'est trop angoissant. Mais je sais que ça le travaille beaucoup le fait que je ne gagne plus d'argent, et du coup on se retrouve dans un truc où c'est l'homme qui travaille, qui rapporte l'argent et la femme qui s'occupe de l'enfant »

En revanche, elle n'influence pas les trajectoires masculines, sauf rares exceptions⁴¹.

« Ce sont les enfants qui ont fait la bascule (...) par rapport à ma disponibilité, ma vie ne dépend plus que de moi »

Il en résulte souvent un mouvement général vers une plus forte spécialisation entre conjoints : les femmes dans la responsabilité familiale et les hommes dans la responsabilité professionnelle et financière.

Les entretiens ayant été réalisés auprès de femmes de toute générations, on s'aperçoit bien que le problème est toujours d'actualité chez les trentenaires/quarantenaires aujourd'hui. L'arrivée d'un enfant marque encore et toujours une rupture dans les trajectoires professionnelles et artistiques des femmes photographes. Cette rupture se traduisant au mieux par un ralentissement à « faire carrière ».

Avoir des enfants c'est aussi s'occuper d'eux. Pour Noria la délégation a des limites et elle avoue avoir dû restructurer tout son rythme de travail.

« C'est toute une organisation si on veut aussi passer du temps avec son enfant et ça m'a freinée. Pas tellement sur les départs que j'ai toujours pu gérer avec ma mère qui venait s'occuper de lui quand je partais et avec son père maintenant qu'il est plus grand. C'est plus toute ma méthode de travail que j'ai dû changer, la gestion du travail... L'école appelle, il y a des problèmes et je suis capable de rester deux jours sans arriver à travailler... »

41 Ariane Pailhé et Anne Solaz, « Concilier, organiser, renoncer : quel genre d'arrangements ? », in *Travail, genre et sociétés*, 2012/2, n°24, p.29-46.

Et même s'il y a délégation, les rythmes atypiques des photographes ne permettent que difficilement l'accès aux services collectifs d'accueil des enfants, tels que les crèches. Ainsi, dès l'arrivée des enfants les femmes doivent mettre au point une triple stratégie pour concilier travail alimentaire, travail artistique ou de reportage et enfants.

Cuisine et dépendance : le soutien du conjoint ?

Même si cette étude n'avait pas pour objet de comprendre les enjeux à l'intérieur du couple, la question a d'emblée été abordée par plusieurs femmes.

« Personnellement je pense que je suis un garçon manqué... et ça me plaît beaucoup d'être entre les deux, après pour ma vie personnelle c'est plus compliqué... Le problème c'est qu'à l'époque les femmes photographes n'étaient pas maman et moi je voulais être les deux et j'ai fait les deux en même temps puisque j'avais l'âge de faire les deux et j'ai embarqué le bébé dans les voyages »

Faute de commandes et de financements, de nombreux photographes photojournalistes, hommes ou femmes, sont aujourd'hui obligé-es de passer un temps très long et minutieux à préparer leurs reportages afin de réduire leur temps sur le terrain. Mais à cette planification nécessaire des reportages ou des projets artistiques s'ajoute pour les femmes la nécessaire organisation de leur absence au domicile, même si elles vivent en couple. L'appui sur une famille ou belle famille représente sans conteste une aide précieuse surtout lors des premières séparations. Car, même si le conjoint participe à certaines tâches domestiques, c'est encore sur les femmes que repose l'organisation du puzzle complexe et fragile de la garde des enfants.

« Les premières années quand je partais je le déposais chez mes parents en province. La première fois ça a été dur, il avait sept mois, je l'allaitais et j'ai dû le sevrer, c'était pour une commande, il fallait que je rebosse mais ça a été violent »

Si famille ou belle-famille ne sont pas à proximité ou disponibles, il s'agit alors de mettre en place des relais. Baby-sitter, réseaux amicaux, réseaux de voisinage constituent alors bien souvent les conditions premières pour pouvoir exercer son métier avec un ou des enfants en bas âge. Toutefois, elle ne permet pas d'échapper complètement au sentiment de culpabilité de pénaliser les enfants par trop d'absences.

« Et puis s'excuser auprès des enfants, dire "je pars mais c'est pour le boulot" et ça reste un abandon qui est ressenti par les enfants alors que je vais juste bosser. Etre obligée de s'excuser, d'expliquer pourquoi on a besoin de partir »

« Ma fille dit maintenant qu'elle a souffert de la solitude surtout à partir de la 3^e où elle ne voulait plus être gardée par une nounou. La concierge s'en occupait, une copine appelait mais elle a souffert de la solitude. Elle n'a pas eu la même enfance que les autres, c'est sûr. Un jour je lui disais c'est quand même sympa d'avoir une mère qui te raconte des choses et elle m'avait répondu je préférerais avoir une mère secrétaire »

D'une façon générale, il était frappant lors des entretiens, d'entendre un certain nombre de femmes photographes à la fois commencer par des phrases du type : « C'est un bon père » ou « Il fait des choses à la maison » et poursuivre quelques instants plus tard par le fait qu'elles ont néanmoins en charge l'organisation de la vie quotidienne.

« Il y a toujours la question, quel que soit l'âge de notre fille, que si je pars c'est mon copain qui doit s'en occuper. Après ma mère peut un peu m'aider. Mais j'ai l'impression que si c'était un homme photographe il aurait moins ce problème (...) Une fois je suis partie un week-end pour un festival, il est resté pour la garder et c'était tellement compliqué pour lui qu'il a appelé ses parents pour l'aider »

Un peu comme si elles avaient assimilé que même si l'enfant se fait et s'élève à deux - pour celles qui vivent en couple - elles ne pourraient compter que de façon relative et ponctuelle sur le conjoint et n'arriveront à poursuivre leur carrière de photographe qu'à condition d'organiser elles-mêmes leur vie travail et hors/travail.

« Mon mari est OK pour que je parte, mais pas trop longtemps, 15 jours c'est le grand maximum, donc je m'adapte, et là c'est baby-sitter tous les jours qui fait aussi les courses. Et c'est moi qui m'occupe de la trouver, de tout caler, ce ne serait pas pareil si lui partait »

Pour une autre part l'auréole qui entoure « le retour du guerrier » ne brille pas de la même façon pour « le retour de la guerrière ». Si celle-ci est ardemment attendue suite à son déplacement c'est surtout afin qu'elle puisse reprendre sa place d'épouse et de mère qu'elle avait mise entre parenthèse. L'une d'entre elles raconte ainsi comment il y a un prix à payer au retour de déplacement lorsqu'elle a laissé l'enfant à son conjoint pour partir travailler :

« Je ne suis partie qu'une fois en déplacement, mon conjoint s'est occupé de l'enfant, mais quand je suis rentrée, il a tout arrêté, tout, et quand je dis tout c'est vraiment tout, il ne faisait plus rien »

Le statut d'artiste n'est en effet pas sans accentuer le décalage. La pratique créatrice d'une artiste femme relevant encore dans l'imaginaire masculin davantage d'un loisir que d'un travail.

« La légitimité, c'est compliqué même au sein de la vie courante, dans la famille, du couple en fait. Ce n'est pas tellement évident... ça se manifeste par des remarques, surtout depuis que je suis mère et au chômage. J'ai du temps pour m'occuper de ma fille mais dès que je demande pour une résidence par exemple, je sens tout de suite que comme je ne gagne pas d'argent c'est vraiment à moi de m'occuper de notre fille (...) Comme c'est lui qui touche plus d'argent, son travail a plus d'importance que le mien. Et il me dit parfois, que je ne suis ni photographe ni artiste que ce n'est pas un métier parce que je ne gagne pas d'argent. Et ça c'est difficile... »

Quand en plus elles cumulent travail alimentaire et travail artistique, les déplacements sont parfois multipliés par deux. Et s'il est relativement admis et rentré dans les mœurs qu'une femme qui travaille peut être amenées à se déplacer, le fait qu'elle parte pour créer est beaucoup moins bien vu et accepté.

« Mon boulot et les chantiers que je dois suivre m'amenaient à laisser les enfants parfois une semaine, personne ne s'en est jamais soucié. C'est vu comme beaucoup plus égoïste de laisser ses mômes pour aller faire des photos personnelles »

Les différentes formes de soutien

Il est à souligner que le soutien du conjoint peut prendre plusieurs formes : une participation à la vie quotidienne et/ou une aide dans le travail créatif et/ou un apport financier. Nous allons voir que la façon dont il accompagne n'a pas les mêmes conséquences.

Les rares femmes photographes qui n'ont pas ou peu ressenti d'entraves ou de blocages sont celles dont le conjoint participe réellement à la vie familiale. Susana a deux enfants, l'un de 8 ans et l'autre de 4 ans. Son conjoint ancien reporter photographe, est aujourd'hui reconverti dans un autre métier :

« Mon mari me dit allez, allez, pars faire tes photos. Parce qu'il fait tout à la maison comme moi. Je peux partir 15 jours il garde les gosses il n'y a aucun souci. Bon, ça sera un peu plus bordélique que quand je suis là, mais on s'en fout, il n'a pas besoin de moi. On est autonome, bon ben 25 ans, c'est que ça marche. Du coup, je pense que j'ai eu la chance de vivre avec un homme qui est féminin, dans le sens où il m'a toujours donné ma place d'artiste de femme

et ça c'est très important. J'ai pas quelqu'un à la maison qui dit : "tu vas où, tu vois qui ? voyager gnagnagna". Moi je l'informe, je lui dis : "Est ce que ça t'arrange" et du coup je lui ai juste demandé si c'était bien ces dates pour lui. Il dit : "oui oui, prends ton temps, il n'y a pas de problème". Je note et c'est réglé. Donc ça je pense que c'est pas toutes les filles qui vivent ça, parce que ça, c'est de l'or »

Cette possibilité d'agencer facilement un partage des tâches ne constitue pas seulement une aide concrète mais symbolise une véritable reconnaissance du travail.

« Dans les moments où je devais préparer une exposition, le père de mes enfants embarquait les enfants pour me laisser préparer le travail. Mais souvent j'étais tellement fatiguée que ça m'est arrivé de dormir 48h sans me réveiller. Mais c'était super parce qu'il m'aidait »

Une autre aide peut consister en une aide technique au niveau du travail créatif. En effet, certains de par leur formation ou leur métier (photographe, graphiste, etc.) échangent et participent au processus créateur de leur conjointe.

« Vivre avec un photographe, ça va parce qu'on ne fait pas la même chose, en technique il m'a appris énormément de choses, il m'épate, il fait les choses à fond, il prend le temps, c'est un très bon photographe portraitiste et pub et un très bon technicien, c'est lui qui m'a appris la chromie et l'informatique, par contre pour l'editing c'est moi, il n'aime pas m'aider là-dessus »

« Mon mari est maquettiste, du coup parfois il m'aide pour les montages, je vois bien que c'est un travail à part entière »

Mais cette aide a aussi des limites : pour celle dont le mari est photographe elle ne reçoit aucune aide de sa part pour la constitution d'editing *« il n'aime pas m'aider là-dessus »* et pour celle dont le mari est retoucheur *« En vrai c'est chaud de l'intérieur. Il ne veut pas me mater, donc aider pour mes photos, je marche sur des œufs »*.

Enfin l'aide du conjoint peut aussi être d'ordre financier. Certaines d'entre elles disent que sans les revenus importants de leur mari, elles n'auraient pas été en mesure d'exercer leur métier dans de bonnes conditions.

« Mon mari gagne plein de sous maintenant, du coup on a même une baby-sitter qui peut venir dormir la nuit si on a besoin, je n'ai jamais eu tellement d'aide du côté de mes parents et ça c'est raide... Quand je vois les amies qui ont des parents aidant, c'est rêvé... »

Toutefois, pour beaucoup il y a un prix à payer d'être dépendante des revenus du conjoint et la sensation de « payer le prix fort », trouve son illustration très concrète soit comme nous l'avons vu dans une forte délégation des soins à l'enfant.

« C'est pas le fait qu'il y a des trucs à faire, c'est le fait qu'ils sont là et comme ils sont petits, il faut les occuper, je peux pas arriver à la maison à 16h30 et dire : "Ecoute, je vais travailler jusqu'à 19h30 on se revoit dans 3 heures", c'est impossible, donc du coup ça marche pas. J'ai des copines, elles me disent : "je sais pas comment tu fais ?", je dis : "Toi, tu payes une nana pour aller les chercher à l'école, vous arrivez à 20h00, ils sont lavés, tout est prêt". Ben super mais je gagne pas assez pour faire ça. Du coup ça se justifie pas, si j'avais une vie de dingue, 10 galeries, 4 assistants là oui. Mais c'est pas le cas »

Plusieurs d'entre elles racontent aussi comment elles n'osent pas prendre de baby-sitter parce qu'elles ne gagnent que très peu d'argent par rapport à leur conjoint.

« Mon mari n'a pas les horaires adaptés pour aller le chercher, donc si tout l'argent que je gagne part en baby-sitting ce n'est pas possible. Comme je n'ai pas d'argent, c'est pas

de garderie, pas de centre de loisir, pas de baby-sitter, à part le lundi où j'ai cours jusqu'à 18h et où il reste au théâtre à l'école, sinon je vais le chercher à 16h30... Le conjoint il aide moyennement, mais est-ce que c'est moi qui fabrique ça avec la culpabilité des revenus ? »

A la maison pour le meilleur et pour le pire

« Une fois à l'école primaire la maîtresse avait invité des parents à parler de leur travail. Je raconte une journée type de reportage à Paris où j'enchaîne conseil des Ministres, piquet de grève, etc. Et la première question d'un gamin a été : mais quand est-ce que vous le temps de faire votre ménage ? »

Comme le souligne Zoé Haller⁴², au prétexte que les emplois du temps des artistes femme sont plus souples, que leur pratique artistique ne constitue pas un « vrai » travail et que souvent elles travaillent chez elles, il semble naturel que ce soit elles qui aménagent leur emploi du temps et rognent sur leurs activités afin de s'occuper du ou des enfants.

« Quand on travaille chez soi, il y a un moment où ça nous retombe dessus même si au départ c'est plus partagé. On est vite rattrapée par le fait d'être à domicile. Et puis le fait d'avoir des horaires souples et adaptables... »

Le fait de travailler chez soi devient ainsi presque un « piège », une fois l'enfant présent. Et souvent progressivement se met en place une délégation totale de la part du conjoint.

« Ses horaires ne lui permettent pas d'aller chercher notre fille. Il pourrait demander à aller chercher sa fille au moins une fois dans la semaine. Il ne se rend pas compte que quand je suis à la maison je travaille, mais que aussi, je fais la lessive, le ménage, ce qui fait que mon temps de travail n'arrête pas de se réduire »

Et quand bien même les relais sont mis en place, l'articulation travail alimentaire, enfant et création n'est réalisable qu'au prix d'une organisation extrêmement minutée qui empiète souvent sur les heures de sommeil.

« Je suis rentrée dans une galerie, j'ai commencé à avoir quelques commandes, du coup je ne travaillais plus comme secrétaire que trois jours sur cinq. J'avais un gamin qui avait 6 ans, pendant des années je me souviens avoir mis mon réveil à 4h30 pour travailler ma photo, mes idées, ensuite préparer le petit déjeuner de mon fils et après partir au boulot... »

Ce manque de temps conduit les femmes photographes à faire des choix et à élaborer une gestion individualisée des priorités. Se faire connaître et reconnaître veut dire non seulement produire des images en partant en reportage ou en résidence, mais simultanément aussi : démarcher, exposer, avoir des prix, faire un livre, etc. Dès lors, pour s'occuper de leurs enfants en pénalisant le moins possible leurs carrières, les femmes photographes sont obligées de restreindre leurs objectifs et choisissent de privilégier une ou deux de ces activités nécessaires à leur reconnaissance. Elles remplissent des dossiers pour les festivals mais ne font pas de demandes de résidence ; elles renoncent à faire des photos mais tentent de valoriser d'anciens travaux en faisant un livre⁴³, etc. Elles se construisent également un aménagement « à la carte » du temps et des horaires consacrés au travail. Cette situation n'est pas sans impacter l'allure à laquelle elles peuvent construire leur carrière et ce dans un milieu, qui nous le verrons plus loin est fortement impacté par le « jeunisme ».

42 Zoé Haller, rapport cité.

43 Il est étonnant à ce sujet de voir qu'en période de confinement pour cause de coronavirus, un certain nombre d'hommes photographes se sont eux aussi mis à travailler sur leurs archives photographiques.

Dans la comptabilité du partage des tâches, tout est resté enfoui dans l'alcôve des arrangements individuels et de la sphère privée. Si les femmes veulent travailler, être artiste, qu'elles s'arrangent pour se réorganiser et faire tout en même temps. Et s'arranger, ce n'est pas seulement passer d'un temps à un autre, en ajoutant juste un type d'occupation à un autre, c'est d'abord se charger des tâches d'anticipation, d'organisation, de tout ce qui est appelé la charge mentale.

Jeanne ou la peur de ne pouvoir accompagner sa réussite

Dans un premier temps, Jeanne pallie aux faibles revenus de son mari et travaille énormément. Mais lorsque la situation financière de son mari s'arrange d'autres questions se soulèvent.

« Quand sa situation s'est améliorée il s'est mis à penser qu'il se sacrifiait pour gagner l'argent de la famille quand moi je ne faisais aucune concession puisque je voulais toujours bosser autour de la photo. Je n'ai pas pris la décision de changer de métier pour gagner vraiment du fric, et c'est en quelque sorte ce qu'il me reproche encore »

Jeanne continue alors à cumuler travail alimentaire et travaux personnels afin de gagner le plus d'argent possible pour s'éviter des conflits avec son conjoint et légitimer ses départs pour des prises de vues personnelles.

« A chaque dispute le fait que je ne gagne pas d'argent revient, lui il paie tout et moi je ne "fais" rien... Dans ces cas-là on n'ose pas répondre qu'on va partir 15 jours pour pas vraiment ne rien faire... Donc partir pour gagner de l'argent oui, mais pas pour faire mes photos. Du coup je me suis débattue pour gagner plus d'argent, j'ai multiplié les enseignements mais je ne faisais plus rien pour moi... »

Il faudra qu'elle aille jusqu'à l'épuisement, une chute et une fracture pour décider que l'argent qu'elle gagne pouvait aller dans la garde de l'enfant afin qu'elle ait du temps pour ses travaux personnels.

« A partir de là, j'ai estimé que mon mari gagnait suffisamment d'argent pour nous et j'ai mis tout l'argent que je gagnais dans les baby-sitting pour pouvoir faire des choses et allonger un peu les journées. Ca a été un grand tournant pour moi, une prise de décision pour bosser pour moi ce qui m'est nécessaire »

A une période de sa vie où les choses commencent à bien marcher pour elle avec de plus en plus de propositions de départs, alors que ses enfants ne sont plus en bas âge, elle se heurte aux difficultés de mettre en place une organisation qui lui permette non seulement de réaliser les projets mais qui surtout lui permette d'en accepter des nouveaux. Sa situation n'est pas sans soulever une nouvelle interrogation autour du temps nécessaire, pour commencer à être reconnue mais aussi pour pouvoir accompagner cette spirale ascendante.

« A chaque fois que je dois partir une semaine, je me dis "ah merde comment je vais dire ça", et mon angoisse c'est que plus ça marche plus je vais partir et je ne sais pas comment je vais m'organiser. Quand on m'invite ou que je suis bien payée mon mari comprend mais les conditions doivent être réunies et suffisamment rémunératrices pour que je puisse être "autorisée" à partir... »

C'est chaud, j'en finis par craindre les résidences qu'on me propose. Trois mois de résidence je ne pourrai jamais... c'est trop compliqué avec ma famille. Je ne peux pas avoir des résidences tous les étés parce que ce n'est pas dit que la famille ait envie d'aller au même endroit... ça c'est chaud... les résidences ça sauve beaucoup de choses soit à la sortie de l'école soit pour être plus visible. On est choisie, on a un rendu, des bonnes conditions de travail qu'on n'a jamais, c'est le moment de production, mais pas facile à gérer avec la famille. Moi mon problème aujourd'hui c'est la grande qui a 12 ans et qui ne peut pas quitter l'école ou dormir chez une copine pendant 15 jours »

Un espace envahi

A l'arrivée de l'enfant, souvent la pièce disponible pour travailler où le coin du salon qui était réservé à la production devient soit une chambre d'enfant soit un espace envahi de jouets :

« Mon atelier est à la maison, tant qu'on était à deux c'était très bien mais avec le bébé c'est un énorme piège... Le mois dernier j'ai pété les plombs, plus le temps de créer, plus vraiment d'endroit parce qu'on est complètement envahis par les affaires du bébé... C'est normal mais je ne l'ai pas vu venir... j'avais l'impression d'être grignotée de toute part et qu'à moi il ne restait rien. Donc je cherche un lieu pour pouvoir travailler en dehors de chez moi. C'est la recherche du moment "une chambre à moi" »

La plupart d'entre elles n'ont pas les moyens financiers d'avoir un atelier, ou le temps d'aller et venir d'un lieu à un autre quand elles ont des enfants ou la possibilité de garder chez elle une pièce pour travailler et s'étaler, celle-ci étant souvent devenue la chambre d'enfant.

Avoir une « chambre à soi », comme le préconisait Virginia Woolf, devient ici « avoir un bureau à soi » ou « avoir un atelier à soi », rêve particulièrement inaccessible compte tenu de la crise actuelle du logement, notamment sur Paris.

Mais l'espace à soi peut être pris au sens propre et aussi au sens figuré : gagner de l'espace, c'est également sortir de ces frontières imposées que sont les rôles de mère et d'épouse, et d'une vie artistique placée entre parenthèses.

« Moi je dessine et travaille sur mes images sur la même table que là où je fais la pâte à crêpes et eux ont peut-être une possibilité fictionnelle plus grande parce qu'ils ont moins d'adhérence au réel, au quotidien »

Réajuster en cas de séparation

Les séparations ponctuent la vie des hommes photographes comme celles des femmes photographes. Mais trois choses sont à prendre en compte pour comprendre la différence qui existe entre les hommes et les femmes à ce sujet. Pour une part, il persiste dans l'imaginaire social une « normalité » à voir le marin qui part et la femme de marin qui reste. Historiquement c'est l'homme qui s'absente du domicile et la femme qui gère la maisonnée. Certaines se voient ainsi menacées d'une séparation si elles s'absentent davantage.

« Ça marche bien pour moi en ce moment, mais c'est de plus en plus difficile de faire accepter mes absences à mon mari. Il commence à dire que je n'ai qu'à continuer toute seule »

Enfin, la séparation, s'il y a séparation n'aura pas les mêmes répercussions pour les femmes que pour les hommes. Ce sont encore elles, qui le plus souvent auront à charge les enfants et la vie quotidienne avec eux. Ce qui ne sera pas sans conséquences et sur leur logement, leur situation financière et sur le temps disponible dont elles bénéficieront pour continuer à produire. Situation que connaissent d'emblée les femmes qui élèvent seules leur enfant dès le départ.

« Quand mon conjoint a commencé à devenir violent, je suis tout de suite partie. Le travail de mise en œuvre, avec ma vie, la séparation, les enfants, je n'ai pas pu... L'argent que j'ai gagné avec un prix photo que j'ai remporté il m'a servi à vivre, pas à travailler. La seule chose que j'ai faite c'est de me payer le permis et acheter une vieille voiture ce qui me permet de me déplacer et ça ce n'est pas rien pour la suite de mon travail photographique »

Deux cas de figures se dessinent, les couples séparés avec la garde principale de l'enfant au domicile de la mère et les couples séparés qui mettent en place une garde alternée. Même si l'organisation d'un déplacement repose principalement sur les femmes quand elles sont en couple et impose souvent une durée limitée, après une séparation, les femmes photographes qui ont les enfants à charge tendent encore plus à réduire leurs absences.

« Tant que j'étais mariée, je pouvais faire davantage de déplacements, d'autant que j'avais un mari qui travaillait à la maison, du jour où il y a eu séparation, il a fallu que je m'organise bien davantage pour pouvoir faire des déplacements, et donc j'ai dû en faire moins et faire des choix. Donc, petit à petit, les déplacements, j'ai essayé de recentrer plus sur du régional, pour des contraintes techniques, et donc c'est sûr que d'une carrière davantage internationale, cela a commencé à se réduire vers du régional. Après financièrement, ça va, j'ai des commandes, mais au niveau de la gloire, ça fait moins chic »

Pour les parents qui sont en garde alternée, les choses semblent plus faciles pour les femmes dans la mesure où elles disposent d'un temps précis sans enfant, temps pendant lequel elles peuvent pleinement s'organiser :

« Après, l'avantage de la séparation c'est qu'à mi-temps j'étais jeune femme sans enfant une semaine sur deux... Et là c'était pas mal pour être mère et libre de travailler. Le père assurait là-dessus »

Véronique ou être mère solo

Valérie est photo journaliste depuis cinq ans et a un travail alimentaire à côté. Ces départs n'ont jamais été très réguliers, compte tenu de sa situation financière. Même sans enfant, elle s'arrangeait pour intégrer un projet photo dans un départ en vacances.

« Au début j'avais des petits boulots comme ouvrir des huitres dans les marchés et là depuis deux ans et demi, je jongle avec un boulot trois jours par semaine et la photo »

C'est ce CDI qui lui assurera un congé maternité lorsqu'elle tombera enceinte alors qu'elle était dans une relation de couple depuis un moment mais sans cohabitation.

« Cet enfant n'était pas prévu. Ça a été mal accueilli, j'ai réfléchi à le garder ou pas mais j'approchais de la quarantaine et j'ai décidé de le garder »

Au niveau de la photographie, elle fait alors le choix de ne pas en parler et continue de travailler sur une commande qui lui demande de beaucoup marcher à travers la France pendant plusieurs mois.

« Un des "avantages" à être pigiste indépendante est de ne pas avoir à aller dans les rédactions et de répondre à d'éventuelles commandes par mail ou téléphone. Personne ne voit que tu es enceinte. Je n'ai dit à personne que j'étais enceinte pour ne pas risquer d'être blacklistée... Pas forcément de façon malveillante mais parce que des gens se disent 'on ne va pas l'appeler parce que ça va être fatigant, etc. »

Pigiste pour un magazine municipal, elle les prévient le plus tardivement des dates de son congé maternité en précisant bien le moment où elle serait à nouveau disponible pour travailler.

« La femme qui gère le magazine m'a dit ne t'inquiète pas, mais en fait mon gamin a 15 mois et je n'ai plus jamais été contactée pour une pige. Je me suis rappelée une ou deux fois à leur bon souvenir mais de toute façon comme je gère boulot alimentaire, enfant, je ne suis pas sûre d'avoir beaucoup de temps non plus »

Entre la naissance et une place en crèche pour seulement trois jours par semaine, cinq mois vont s'écouler. Laps de temps pendant lequel elle cumule jours de congés, mois sans solde après le terme des deux mois et demi de congé maternité. Les mois suivants, elle consacre les trois jours de crèche au travail alimentaire qui lui permet de vivre jusqu'à septembre 2019 où elle obtient un temps plein à la crèche.

« Mon boulot est à une heure et quart de chez moi et les horaires de crèches

n'étaient pas vraiment compatibles, il était trop petit pour rester 8 heures. Avec presque trois heures de transports ça devenait compliqué »

La précarité, elle est également déjà dans son logement. Sous-locataire depuis plusieurs années sans que cela ne lui pose de problèmes, sa situation se fragilise avec le statut de mère.

« Il faut répondre à des tas de questions administratives précises pour la crèche, la sécu, et d'autres choses et ça devient compliqué de dire que j'habite chez... »

Depuis que son fils va à plein temps à la crèche, elle reprend la photo, suit les manifestations mais n'a pas eu encore les moyens de construire un sujet par peur de ne pouvoir être disponible dans le temps. Et même dans son suivi des manifestations elles s'obligent à être plus prudente.

« D'habitude j'avais tendance à les faire du début à la fin, là je mes quitte avant le point d'orgue de la manifestation où on sait que ça va bouger vu que c'est la grosse mode d'encercler tout le monde... Et moi je dois aller récupérer le gamin à 17h30... Et j'édite la nuit quand il dort. Et aujourd'hui aller à une manifestation avec un gamin, ça part tellement vite que je n'ai même pas été à celle du 8 mars »

Elle limite également les contacts avec un réseau qui pourrait lui donner du travail par peur de ne pouvoir répondre à la dernière minute.

« Je n'ai pas de famille à Paris, donc la moindre gastro ou maladie infantile m'empêchera d'aller à un rendez-vous de boulot »

Elle se demande aujourd'hui si elle ne va pas se mettre au portrait afin de pouvoir organiser les choses plus facilement. Et pour ne pas lâcher le fil, elle reconstruit des sujets à partir de ses photographies d'archives :

« J'essaie de construire des choses à partir de l'editing plutôt qu'à la prise de vues, du coup »

Un regard social : mauvaise épouse - mauvaise mère

Le regard social porté sur une femme « égoïste » est peu amène. Certes elle a le droit de choisir un travail exigeant et intéressant, d'être reporter ou artiste, mais pas au détriment de ses deux autres missions fondamentales : former un couple stable et avoir des enfants dont il faut s'occuper comme une « vraie mère » doit le faire, à savoir en les faisant passer avant la carrière et les intérêts personnels.

« Et je me souviens de ce dîner où j'avais fait ma fière en disant "ma gamine je l'ai emmenée avec moi et quand j'étais dans des trucs trop dangereux je laissais une enveloppe avec de l'argent pour que les gens puissent la renvoyer à mes parents" et je m'en suis pris... Les gens horrifiés "Et en plus tu es fière de toi" et là ça m'avait giflée grave et en pleurs dans ma voiture. J'avais fait ma bravoure, je suis capitaine et je fais les deux et on me renvoie une image de... »

Parmi les personnes rencontrées, trois femmes photo reporters qui sont aujourd'hui à l'âge de la retraite ont ainsi raconté combien la pression était particulièrement forte à l'époque où elles travaillaient. L'une n'a eu ni conjoint ni enfant, l'autre est partie avec son enfant chaque fois que c'était possible et la troisième qui élevait son enfant seule a trouvé des relais entre nounous et copains afin de pouvoir partir à chaque commande :

« J'ai eu des histoires d'amour mais peu de vies de couple parce que les mecs ne supportent pas que les nanas soient tout le temps barrées. Avec ma fille fallait faire un choix, quand je rentrais, je préférais lui donner du temps que le donner à un mec, ça ne m'empêchait pas de culpabiliser de partir. J'ai culpabilisé mais je n'ai jamais raté une opportunité de reportage ou fait passer ma fille avant le boulot. Elle était malade, je partais, et d'ailleurs elle était malade chaque fois que je devais partir »

Si les choses ne sont pas systématiquement exprimées aussi clairement, il n'en reste pas moins que la femme photographe qui se donne les moyens d'acquérir une reconnaissance au même titre que ses confrères est souvent taxée par le milieu photographique d'arriviste, d'égoïste, de guerrière et de sans pitié avec ses consœurs.

Ce coût physique qui peut aller jusqu'à l'épuisement, voire l'accident ou la maladie, qui a été abordé dans l'étude sur la santé des photographes prend ici une autre dimension liée au sexe de la photographe, car ce ne sont pas que les conditions de travail qui sont en jeu mais également les conditions de la vie privée et de la maternité. La plupart des femmes photographes qui ont eu des enfants évoquent le prix à payer physique pour « ne pas arrêter ».

L'attachement maternel n'est pas ce qui va les empêcher de chercher à concilier métier et famille, mais le regard social, le reproche qui peut leur est fait d'être une mère irresponsable, est un reproche que ne subissent pas les hommes.

Quand elles sont mères et actives dans le reportage, les femmes ne sont pas nécessairement interdites de carrière ; elles peuvent l'adapter en partant pour des séjours plus courts.

« On culpabilise toujours les femmes quand elles font ce genre de métier, mais c'est injuste les hommes quand ils sont grand reporters, c'est dangereux, ils partent et on ne dit rien »

Cette référence sociale de la « bonne/mauvaise mère » reste également extrêmement présente dans les institutions qui s'occupent des enfants, comme le racontent certaines d'entre elles :

« En primaire, la directrice de l'école de mon fils avait le chic pour m'appeler et me dire que mon gamin, vraiment, ça n'allait pas du tout, alors que je l'avais prévenue que j'étais en Russie ou que j'étais au Portugal pour bosser. Curieusement, c'était systématique. Et elle me pourrissait mon séjour »

Mireille pense ainsi que même au niveau de l'école, elle était mal perçue par les maîtresses parce qu'elle menait de front une vie de mère et une vie d'artiste :

« Je crois quand même que ça les emmerde. C'est comme si j'avais dû faire un choix : soit je suis artiste, soit je suis une mère, mais je ne peux quand même pas être les deux, faut pas exagérer et que ça, on me le fait payer depuis la naissance de mon gamin »

Un petit dessin humoristique qui a circulé sur facebook lors de l'envoi de femmes cosmonautes dans l'espace montrant l'appel de l'école que reçoit la femme cosmonaute alors qu'elle est dans l'espace est symbolique de cette situation où l'institution appelle d'abord la mère lorsqu'il y a un soucis de maladie à la crèche ou à l'école.

En ce sens, les institutions, bien souvent, se font que les porte-paroles d'un discours social et culpabilisant qui associe la mère absente à la mauvaise mère.

« J'ai géré comme j'ai pu le divorce. Je me souviens avoir été obligée de refuser un boulot que j'aurais adoré faire parce que les assistantes sociales allaient venir voir si j'étais une bonne mère. Et si je partais en voyage j'étais forcément une mauvaise mère... »

Des injonctions contradictoires

Si un homme se consacre à la photographie, fonder une famille ne le décrédibilisera pas pour autant comme photographe. En revanche, les femmes photographes subissent des injonctions contradictoires, dont en aucun cas elles ne peuvent sortir gagnantes.

Si elles se consacrent à la photographie, c'est qu'elles négligent leurs enfants et si elles font des enfants leur priorité, c'est qu'elles n'ont pas la photographie chevillée au corps.

L'argument du frein lié aux maternités (quand on procrée, on ne crée pas) est le plus récurrent dans notre enquête avec celui, plus large, des charges familiales.

« Je pense qu'on m'en a voulu d'être enceinte, on m'en a voulu de faire un enfant, on m'en a voulu que ma priorité ne soit plus l'art, pour moi, et qu'on s'est bien attaché à bousiller ma carrière. D'un côté. De l'autre côté, je ne me suis pas battue non plus, parce qu'effectivement ma vie c'est d'être heureuse, c'est pas de faire de l'art. Donc, à un moment, j'ai changé aussi mes priorités dans ma vie. Et puis, j'ai eu une phase dure en 2011, où j'ai quitté mari, Paris, enfants, maison et galeristes. Voilà, la crise des 41, pas des 40. Je ne le regrette pas parce que j'avais besoin de ça pour me retrouver moi, pour me retrouver telle qu'en moi-même et autrement. J'ai un peu scié la branche sur laquelle j'étais »

La romancière italienne Natalia Guinzbourg, qui a beaucoup écrit et eu beaucoup d'enfants, disait dans un interview que si à un moment, il n'y avait rien de plus important pour elle que son enfant, à un autre moment il n'y avait rien de plus important pour elle que de se remettre à écrire. Que faudrait-il alors mettre en place pour que les femmes photographes aient les moyens de se remettre à la photo au moment où rien n'est plus important pour elles ?

Une affaire de personnalité ou une injustice sociale

Se remettre en cause et s'en rendre responsable constitue l'une des positions de discriminé-es. Confrontée à cette injonction « créer ou procréer », les femmes photographes s'efforcent de trouver des justifications qui leur permettent de cohabiter plus ou moins bien avec la discrimination. Si globalement elles sont conscientes de la difficulté à concilier famille/photographie, elles peinent ainsi à se décentrer de leur problématique personnelle : certes, il existe des inégalités, mais si elles n'y arrivent pas, c'est sans doute qu'à titre personnel elles ont fait un mauvais calcul ou qu'elles ont surestimé leurs capacités à tout mener de front.

« Moi avec un enfant et du reportage, j'ai du mal à gérer et je ne suis pas une superwoman, il y a des jours où je suis mal, il y a tellement de choses que j'ai envie de faire... j'ai envie de montrer des choses et... »

Plutôt qu'attribuer le traitement particulier dont elles font l'objet à leur appartenance au groupe des femmes, certaines tendent à se remettre personnellement en cause, notamment en ramenant les situations vécues à une conséquence de leurs traits de caractère.

Les unes diront qu'elles sont « timides » qu'elles « doutent » ou qu'elles ne savent pas « se faire valoir » les autres se présenteront comme « trop » -trop maternelle, trop inquiète- transformant une injustice sociale en une réinterprétation qui les conduisent à se blâmer personnellement de la situation.

« Moi je suis comme ça, je suis quelqu'un de maternel... Mon fils me demande d'aller à l'école tout seul je panique. Je me dis : est ce qu'il va vraiment à l'école, et comment je vais savoir s'il est vraiment à l'école, s'il est mort ? Je pense toujours le pire »

Une autre essentialisera le paternel et le maternel :

« Il y a un espace mental que les enfants occupent chez les femmes qu'il n'y a pas chez les hommes. Et ça, c'est incontournable, la façon comment je vis mes enfants, c'est pas la façon que les gars la vivent et c'est comme ça. Ce n'est pas qu'il ait tort ou que moi j'ai tort, c'est comme ça (...) Peut-être ça dépend de notre personnalité aussi. Moi je suis comme ça, je suis quelqu'un de maternel »

Les résidences et la maternité

Nous venons de l'évoquer, l'organisation de la vie quotidienne repose principalement sur les femmes. Le regard culpabilisateur du conjoint ou de la société font que les déplacements peuvent devenir un véritable casse-tête si le conjoint, la famille ou les moyens financiers font défaut.

Face à cette difficulté souvent ingérable, les femmes photographes se heurtent à une autre limite, institutionnelle cette fois, pour avoir droit à une résidence. Plusieurs points sont soulignés par elles : l'impossibilité dans certaines résidences soit de venir avec l'enfant, soit d'y être en famille, soit de pouvoir faire des aller et retour entre résidence et domicile. Nous verrons un peu plus loin comment la limite d'âge qu'inscrivent certaines résidences jouent également contre elles. Cet état de fait va véritablement entraver l'évolution des carrières des femmes tant la résidence peut constituer une étape importante du processus de reconnaissance.

Il n'est pas rare que les femmes photographes renoncent d'elles-mêmes à envisager une résidence, tant la mise en place d'un tel projet sera difficile voire impossible à réaliser.

« Je n'ai pas envie de courir les dossiers pour des prix... Alors pourquoi pas une résidence, mais j'ai encore des gamins, un boulot et souvent c'est mal payé... Je le ferai quand ce sera des

bonnes conditions pour moi, mon fils rentrait à l'internat au moment où j'aurais dû être sur place en résidence, ce n'était pas possible »

Certaines femmes renoncent à postuler à un certain nombre de résidences qui pour les unes n'accueillent ni enfants ni famille ou pour les autres s'étalent trop dans le temps.

« Par exemple les résidences artistiques, je ne peux jamais poser mon dossier, parce que chaque fois que je vais voir je lis 3 mois, et je me dis "oublie". Je ne peux pas partir 3 mois. Il y a que les gens qui ont pas d'enfants, même un papa je pense qu'un papa normal ne peut pas partir 3 mois »

D'autres femmes, elles, postulent, mais en viennent presque à redouter d'être sélectionnée :

« Lorsque que je répons encore à un appel en résidence, ce qui est devenu très rare, c'est souvent à la dernière minute. Il faut que j'ai beaucoup de raisons pour le faire. Là, quand j'ai appris que j'étais sélectionnée, j'étais contente mais tout de suite je me suis dit "ça va être galère à organiser". Il fallait être présente en septembre et avec la rentrée scolaire, impossible pendant plusieurs semaines. On a pu arranger ça parce qu'ils savaient que je pouvais être autonome (...) Pendant le temps de la résidence, j'ai mesuré à quel point je n'étais jamais sûre de moi, je me disais "mais qu'est-ce que j'ai perdu comme forces avec la maternité". Je pouvais y aller avec mon enfant, mais je n'étais plus en mesure de réellement travailler. L'espace disponible dans ma tête s'est réduit, je ne me sens pas portée parce que isolée, se remettre au travail c'est dur à chaque fois »

« J'ai tenté deux résidences, on peut y aller en famille, mais si je suis prise est-ce qu'il (le conjoint) pourra prendre une disponibilité ? »

Si la résidence accepte que l'artiste vienne avec son enfant mais qu'il n'existe pas de relais sur place, elles sont une fois de plus obligées de bricoler leur emploi du temps :

« Quand je suis en résidence j'installe à mon fils un espace atelier, il joue mais toujours dans la même pièce... »

« J'appelle mon mari pour le prévenir qu'on m'a proposé une résidence en lui disant c'est génial, et il me répond "mais tu ne peux pas partir trois semaines". La douche froide, genre on s'engueule alors que je suis trop contente. Et c'est comme ça que j'ai proposé qu'on y aille ensemble, heureusement la résidence a dit oui, aujourd'hui elle dit non aux familles... Et là sur place j'ai déchanté parce que j'avais cru que mon mari s'occuperait de l'enfant pendant que j'irai faire mes photos, et ça ne s'est pas du tout passé comme ça, je faisais à manger... et je faisais des petits pas. Au final j'ai quand même hyper bossé, mais avec une frustration terrible »

Et quand enfin, elles n'ont plus en charge les enfants devenus grands et autonomes, elles sont confrontées à un nouveau problème : celui de l'âge. Un certain nombre de résidences affichant en effet une limite d'âge rédhibitoire.

« Les résidences ça dépend combien de temps ça dure, si c'est plusieurs mois à l'étranger je ne pourrai pas avec mon gamin et puis est-ce qu'il y a encore des résidences à mon âge ? Je crois que c'est plus un truc de jeunes »

Et pourtant, toute maternelles qu'elles se pensent et se disent être, toute obligées de renoncer à des résidences et à diverses formes de représentation, les femmes photographes ne se perdent pas en cours de maternité. Lorsque leurs départs en reportage ou en résidence ont été bien préparés et sécurisés, lorsqu'elles trouvent un véritable relais chez leur conjoint, elles s'aperçoivent que, sous la maternité, elles retrouvent intact leur désir et leur capacité de création.

« Quand je vais en résidence, comme ça m'est arrivé, je pars 15 jours, j'en ai rien à foutre. Parce que j'existe. Il y a un mot en portugais qui existe pas en Français : *Saudade*. Je suis *Saudade* de moi-même. Et ça c'est terrible. Mais du coup quand j'ai la possibilité, tout s'organise, c'est parfait et je pars 15 jours, je ne pense même pas à mes enfants »

Sans enfants

Pour revenir au statut matrimonial, les études ont montré qu'un nombre important de femmes très qualifiées et occupant des postes de responsabilité sont plus souvent célibataires que la moyenne⁴⁴, parce qu'en privilégiant leur carrière, elles se sont retrouvées sur le « marché matrimonial » à un âge où leurs « camarades garçons » avaient non seulement choisi des femmes plus jeunes, mais majoritairement d'un niveau professionnel inférieur aux leurs. La récente étude quantitative réalisée par le CEREQ pour la SAIF et la SCAM montre également qu'un nombre plus important de femmes photographes que d'hommes photographes sont sans enfants : 55% des femmes-photographes ont des enfants contre 76% chez les hommes-photographes.

La complexité de la situation que vivent un certain nombre de femmes trentenaires sur le double marché photographique et matrimonial, résulte ainsi de la conjonction de plusieurs logiques : une logique d'insertion/reconnaissance dans le monde de la photographie, une logique matrimoniale (report du projet familial) mais aussi une logique liée à la gestion des artistes (modalités de gestion de carrière). Cette dernière, en contraignant les femmes à se conformer aux critères appliqués aux hommes sans tenir compte de leur désir légitime d'être mère, les obligent à faire passer ce désir au second plan ou à le taire si elles veulent avoir une existence professionnelle et/ou artistique qui ne soit pas trop pénalisée.

Les études montrent que les rares femmes qui arrivent à traverser « le plafond de verre », celles que l'on appelle « les pionnières », sont souvent pensées comme des archétypes de la masculinité : «... Leur réussite professionnelle exceptionnelle et expliquée (et justifiée) par le fait qu'elles se comportent "comme des hommes" et, notamment, par leur positionnements atypiques vis-à-vis des charges domestiques et familiales. Ces femmes sont censées minimiser le temps consacré à la production domestique, en se focalisant entièrement sur l'accumulation de signes extérieurs de réussite professionnelle... »⁴⁵. Cette stratégie de réussite et ici de reconnaissance doit alors nécessairement s'opérer au prix d'un renoncement plus ou moins volontaire à la conjugalité et/ou à la maternité.

« Je n'ai pas d'enfant, alors du coup je peux avoir la position de la fille qui ne fait pas avancer le débat parce que je m'extrahis de la maternité, mais je ne me sens pas prête à affronter ça, avoir fait autant de sacrifices et subir autant d'inégalités, j'ai choisi de mettre mes combats ailleurs »

Martine est aujourd'hui à la retraite. Photojournaliste salariée d'une agence la majeure partie de sa vie active, elle n'est pas mariée et n'a pas eu d'enfants. Exercer ce métier et avoir une vie de couple et familiale lui a toujours paru inconciliable. C'était en quelque sorte le prix à payer pour être à l'époque une des rares femmes photographe en agence. Comme elle le dit au cours de l'entretien, même aujourd'hui pour faire ce métier en étant une mère il faut avant tout des relais extrêmement présents « une baby-sitter en or et un entourage en or »

« Moi j'étais corvéable 24h sur 24... je répondais tout le temps. Je disais jamais non, même

44 Marie-Agnès Barrère-Maurisson, *Travail, famille : le nouveau contrat*, Gallimard, 2003, p. 33.

45 Nathalie Lapeyre et Nicky Le Feuvre, « Concilier l'inconciliable ? Le rapport des femmes à la notion de "conciliation Travail-Famille" dans les professions libérales en France », in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol.23, 2004/3, p. 42 et 58.

mes jours de congés, ça m'était complètement égal, j'y allais, c'est pas facile quand même, parce que c'est samedi et dimanche il y a des choses, ça peut même être la nuit. Si on me prévenait d'un truc à 8h du soir, si j'avais eu un gosse, j'en aurais fait quoi ? Pendant des conflits sociaux, il m'est arrivé de rester 15 jours dans une autre ville, qu'est-ce que j'aurais fait du gamin ? Quand on aime vraiment ça, c'est vraiment pas conciliable, je trouve. Voyez même pas mariée parce que quand on rentre le soir, on est vannée, vannée. Quand vous venez de faire un conflit que toute la journée vous voyez des femmes au bord de la dépression et tout ça, vous rentrez le soir, vous êtes vidée... Et après on décompresse, quand on arrive chez soi... ouf ! (...) Les hommes, Je crois qu'ils ont leur femme pour s'occuper des mômes. (rire) C'est la vérité, hein... »

Comme je l'avais déjà souligné dans le rapport sur la santé des photojournalistes, les hommes peuvent envisager une vie familiale beaucoup plus tardivement que les femmes et leur temps pour asseoir leur carrière n'est pas le même avant que ne se pose la question de la conciliation famille/travail. Là où certaines femmes photojournalistes disent ne pas vouloir d'enfants ou n'en n'ont pas eu, les hommes photojournalistes se limitent à dire que ce n'est pas d'actualité mais sans jamais exclure la possibilité d'en avoir un jour.

La maternité est alors vécue comme une situation à risque pour la carrière artistique/professionnelle. Helen Peterson⁴⁶, montre comment en Suède des femmes en bonne santé, sexuellement actives et vivant dans un état de relative aisance sont impliquées dans leur travail de la même façon que les hommes et donnent la priorité à leur carrière en renonçant à la maternité. Estimant que la présence d'enfants affecte les femmes et les hommes très différemment sur le plan professionnel et fragilise la situation économique des femmes, elles font le choix de ne pas nuire à leur carrière. « *En fait j'ai peu de copines femmes photographes qui ont des enfants* » dira l'une, « *Des enfant sûrement pas même si tout le monde me dit "attends de passer les 35 ans et tu changeras d'avis"* ».

La liberté et l'indépendance leur semblent incompatibles avec la maternité. Il semble que le renoncement temporaire, voire définitif à avoir un enfant se retrouve chez un certain nombre des femmes photographes :

« *Le fait de ne pas vouloir avoir d'enfants est lié aux choix de vie que j'ai fait très jeune et je savais très bien que c'était impossible. Je vois comment mes copines photographes qui ont des mômes disparaissent. Alors peut-être ce ne sont des périodes de disparition que temporelles, mais... Et puis quand on fait des choix de vie il faut faire des sacrifices, et l'enfant ça ne pardonne pas. Quand mes copines photographes ou journalistes ont des enfants, c'est très difficile pour moi d'être témoin de ça parce que je les vois aller au casse-pipe. C'est très dur, certes elles sont à la maison pendant le congé maternité, mais ce sont ces jours qui font la différence et qui vont conditionner la suite de ta vie* »

Après plusieurs années à vivre sans enfant, modifier radicalement une façon de vivre non seulement semble difficile mais aussi complexe compte tenu de la précarité du statut et des revenus.

« *Je n'ai pas eu d'enfant tôt. J'aime comment je vis, j'ai du mal à penser comment je vais pouvoir intégrer un enfant dans ma vie. Et si on pense à l'argent, je n'ai pas de revenus fixes* »

L'image qui prévaut pour réussir est encore celle de la femme célibataire ou sans enfant.

« *Je ne suis pas mariée et pas d'enfant. Là, je dis chapeau aux collègues... féminines, qui arrivent à avoir des gosses avec ce métier* »

Les femmes sans enfant sont souvent perçues comme étant plus attachées à leur carrière que celles qui

46 Helen Peterson, « je ne serai jamais femme au foyer. Le refus d'avoir des enfants en Suède », in *Travail Genre et Sociétés*, n°37, 2007/1.

sont mères. On considère donc que l'ambition et l'investissement professionnels sont une motivation importante chez les femmes qui décident de ne pas avoir d'enfants. Mais le refus d'avoir des enfants doit être replacé dans un contexte social où la maternité continue d'être construite comme une dimension essentielle de l'identité féminine « idéale ». On associe toujours étroitement le fait d'être une femme au rôle de mère. Les femmes sans enfant échoueraient ainsi à se conformer à un idéal féminin fondé sur l'attachement, le lien, la dépendance et le souci d'autrui. Des travaux existants montrent que les femmes sans enfant sont souvent l'objet de stéréotypes et passent pour des êtres égoïstes, égocentriques, autocentrés, immatures et hédonistes...

Mais plus grave encore, cette vision sociale de la femme sans enfant réservée à la femme qui n'est plus en âge d'en avoir, n'empêche pas que toute femme en dessous de quarante ans est suspectée de maternité et donc d'indisponibilité.

« Une femme de 35 ans c'est dangereux, on la suspecte de vouloir faire un môme »

L'idée commune étant que les femmes sont marquées par leur horloge biologique, on imagine qu'elles sont naturellement portées vers la maternité, ce qui peut dissuader certains galeristes à les représenter alors qu'elles n'ont pas d'enfants. Catherine qui est à la retraite raconte ce parcours de la combattante :

« Ca a été une lutte perpétuelle. A l'époque, on te demandait si tu avais des enfants, même quand tu bossais, une expo : "vous êtes sûre que vous n'allez pas avoir un enfant ?" et j'ai connu ça aussi avec la maladie, une fois j'avais évoqué ma sœur qui était malade et dont je m'occupais à une institution qui m'avait passé une commande, je n'ai pas eu le boulot, et je suis sûre que c'est à cause de ça... Quand je parle de lutte c'est ça... Je n'avais pas de diplôme, pas de carnet d'adresse et en plus j'étais une femme. Un homme tu lui files une résidence il y va, quand tu as un gosse et que tu es une femme, tu n'osais même pas candidater. Je pense que ça a un peu évolué... »

Il faut toutefois souligner que ce phénomène d'absence et/ou de refus d'enfant ne se limite pas à révéler uniquement des désirs qui ne seraient que les désirs personnels des femmes. Ce non désir d'enfant est aussi fondamentalement révélateur du lien entre la façon dont une société organise le travail des femmes et la fécondité. Comme le souligne Ulrich Beck, si l'on s'en tient aux exigences du marché *stricto sensu*, rien ne milite en effet en faveur de la maternité, la société de marché est une société sans enfant : «... Le marché du travail exige de la mobilité sans tenir compte des situations personnelles. Le couple et la famille demandent le contraire. Dans le modèle de marché poussé à son paroxysme qui est caractéristique de la modernité, on présuppose que la société est exempte de familles et de couples. Chacun doit être autonome et libre d'obéir aux exigences du marché pour pouvoir subvenir matériellement à son existence. Le sujet du marché est l'individu seul, débarrassé de tout "handicap" relationnel, conjugal ou familial. La société de marché est donc également une société sans enfant – à moins que les enfants ne grandissent auprès de pères et de mères célibataires et mobiles... »⁴⁷.

Ne pas perdre le fil

« Il y a une part, secrète, très intime, qui est en perpétuelle création et une autre part de mère et d'épouse »

Je l'ai déjà mentionné, se faire connaître et reconnaître en photographie veut dire non seulement produire des images, mais aussi démarcher, publier, développer un réseau, faire un livre, pouvoir partir en résidence ou en reportage. Dès que l'enfant est là, en tout cas les premières années, non seulement

le temps manque pour mener de front l'ensemble de ces domaines qui contribuent à la reconnaissance, mais d'autres barrages comme l'impossibilité de partir en résidence avec un enfant n'arrangent pas les choses.

Au fil des entretiens il apparaît nettement que l'arrivée d'un enfant - même si beaucoup de femmes tentent de s'y préparer et de négocier en amont dans le couple un futur partage des tâches quotidiennes plus équilibré - pénalise et décale la carrière des femmes photographes.

Mais ce qui ralentit véritablement les femmes devenues aussi mères, ce n'est pas tant l'enfant que le fait que la parentalité engage différemment les hommes et les femmes et que cet état de fait est intégré pour l'ensemble des acteurs du monde de la photo.

Les femmes mènent ainsi leur carrière en subissant une double pression, l'une venant de la sphère privée, l'autre venant de la sphère publique. La pression du conjoint couplée à celle de la société continue d'édicter ce qu'est une bonne mère et à culpabiliser celles qui s'en écartent, entérine encore davantage l'idée qu'il faille choisir entre créer et procréer, la maternité étant incompatible avec la vie d'un-e artiste « professionnel ».

Et pourtant, elles photographient. Elles y arrivent envers et contre tout, mais à quel prix !

Devoir bricoler avec les enfants

« Malgré toutes les contraintes, le fric, les enfants, c'est extrêmement dur mais on y arrive »

La grossesse, les premières années de l'enfant, mais aussi les problèmes de santé constituent des périodes entre parenthèses, de moindre mobilité, voire d'immobilisation totale. Si une maladie ou un accident sont de l'ordre de l'imprévu, la grossesse est le plus souvent un choix. Comment les femmes photographes font-elles face à cette réduction considérable de la disponibilité et de la mobilité ? Mettent-elles leur production et leur carrière en stand-by ou mettent-elles en place des stratégies qui leur permettent de poursuivre même au ralenti ?

Même si l'organisation de la garde des enfants est parfaitement mise au point, les femmes photographes sont amenées à faire des choix et à élaborer une gestion individualisée des priorités qui les conduiront, pour les unes, à limiter les déplacements et pour les autres, à ralentir les publications et/ou les concours et/ou les expositions. Elles se construisent en quelque sorte un aménagement « à la carte » du temps et des horaires consacrés au travail.

« Comme je gagne pas assez pour payer des nounous pendant que je vais à un vernissage, ça n'a aucun sens pour moi, du coup j'y vais pas »

Au cours de ces entretiens, l'une des choses les plus marquantes est la capacité d'adaptation dont les femmes font preuve pour au moins poursuivre leurs travaux photographiques, en bricolant coûte que coûte projets photographiques et charge mentale qui leur incombe.

Il s'agit pour elles de valoriser chaque instant et d'être capable de s'adapter à chacune des évolutions de l'enfant. Les choix et l'organisation qu'elles mettront en place pour continuer à créer ne sont en effet pas les mêmes selon qu'elles sont enceinte, que l'enfant est nouveau-né, qu'il va à la crèche ou qu'il est à l'école. L'une profite de sa grossesse pour faire un livre, l'autre élabore des projets qu'elle pourra ensuite retravailler par intermittence.

« Je suis tombée enceinte du deuxième au moment où on s'est installé à Paris, c'était terrible, 40 ans, je suis obligée de le garder sinon je fais pas un deuxième. J'ai travaillé dur toute la grossesse et j'ai un livre qui est sorti. J'ai fait une signature à sa sortie, mon fils devait avoir un mois et demi. J'étais encore monstrueuse avec mon bébé »

« Avant d'accoucher j'ai amorcé mes nouveaux travaux, j'ai initié trois travaux que maintenant j'arrive à reprendre même si je n'ai qu'un heure ou deux à droite à gauche »

L'essentiel de leur énergie passe en effet souvent dans l'élaboration d'aménagements, tant de leurs choix photographiques, les médiums choisis, que dans l'organisation du temps. Travailler coûte que coûte, ne pas s'arrêter complètement demande d'adapter les projets aux contingences.

« Mon mari voyageait beaucoup, les enfants qui sont la priorité absolue, le collègue à temps partiel... C'est une époque où j'ai décidé de faire du polaroid et c'était des photos de photos, je reprenais les tirages lambda fait à la FNAC et ça devenait un travail d'atelier que je pouvais faire tranquillement. Il pouvait très bien y avoir la cuisine qui se faisait en même temps et puis c'était un travail rapide »

Cet aménagement a un prix à payer dans la constitution du travail créatif qui pour perdurer doit être repensé à minima :

« J'ai deux enfants, à cinq ans d'intervalle, ça devenait compliqué de faire quelque chose d'approfondi. Je me suis adaptée. Quand je regarde derrière je ne sais pas trop comment j'ai fait, une nécessité qui a fait que tout en gardant la priorité pour l'enseignement parce que c'est lui qui me faisait vivre, et pour les enfants, j'ai pu faire des séries d'une quinzaine de photos... »

Cécile travaille à partir d'archives photographiques, toute sa recherche d'images s'est structurée dans un premier temps à partir de ce qu'il était possible de faire avec son fils :

« Il y avait un marché au Pucés pas loin de chez moi, on trouvait des tonnes de photos de famille, ça m'arrangeait mon fils pouvait rester tout seul. Je me fournissais chez un marchand, j'amenais les photos chez moi, je lui ramenais les photos le week-end d'après, on avait un accord, je n'avais pas d'argent... Je me levais très tôt le matin et je faisais mes photos le week-end... J'ai travaillé devant ma fenêtre, je n'avais pas d'atelier, j'étais dans un bel appartement HLM. Après plus mon fils a grandi plus je suis partie loin chercher des archives ailleurs en Europe, en Algérie... »

Géraldine lorsqu'elle décide de se remettre à la photo, opte pour le téléphone portable et face au manque de temps disponible se sert des ressources que lui offre son travail pour mener des projets photographiques :

« J'ai eu envie de reprendre la photo et puisque j'ai peu de temps j'ai décidé de travailler avec mon téléphone portable sur ce qui me passe entre les mains dans le cadre de mon travail »

Mais quels que soient les aménagements qu'elles mettent en place, le temps n'est pas extensible et c'est souvent en rognant sur leurs nuits qu'elles les mettent en place, parfois jusqu'à épuisement.

« J'étais tout le temps fatiguée... je dormais peu... Mais c'était impossible de me dire que j'allais arrêter la photo et vivre entre les enfants et le boulot »

Ce choix de ne pas arrêter complètement la photographie oblige ainsi à cumuler, organiser et réduire le seul temps qui leur appartient encore : celui de leur sommeil :

« Pendant des années je me souviens avoir mis mon réveil à 4h30 pour travailler ma photo, mes idées, ensuite préparer le petit déjeuner de mon fils et après partir au boulot... Voilà comment j'ai progressé en autodidacte »

Cette décision n'est pas sans avoir des répercussions sur leur santé à moyen terme :

« Tout l'argent que je gagne part en baby-sitting ce n'est pas possible. J'enchaîne les infections, là le corps parle... Je ne sais pas trop... Mais je sens que je ne peux pas tellement faire plus et mieux, ce n'est plus de mon ressort, il y a une sorte d'attente qui est très minante. Je n'aimerais pas que ça bascule vers l'aigreur ou une victimisation »

L'utilisation des vacances scolaires comme temps de travail est à ce titre intéressante. Comme l'ont souligné plusieurs femmes avec enfant, le temps des vacances scolaires loin d'être un moment de repos est souvent transformé en un temps familial utilisé pour mener à bien un projet photographique. Un temps qui se présente donc à l'inverse des autres professions salariées.

« Les gens bossent le temps où leurs enfants sont à l'école et nous c'est la période où c'est possible de travailler. Ils sont avec leur père, et puis faire à manger trois fois par jour quand on est très concentré sur un boulot, on ne peut plus »

L'une va ainsi scinder son temps de travail en deux. Pendant l'année scolaire elle prépare ses prises de vues comme un storyboard de façon à les réaliser vite et pendant les vacances et se garde du temps pour la post-production sur l'ordinateur :

« Jusqu'à récemment mon travail est un travail de prof en vacances. Tout l'année je dessinais, je préparais les prises de vues, voire les costumes des modèles et ça ce travail c'est possible à la maison d'un soir sur l'autre et arrivée en vacances j'étais prête. Les vacances je découvre seulement maintenant à la retraite ce que c'est, s'asseoir dans une chaise longue avec un livre je ne connaissais pas (...) Les enfants ont été modèles, le village où je vais en vacances participait aux mises en scène, ce n'était pas des prises de vues "sérieuses" du style je suis une artiste. Après c'est des heures de vol toute seule devant mon ordinateur. Chaque image est préparée, le temps que j'ai maintenant me permet d'avoir une vision plus générale de ce que je veux, le hasard c'est la prise de vue, le reste est archi préparé »

L'autre va caler les résidences sur le temps des vacances scolaires mais n'ayant personne sur place pour la garde de son enfant en ressort fatiguée et frustrée.

« Là à 44 ans où j'arrive à une limite, je suis épuisée, une fatigue permanente, quand j'ai des vacances je pars en résidence avec mon fils, j'arrive quand même à imposer... Mais c'est très frustrant pour moi, la résidence c'est un temps idéal et je ne l'ai pas ce temps avec un enfant, alors je travaille quand il dort »

L'opportunité de profiter d'un voyage en famille pour poursuivre un projet photographique est également un des moyens que certaines femmes photographes mettent en œuvre. Pour Jeanne et Clarisse, dont les conjoints sont originaires d'un autre pays que la France, emmener l'enfant dans la belle famille a pu aussi être l'occasion d'œuvrer à un projet photo hors-sol.

« En fait on voyage ensemble pour présenter notre fille, je me dis c'est maintenant qu'il faut que je bosse, et je fais un boulot sur les femmes de ce pays puisque je suis à l'intérieur de cet espace. Je biaise, et en fait j'ai passé mon temps à trouver des subterfuges pour arriver à travailler, c'est à dire pendant des moments de vacances en fait... Parce que le reste du temps je ne peux pas vraiment »

« Mon premier projet perso je suis partie avec le père de ma fille qui était originaire d'un autre pays que la France, c'était un projet ensemble qui a d'ailleurs été dur à continuer seule, j'ai toujours eu tout le temps l'envie de voyager en famille et c'est assez complexe »

Enfin, certaines « choisissent » de modifier leurs sujets photographiques en les rendant compatibles avec la vie familiale :

« En période d'été avant je voyageais beaucoup 5 à 6 fois par ans, maintenant je choisis un voyage par an et quand j'y vais, je photographie beaucoup et ma vie est un peu devenue mon

Il n'est pas possible de comprendre le fait que si un certain nombre de travaux photos réalisés par des femmes portent sur leur corps, l'intime, le quotidien, la famille, l'espace privé, ce n'est pas une tendance qui leur serait naturelle parce que « féminine », mais la résultante de cette sorte d'assignation à résidence à laquelle elles sont tenues.

Les thèmes de leurs séries photographiques sont intrinsèquement liés au fait qu'elles travaillent dans et sur cet espace qui leur est le plus proche, le plus accessible lors des quelques heures qu'elles ont de disponibles. Et là où elles doivent supporter les soupirs agacés lorsqu'elles présentent un travail photographique sur l'intime ou la famille, on pourrait pourtant lire une formidable adaptabilité et énergie qui fait que même relativement bloquées dans un espace/temps, elles arrivent encore à produire coûte que coûte.

En cette période de confinement liée au Coronavirus, on ne peut qu'être frappé par l'explosion de travaux photos d'hommes photographes, sur la maison, la famille, l'intime. En dehors de ceux qui sont habilités, via une commande ou une carte de journaliste, les prises de vue en extérieur public ne sont en effet plus possibles que pendant une heure. Mais, une fois encore, cet « espace intérieur » laissé habituellement majoritairement aux femmes ne devient photographiquement intéressant que parce qu'il se situe dans un temps extra-ordinaire. « Le seul paysage disponible est mon appartement à Barcelone, et il est loin d'être photogénique... J'apprends à créer des images que j'aime – et ma créativité est mise à rude épreuve – avec cette nouvelle contrainte »⁴⁸. On le voit ici, un homme qui photographie dans la sphère du privé vit non seulement un défi mais est reconnu comme créatif. Cette reconnaissance et cette qualification sont pourtant rarement appliquées à une femme photographe qui, coûte que coûte entre enfants, charge mentale et travail alimentaire, poursuit son travail photographique dans la seule sphère où elle a la possibilité et le temps de le faire.

Si toutes celles qui ont eu des enfants, racontent la gymnastique physique et mentale à laquelle elles ont dû se livrer pour mener à bien l'ensemble : travail alimentaire, enfant-s et travail créatif, toutes regardent avec nostalgie leur ancien moi qui était plus concentré et plus efficace. Mais loin de baisser les bras, tous leurs choix, toute leur organisation tourne autour de cette question : comment ne pas perdre le fil envers et contre tout de façon à être prêtes lorsqu'elles retrouveront du temps et de la disponibilité.

Nous verrons dans le chapitre suivant comment, alors qu'elles gagnent en disponibilité au fil des ans, c'est alors l'âge qui les rattrape.

Créer ou procréer

Comment se fait-il qu'encore aujourd'hui, alors que les carrières de façon générale n'ont plus rien de linéaires, on puisse penser qu'une femme qui a procréé ou qui procréera peut-être est perdue pour la création ? Au-delà du partage inégal des tâches domestiques, revenons un instant sur cette antinomie encore très présente entre création ou procréation. Que sous-entend symboliquement cette séparation radicale entre création et procréation sinon que l'activité artistique est pensée comme un mode de vie qui ne tolère aucune coexistence avec d'autres engagements et qu'il est nécessaire d'être totalement habitée par elles.

Ce mode de vie artistique qui tolère des boulots alimentaires mais qui exclut tout autre engagement sérieux ne laisse aucune place à la maternité qu'elle soit potentielle ou réelle. Soit qu'elles l'aient vu, soit qu'elles l'aient vécu, la plupart savent ce qui peut arriver à une photographe qui attend un enfant. Niée en tant que photographe, elle court de grands risques qu'on refuse de la reconnaître comme « talent à préserver » dans le champ photographique. Cette séparation symbolique socialement construite entre création et procréation est alors parfaitement intégrée par bon nombre de femmes photographes, mais aussi de femmes qui œuvrent dans le marché de la photo, qui finissent par penser que mener une carrière artistique et avoir une famille sont des options contradictoires et pratiquement incompatibles.

Ce serait donc d'abord à l'investissement temporel que les experts de la photographie « reconnaîtraient » si leurs jeunes photographes (les moins de 40 ans) ont « une vraie vocation ».

Et l'essentiel n'est alors pas tant le nombre d'heures consacrées chaque semaine à leur travail, que leur capacité à suggérer de façon convaincante que la photographie est la chose la plus importante de leur existence. Disponibilité, présence aux vernissages, dans les festivals, lectures de portfolio, rencontres des bonnes personnes et entretien des réseaux importants.

Toutes ces pratiques sont, avant tout, des pratiques symboliques auxquelles doivent se soumettre celles et ceux qui veulent « en être ». Elles ne tirent nullement leur sens de nécessités fonctionnelles inhérentes à la pratique photographique. Ces pratiques symboliques peuvent prendre des formes différentes, mais elles réclament toujours beaucoup de temps et, surtout, elles créent la distinction vis-à-vis d'autres modes de vie.

Les « élu-es », les photographes dotés-es d'ambitions, se distinguent par leur disposition à mettre leur existence « au service de la cause ».

D'emblée, et qu'elles puissent et veuillent ou non utiliser ce niveau symbolique aussi bien que leurs collègues masculins, les femmes sont mises en question, dans la mesure où l'on voit s'incarner en elles la procréation plus que la création. Leur fécondité pèse comme une ombre au-dessus de leur tête et, avec elle, la possibilité d'être investies sérieusement dans autre chose que la photographie, dans un engagement qui menace la prétention à l'exclusivité de l'art photographique comme mode de vie. La représentation de l'art ou du reportage comme mode de vie excluant tout autre engagement sérieux va tellement de soi pour elles qu'il ne leur est plus possible de l'envisager de façon pragmatique, ni de percevoir les aspects de la réalité qui battent ce principe en brèche. Ainsi, c'est paradoxalement leur socialisation réussie dans le champ de la photographie qui conduit beaucoup de femmes photographes à envisager que mener une carrière artistique et avoir une famille, soient des options absolument contradictoires et incompatibles dans la conception qu'elles ont de leur existence.

De la famille d'origine au monde de la photographie, la différenciation des sexes ne passerait ainsi plus par une opposition entre « femmes inactives » et « hommes actifs », mais plutôt par une distinction entre « femmes/mères actives sans ambition artistique excessive » et « hommes/pères carriéristes ».

L'âge : une temporalité sociale construite

Parmi les femmes photographes rencontrées, certaines sont célibataires (avec ou sans enfants), d'autres sont en couple mais ne veulent pas ou n'ont pas voulu d'enfants, d'autres enfin vivent en couple et ont un ou plusieurs enfants. Pour celles qui ont des enfants, il a souvent été prioritaire de s'assurer une formation initiale et/ou une insertion professionnelle avant la fondation d'une famille. Ce

report de la constitution du couple et d'une famille relève d'un choix, d'un nouvel ordre des priorités, ce que Michel Bozon appelle une « nouvelle temporalité sociale féminine »⁴⁹. Parce que l'investissement parental suppose des femmes un désengagement professionnel, il s'agit pour elles de consolider la dimension professionnelle de leur identité avant de s'engager dans des relations familiales, de manière à pouvoir en quelque sorte, négocier à l'intérieur du couple et de la famille, le moment venu. De plus, les transformations socioculturelles, politiques et économiques ont accentué la désynchronisation des calendriers familiaux et professionnels qui sont désormais marqués par une discontinuité et une réversibilité plus grande.

Il semble que les photographes ne soient plus seulement comptables de leur compétences artistiques (expériences) et sociales (dynamisme, initiative, disponibilité) mais que leur sort dépende aussi de la catégorie d'âge à laquelle ils-elles appartiennent. Et ce critère apparemment neutre de l'âge joue en défaveur des femmes.

« Je pense que si j'étais jeune j'aurais plus de visibilité, il y a un jeunisme ambiant qui est énorme. Même si j'ai une galerie ce n'est pas si simple d'être vue. J'essaie de repérer des gens, des critiques dont j'aime le travail pour avoir un texte, je vais voir des gens, je leur demande de venir à l'atelier. Vu la difficulté à être visible quand on est âgé je pense qu'il faut être hyperactif et entreprenant, il faut y aller... »

Bien que ce ne soit pas exprimé clairement, l'âge des photographes intervient à travers la préférence pour les parcours de « jeunes talents ». Cette conception de l'excellence artistique, qui privilégie la rapidité et sanctionne les hésitations, les doutes, les bifurcations, les mobilités plus ou moins involontaires et toutes les formes de parcours atypiques, semble non seulement décalée avec la réalité mais écarte en premier lieu les femmes. Dans cette logique du jeunisme, quelle place peut être laissée à cette photographe et à bien d'autres qui mettent les bouchées doubles une fois qu'elles ont retrouvé une forme de disponibilité ?

« J'ai eu un enfant très tôt, mais Je ne me suis jamais oubliée, j'ai continué à faire ma photo mais je n'avais pas les moyens de faire plus. Pendant toutes ces années-là, j'avais continué mon travail perso mais en-dehors de tout voyage ou grand projet. Je faisais ça dans nos vacances. Quand j'ai eu la quarantaine, enfin j'ai pu m'installer à Paris parce que séparée et plus d'enfant à la maison. Donc j'ai repris ma vie de photographe. J'ai décidé à ce moment-là que c'était un métier avec lequel je voulais gagner ma vie. Donc j'ai tout fait pour être là où il fallait pour qu'il y ait des commandes et commencer à vivre de ce que je faisais »

Depuis les années 1960, et encore plus particulièrement depuis une vingtaine d'années, une partie de la population des artistes, identifiée par son âge et son niveau de reconnaissance, est devenue une cible privilégiée des acteurs institutionnels⁵⁰ (aides publiques – prix, exposition, bourses-, mécénats) mais également du marché de l'art (galeristes, collectionneur). Cette logique se retrouve aussi dans l'âge limite affiché pour se porter candidat-e à des résidences.

« Toutes les propositions il y a une limite d'âge, c'est de la folie, donc justement quand tu es une femme et que tu as passé les périodes un peu compliquées de ta vie et que tu as du temps, tu es un peu cuite... Moins de 30, moins de 35, moins de 40... les gens qui sont autour des créateurs c'est compliqué de retrouver du boulot à 50 ans »

L'âge construit comme norme sociale devient discriminant. Dans le cas des artistes plasticien-nes, mais aussi des photographes, la temporalité de la jeunesse artistique commencerait à la sortie des études d'art. Elle s'étendrait jusqu'à l'obtention d'un certain niveau de consécration, mais dans le cadre d'une borne temporelle supérieure maximale plus ou moins stable, à savoir les quarante ans de l'artiste.

49 Michel Bozon, « Le rapport entre hommes et femmes à la lumière des grandes études quantitatives », in *La place des femmes*, La Découverte, 1995, p. 655-668.

50 Pour exemple : les Prix de la fondation Lagardère, Prix Levallois, Prix Picto jeune photo de mode s'adressent aux – 35 ans ; Prix jeune photographe images singulières aux – 26 ans ; le Prix Fidal aux – 40 ans ; etc.

Ces limites tendent à montrer que l'âge comme principe de tri, de hiérarchisation et de classement des personnes est en train de perdre son aspect évident et naturel pour s'institutionnaliser. Ce contexte « jeuniste » qui caractérise le champ de l'art contemporain et de la photographie semble modéliser alors la carrière « idéale ».

À la jeunesse est associée la précocité, mais également la nouveauté ou encore l'innovation. Ce sont ces trois phénomènes qui sont rassemblés et mythifiés dans le seul terme de « jeune artiste ». Les photographes eux-mêmes mettent en scène, dans leurs récits de vie, cette supposée précocité du don ou en tous cas leur amour pour la photographie. La plupart des femmes interviewées évoquent d'ailleurs leur amour pour l'art ou la photographie dès l'enfance ou l'adolescence. On assiste en quelque sorte à une mise en récit de soi et de son parcours stéréotypé, notamment dans les médias.

Ce mythe de la précocité fait également état d'un potentiel à exploiter, avant l'aube de la quarantaine. Comme si un potentiel sous-exploité au bon âge venait à s'étioler au fil des ans. Quant à la capacité à innover, elle n'appartiendrait qu'à la catégorie « jeune ». Dans les recherches sur l'innovation, il est ainsi courant d'opposer le couple « jeunesse et innovation » à celui de « vieillesse et savoir ».

Cette disqualification de l'« âgé-e » par rapport au « jeune » photographe confirme combien la vieillesse, tout comme la jeunesse, sont le fruit de constructions sociales et non une réalité humaine fondée sur des critères chronologiques objectifs. Et pourtant l'âge chronologique constitue bel et bien un marqueur de la perception du photographe qui va le faire basculer dans la catégorie du « *has been* ».

Il est ainsi aussi important de construire un couple « création » et « procréation » viable que de déconstruire le couple « jeunesse et innovation »/« vieillesse et répétition ». Il s'agit à la fois de cesser d'opposer « créer et procréer » et de détacher le concept d'innovation de toute classe d'âge.

Mais cela suppose d'arriver à penser une diversité de formes de créativité, de cesser de voir le talent comme quelque chose qui s'amenuiserait et perdrait de sa valeur s'il n'était pas révélé avant la quarantaine car sinon comment prendre en compte les vocations tardives ?

Quand le monde de l'art s'inspire du monde de l'entreprise

Le travailleur « senior » fait lui aussi l'objet de croyance selon lesquelles il serait moins performant et aurait moins de potentiel de développement et d'apprentissage, voire même serait plus résistant ou réfractaire aux changements⁵¹, en avançant en âge. Dans le monde du travail, jusqu'au XX^e siècle, le passage de relais entre les générations se faisait en trois vagues : l'une apprenait, l'autre travaillait, la dernière se reposait (pas longtemps...). Cette division est de moins en moins d'actualité : «..... Cette valse à trois temps qui faisait danser la société (...) est révolue : les frontières entre les générations (désormais plus que trois) ne sont plus étanches... »⁵².

A travers l'émergence de catégories quasi-institutionnalisées de « photographes émergents » et de « jeunes talents », le déroulé type d'une carrière réussie de photographe semble s'être directement inspiré du vocabulaire du monde de l'entreprise, selon un triptyque « jeune talent », « photographe en milieu de carrière » et « photographe reconnu »⁵³.

51 Christiane Montandon, « Les âges de la vie : des frontières strictes ? », in *Hermes, La Revue*, n°63, 2012/2, p. 43-50.

52 « La valse des âges », in *Etudes*, 2005/10 Tome 403, p. 381-391.

53 J'emprunte ce découpage à Séverine Marguin, « Les temporalités de la réussite : le moment charnière des quarante ans chez les artistes d'art contemporain », in *SociologieS* [Online],

URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4466>.

On ne peut s'empêcher ici de faire un parallèle entre le terme « d'employabilité » des personnes, énoncé par le monde de l'entreprise et ce que l'on pourrait appeler la « réussabilité » des photographes/artistes, qui sont tous deux largement indexés sur l'âge.

Cette forme de « gestionnarisation » de l'art et avec elle la promotion d'un petit nombre de photographes jeunes et performant-es, parfaitement mobiles ne va-t-elle pas alors encore davantage pénaliser les femmes ?

Nous l'avons vu, les femmes photographes rencontrent nombre d'obstacles discriminants tout au long de leur vie : elles manquent de certaines ressources comme la confiance en elle de par leur socialisation familiale et sociale, elles sont ralenties de par l'absence d'un réel partage du travail domestique avec le conjoint et peinent à l'accès de certains lieux de reconnaissance.

De fait la spécificité de leur trajectoire s'inscrit dans un autre temps que celle des hommes photographes.

Les justifications avancées par les femmes photographes rencontrées au cours des entretiens, qu'elles soient d'ordre individuel ou social, révèlent des différences de rythmes de consécration. Leurs récits mettent à jour que l'assemblage des avantages cumulatifs est plus délicat à mettre en place pour elles que pour les hommes dans le monde de la photographie.

En raison des diverses discriminations dont elles font l'objet à chaque phase de leur parcours, elles acquièrent les signes de légitimation plus lentement que les hommes, et par conséquent, elles ne parviennent pas forcément à un stade suffisant de reconnaissance avant leurs quarante ans.

« Je vais chercher d'autres résidences, c'est la première fois que je demande quelque chose, je n'ai même jamais pensé à faire quoique ce soit, j'avais le nez dans le guidon, je n'ai jamais eu un sous de l'Etat. L'avenir, oui c'est faire encore des résidences, essayer de publier un livre, continuer à faire mes prises de vues, chercher des expos et tout ça n'arrive pas tout seul. Je prends les téléphones des gens qui ont l'air intéressé et puis le jour où c'est le bon moment je les appelle »

L'échéance des quarante ans apparaît comme une étape majeure dans le parcours professionnel parce qu'elle représenterait un âge limite de prétention à la réussite. Le-la photographe devrait avoir atteint un niveau minimum de reconnaissance, sans quoi le potentiel de réussite et ses possibilités de carrière, seraient réduits à néant⁵⁴. Or, lors des entretiens, celles qui ont eu des enfants, les ont majoritairement entre 30 et 40 ans.

« Avoir un enfant c'est sacrifier les dix ans où tu dois être hyper efficace entre 30 et 40 ans... »

Et pourtant elles sont nombreuses à raconter ne s'être réellement mises à la photographie que tardivement dans ce calendrier social. Géraldine après une école de photo a opté pour un travail indépendant qui lui permettait d'assurer des revenus. Ce n'est que lorsque ses enfants ont commencé à grandir qu'elle décide de revenir à la photographie :

« Et je me suis dit je reprends la photo, l'envie était très forte. Les enfants étaient plus grands, avec mon conjoint on a partagé mais il travaille le soir donc ce n'était pas toujours simple et puis c'est vrai que j'avais envie de faire des choses avec les gamins... Alors c'est sûr que le fait qu'ils soient un peu plus grands permet d'avoir plus de latitude »

54 Le processus est le même pour les artistes contemporains comme l'a montré Séverine Marguin « Les temporalités de la réussite : le moment charnière des quarante ans chez les artistes d'art contemporain », in *Sociologies*.

URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4466>

Cécile, mariée avec un enfant, a été secrétaire jusqu'à l'âge de 50 ans, d'abord à temps plein puis à temps partiel au fur et à mesure que sa carrière de photographe entamée à l'âge 35 ans le lui permettait. Depuis plusieurs années dans une galerie et aujourd'hui à la retraite mais toujours photographe, elle se souvient de ses débuts :

« Mes parents m'ont inscrite dans une école de dactylo où là, j'ai même raté le CAP. Je suis autodidacte, la photographie ça a démarré très tard, j'avais trente cinq ans, avant je me suis mariée j'ai eu un enfant, j'ai travaillé pour gagner ma vie, un métier alimentaire, j'étais secrétaire... Même si je couvais des intentions en photo depuis longtemps... »

Une autre, qui n'a pas eu d'enfants, travaille comme architecte jusqu'à la quarantaine, âge auquel elle décide de se lancer véritablement dans le métier qu'elle a toujours voulu faire : photographe.

« A 40 ans je me suis dit que si je ne changeais pas ce serait trop tard, je n'aurais plus le temps de mettre en place une nouvelle carrière et de la développer. Je suis entière et je ne concevais pas de faire moitié-moitié. Je pense qu'il y avait une forme d'urgence, je n'avais plus le temps de tergiverser, il me restait trente ans pour faire monter une carrière et arriver quelque part. L'âge arrête alors qu'il n'arrête pas chez les hommes... »

Ce qui ressort souvent de l'ensemble de leurs discours est un sentiment d'urgence : le temps leur est compté.

Montrer et se montrer en vieillissant ?

Dans nos pays occidentaux, où le « culte de la performance »⁵⁵ est de rigueur et où l'individualisme s'est accru, l'avancée en âge est dévalorisante et dévalorisée, que ce soit au plan intellectuel ou physique. Les injonctions sont nombreuses. Il faut rester jeune et beau/belle, c'est-à-dire productif-ve et performant-e, au risque d'être écarté-e de la compétition sociale. Dans la société actuelle qui valorise la flexibilité, la rentabilité, la vitesse dans l'exécution des tâches, la vieillesse n'est plus une période de la vie où l'on considère qu'expérience vécue procure sagesse et maturité émotionnelle. Ce qui était un atout devient un problème.

Une fois de plus il faut préciser que si ce « jeunisme » concerne l'ensemble de la population de photographes masculine comme féminine, toutes et tous ne sont pas touchés-es de la même façon. Non seulement les femmes ont dû « y aller » alors qu'elles étaient obligées de mener de front vie familiale, vie professionnelle et vie d'artiste, mais l'après quarantaine, loin d'être un long fleuve tranquille, leur demande une nouvelle bataille délicate : celle de s'imposer malgré leur âge.

Les activités réalisées dans l'exercice du métier d'artiste ne se limitent pas seulement à l'acte de création mais exigent d'autres compétences, qui permettent la mise en visibilité des œuvres, telles que la mise en réseau et la promotion de soi. Certes, cette double facette n'est pas une nouveauté : depuis la naissance de la figure libre de l'artiste à l'époque moderne, les artistes ont dû, parallèlement à leurs activités de création, « travailler » à leur reconnaissance. Ce qui est cependant nouveau, c'est que cette facette de l'autopromotion soit considérée, à l'heure actuelle, comme partie intégrante, assumée voire incontournable du métier d'artiste et qu'elle soit placée dans une fenêtre temporelle relativement rigide, qui peut faire naître chez les artistes un sentiment d'urgence. Il semble a contrario que rares sont les hommes qui entament une carrière photographique la quarantaine passée. Entre 30 et 40 ans, soit ils ont eu le temps d'asseoir une certaine reconnaissance, soit ils sont passés à autre chose.

« Je me mets beaucoup de pression par rapport à mon âge, je n'ai plus 20 ans, j'en ai 49 et ce n'est pas si jeune même si j'ai encore de l'énergie donc il faut que je me dépêche... je suis

55 Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, 1991.

pressée... jusqu'à maintenant j'étais juste magazine et là je réalise que ce n'est plus possible donc je participe depuis très peu à des prix, des festivals et d'exposer un peu plus mais je connais mal ce monde là... »

On peut alors se questionner sur le « cocktail » femme-âge-autopromotion. Le corps vieillissant stigmatise les individus en les renvoyant à l'idée de dégradation et de mort symbolique dans une société occidentale où la jeunesse est mise en avant. Le corps synonyme d'identité doit paraître jeune. Dans l'art, la vieillesse et le corps qui s'abîme ne sont acceptables que s'il existe déjà une forte reconnaissance sociale du travail.

Par ailleurs, l'étude sociologique sur la santé des photojournalistes montrait par exemple combien l'apparence, même pour un homme est importante, les soins dentaires non réalisés pouvant les condamner à éviter vernissages et sourires. Mais une fois encore, dans la mesure où le regard sur le corps et le visage d'un homme n'a pas été le même tout au long de la vie que celui porté sur la femme, le vieillissement ne sera pas perçu de la même façon pour les deux sexes. La valeur sociale des femmes reste encore indissociable de leurs corps et de leur apparence. En 1970 dans une émission télévisée, Françoise Giroud disait : « Qu'elle soit jeune et belle, qu'elle ait la grâce de la jeunesse et on ne la prendra pas très au sérieux. Qu'elle soit moins jeune et dès que le sentiment de sa séduction physique au sens le plus brutal du terme disparaîtra, elle sera handicapée (...) D'un homme que dit-on quand il vieillit, que son visage devient intéressant. Cela ne risque pas de m'arriver, Monsieur... »⁵⁶. Et les choses n'ont pas beaucoup changé depuis.

Et pourtant, révèle une étude de Pierre-Michel Menger⁵⁷ menée auprès de plasticien·nes, les variations du temps consacré à l'acte de création évoluent avec l'âge. Le temps de création augmente linéairement au fur et à mesure de l'âge. Il représente 57% du temps des artistes de moins de 40 ans et 69% pour celles et ceux âgés de plus de 60 ans et 72% de ceux âgés de plus de 70 ans. Cette tendance à l'amplification du temps de création avec l'âge, même si nous n'en avons pas de statistiques pour les photographes, a été mentionnée par les femmes photographes retraitées.

« La retraite c'est la renaissance... je suis libérée. C'est une deuxième vie, j'étais morcelée, limite schizophrène et maintenant c'est un rythme plus naturel, comme ça vient, je suis beaucoup plus productive parce que j'ai le temps et l'esprit libre. Je me suis toujours sentie la responsabilité par rapport à ma famille de gagner aussi de l'argent. L'an dernier j'ai eu très peu de ventes de photographies, si j'avais eu encore les enfants à charge ça aurait été compliqué parce que la photographie ça ne paie pas vraiment... »

A part l'une d'entre elles qui a été salariée dans une agence, a réalisé des reportages toute sa vie et a posé l'appareil du jour où elle a été à la retraite, les autres ont le sentiment d'entamer enfin la vie qu'elles souhaitaient avoir, avec le temps disponible dont elles ont besoin et un revenu fixe minimum.

« J'ai eu une grave maladie à 50 ans, je me suis dit qu'est-ce que je fais et là j'ai démissionné. J'ai négocié mon départ, puis j'ai eu quelques années de chômage et après la retraite. Donc ce qui me permet de survivre aujourd'hui c'est une petite retraite et quelques commandes. Là ça permet d'acheter du matériel. Donc période charnière et là j'ai vécu 15 ans de boulot constant en photographie, mon travail a éclaté, des expositions, j'étais pas morte et j'ai travaillé quatre fois plus. 40 ans je suis rentrée dans une galerie, 50 ans je ne fais plus que de la photo et 60 ans je décide de vivre à moitié dans un autre pays qui m'était très proche de par mon histoire »

56 « Françoise Giroud sur la condition féminine », in *A armes égales*, 1970, Ina.fr
<https://www.ina.fr/video/I00000147>

57 Pierre-Michel Menger, « Comment achever une œuvre ? Travail et processus de création », *Cours et Séminaires en ligne*, Collège de France, 2018-2019.
<https://www.college-de-france.fr/site/pierre-michel-menger/course-2018-2019.htm>

Conclusion

Alors que je suis en cours de rédaction de ce rapport, un article sur la première femme à diriger un orchestre en France, Claire Gibault, est publié dans un magazine. Cet interview rejoint en de nombreux points ce qui a été énoncé ici pour les femmes photographes. Elle raconte comment toute sa vie a dû prouver sa féminité, obligée un temps de diriger tous les genres musicaux qui n'intéressaient pas les hommes. Elle liste les commentaires sexistes avec argumentation pseudo-scientifiques lorsqu'elle passe un concours comme quoi les femmes ne pouvant devenir cheffe d'orchestre parce que « c'est scientifique, les femmes ont naturellement les bras tournés vers l'avant pour tenir leur bébé » ; les remarques désagréables et méprisantes sur sa façon de diriger ; le difficile accès aux femmes dans un métier où il y a gloire, pouvoir et autorité. Et souligne également l'importance de créer un temps un concours de cheffes d'orchestre réservés aux femmes pour réparer les injustices qui supprime une limite d'âge et s'ouvre à la diversité⁵⁸.

Cet exemple confirme de nouveau que tout au long de leur parcours professionnel, les femmes sont moins incitées, moins soutenues, moins reconnues comme des partenaires d'égale valeur dans la « compétition » artistique. En ce qui concerne les photographes, elles sont moins souvent sélectionnées dans les institutions et/ou festivals les plus prestigieux, elles ont moins accès aux résidences et ont donc un accès plus limité aux ressources financières, techniques, humaines qui permettent d'obtenir une reconnaissance et une valorisation sur la scène nationale et internationale, dans des expositions renommées.

Les entretiens montrent également que si les parcours de celles qui ont des enfants (vivant en couple ou solo) sont pénalisés, il n'en reste pas moins qu'enfants ou pas, toutes se heurtent au plafond de verre.

La règle des trois unités (unité de lieu, unité de temps et unité d'action) a permis au dramaturge d'accroître l'efficacité théâtrale.

On pourrait dire ici que le cumul des trois discriminations : discrimination dans les lieux (galeries, festivals, concours, prix, etc.), discrimination dans le temps (temps familial/ temps professionnel) et discrimination dans les actions (sexisme frontal, etc.) ne font qu'accroître « l'efficacité » des discriminations sexistes. Quant à l'unité de ton qui, dans le théâtre devait maintenir la séparation entre les genres entre tragédie et comédie, on pourrait dire ici que l'unité de ton maintient la séparation entre les sexes.

Que faudrait-il alors pour qu'aucune femme ne puisse plus dire :

« Il faudrait être une guerrière ou du genre masculin parce qu'en mode sensible on est démunie par la dureté du milieu. C'est ça les codes »

Annexe : Répartition de l'âge des participantes

Entre 30 et 40 ans : 7 femmes photographes

Entre 40 et 50 ans : 8 femmes photographes

Entre 50 et 60 ans : 5 femmes photographes

60 ans et plus : 5 femmes photographes

Soutenu
par



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

